Allah veuille !...

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

G. Zaïdan, historien, romancier et publiciste syrien, né à Beyrouth le 14 décembre 1861, est mort au Caire le 21 août 1914. Il avait fondé en 1892 *Al Hilâl* (*le Croissant*), l'une des plus importantes revues-magazines contemporaines de langue arabe.

Malgré l'œuvre abondante qu'il a laissée, G. Zaïdan n'est guère connu en France. Il avait écrit úne *Histoire moderne de l'Égypte*, une *Histoire de la Franc-Maçonnerie en Orient*, une *Philologie arabe*, une *Histoire de la Littérature arabe*, une *Histoire de la langue arabe*, une *Histoire Universelle*, une *Histoire de la Grèce et de Rome*, une *Histoire de l'Angleterre*, une *Histoire de la civilisation musulmane* en 5 volumes, son chef-d'œuvre, et une vingtaine de romans d'amour et d'aventures inspirés des grands événements historiques, tant anciens que modernes, de l'Islam.

On publiera prochainement une traduction française de *Ceux qui s'aimaient dans l'ombre* (roman dont le héros principal est le fameux calife Haroun ar Rachid) et de *732* (roman où est décrite la victoire de Charles Martel sur les Arabes). Le roman que nous publions aujourd'hui évoque les heures de la révolution turque de 1908, qui mit fin au pouvoir absolu des sultans de Constantinople, et, au milieu de personnages réels ou imaginaires, l'inoubliable figure d'Abd-ul-Hamid, surnommé le Sultan Rouge.

G. ZAÏDAN

Allah veuille

ROMAN DE LA RÉVOLUTION TURQUE

traduit de l'arabe par M.-Y. Bîtâr
et Thierry Sandre

PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26

A la Mémoire
de
PAUL-RENÉ COUSIN
mort à la guerre,
fidèlement.

M.-Y. B. ET T. S.

Allah veuille!...

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Pour une jeune fille

I

Le jardin municipal de Salonique est aussi célèbre que le jardin des Petits-Champs, de Constantinople, ou celui de l'Ezbékieh, du Caire. Fréquenté nuit et jour par les promeneurs de toutes les nationalités, c'est vers la fin de l'après-midi, surtout, que, du temps d'Abd-ul-Hamid, les oisifs venaient s'y reposer, ou s'y montrer.

A l'heure de la foule, il offrait une image réduite de la diversité de Salonique : riches et pauvres, jeunes gens et vieillards, européens, juifs, turcs, étrangers, indigènes, toutes les classes, toutes les religions, tous les types et tous les caractères, s'y retrouvaient et s'y confondaient. Et le grand plaisir

de chacun, comme partout, était de regarder les autres. Aussi, pour fuir la curiosité des passants, les femmes turques choisissaient-elles d'ordinaire les endroits les plus écartés.

Par une belle soirée de printemps de l'année 1908, alors que le parc semblait un immense tapis neuf brodé de basilics et de roses, dans un coin isolé. à l'ombre d'un marronnier aux branches chargées de feuilles, une femme, d'un certain âge déjà, était assise sur un banc, à côté d'une jeune fille.

Toutes deux étaient vêtues selon la mode turque la plus récente. Au premier coup d'œil, on n'apercevait d'elles qu'un manteau de couleur café, espèce de burnous avec manches, qui leur enveloppait tout le corps comme eût fait une ample tunique. Un voile transparent leur couvrait entièrement la tête par derrière et, par devant, une partie de la figure. Les cheveux de la plus âgée étaient tressés à la manière d'autrefois, et la jeune fille se coiffait à l'européenne. Il ne fallait pas un long examen pour s'assurer que celle-ci était la fille de celle-là : elles se ressemblaient trop.

La jeune fille tenait à la main un journal, qu'elle lisait avec d'infinies précautions, mais elle ne se décidait point à traduire.

— Pourquoi ne lis-tu pas, Chîrîne?

La jeune fille releva la tête, regarda autour d'elle comme si elle redoutait d'être entendue, et répondit à voix basse :

— Que veux-tu que je lise, mère? Râmiz a été bien violent.

— Et que dit-il?

Chîrîne se rapprocha de sa mère.

— Rien de plus que d'habitude. C'est une attaque directe contre Abd-ul-Hamid et ses créatures. Râmiz leur annonce la fin de leur règne, mais en quels termes ! Allah lui pardonne ! Si violente que soit l'attaque, les monstres méritent plus encore.

— Ah ! soupira la mère. Craignons qu'ils ne se vengent de notre cher Râmiz !

Chîrîne rougit.

— Tu as raison, mère, dit-elle. S'il m'avait montré cet article avant de le publier, j'aurais obtenu qu'il l'adoucît. Je le reprendrai sévèrement, dès qu'il sera là.

Puis changeant de ton :

— Au fait, il devrait être déjà là. Le soleil va bientôt se coucher, et Râmiz nous avait promis... Il est en retard.

Pour cacher son trouble, Chîrîne se tourna vers la porte du jardin. Elle vit une foule d'indifférents, mais pas de Râmiz.

En se retournant, elle s'aperçut que sa mère souriait.

— A qui souris-tu, mère? demanda-t-elle. Tu as vu Râmiz?

Tevhidet souriait du côté d'un jeune homme de haute taille, qu'elle avait reconnu de loin à la vivacité de ses gestes.

— Ne le reconnais-tu point? dit-elle. C'est Niâzi Bey, l'ami de Râmiz, son condisciple, tu sais bien?

— Ah ! s'écria Chîrîne. Il est avec Râmiz.

Râmiz tenait Niâzi par le bras et l'entraînait vers les deux femmes. Niâzi semblait protester. Râmiz insistait. Elles entendaient Niâzi qui disait :

— Laisse-moi m'en aller, Râmiz. Je t'affirme que je suis pressé.

Mais Râmiz ne lui lâchait pas le bras.

— Une minute ! disait-il. Une seule.

Alors, et comme il découvrait seulement Chîrîne et Tevhidet sur leur banc isolé, Niâzi ne protesta plus. Il se hâta, et salua respectueusement Tevhidet. Puis il salua Chîrîne comme un camarade retrouvé. Car elle l'avait connu jadis, lorsqu'il était le fiancé d'une jeune fille de Monastir qu'elle connaissait intimement.

Râmiz s'avança à son tour, salua, puis dit à Chîrîne :

— Je suis en retard. Mais c'est Niâzi qui faisait mille difficultés pour me suivre.

Il souriait.

Niâzi répliqua :

— Hélas, je ne suis pas libre. A peine ai-je le temps de vous saluer et de prendre congé. Je suis à Salonique en secret. Il faut que je rejoigne ma garnison cette nuit même, et je ne veux pas qu'on jase de moi, tant qu'Allah n'aura pas daigné nous soulager.

— Vous partez cette nuit? fit Tevhidet.

— A l'instant.

— Et pour où?

— Pour Monastir, et de là pour Resna. Allah vous garde tous jusqu'au revoir! J'aurais été heureux de rester avec vous, mais vraiment...

Et Niâzi s'en alla.

Râmiz et les deux femmes le suivaient des yeux. Au bout de l'allée, il se retourna, salua encore, et disparut.

Râmiz s'approcha de Chîrîne. Il avait l'air timide.

— Vous ai-je donné de l'inquiétude, Chîrîne? Ex-

cusez-moi. J'étais avec Niâzi, et vous connaissez notre vieille amitié.

Parlant plus bas, pour n'être entendu que d'elle, il ajouta :

—Niâzi est venu à Salonique afin de visiter certains membres du Comité, entre autres notre admirable Enver Bey, que nous avons vu ensemble.

Il s'assit, invitant Chîrîne à l'imiter. Elle demanda :

— Vous l'avez fait entrer aussi dans le Comité?

— C'est Enver Bey qui l'y a fait entrer, mais Niâzi ne compte pas au Comité de Salonique ; il est chef de section. Enver Bey a bien fait. Niâzi est un soldat, et des meilleurs : il a du courage, de l'énergie. Il nous sera d'un grand secours, quand le temps sera venu d'obtenir la Constitution.

Après ce mot de « Constitution », il soupira. Son cœur se serrait toujours quand il nommait l'objet grandiose de leurs désirs.

Râmiz baissa la tête. Chîrîne suivit sa pensée.

— Ne soupirez pas, dit-elle doucement. Quelque longue que soit son absence, votre père reviendra.

Râmiz hocha la tête.

— Puissiez-vous dire vrai ! Mais comment espérer qu'il revienne encore, quand voilà tant d'années qu'il est dans ce palais maudit, et quand, depuis son départ, nous n'avons plus jamais eu de ses nouvelles? Un libéral qui entre dans Yildiz exécré, en sort-il vivant? Non, non, ils auront jeté mon père au Bosphore, comme ils y en ont jeté des centaines avant lui. Mais je le vengerai.

La mâchoire contractée, Râmiz se raidissait.

Chîrîne regretta d'avoir ravivé la douleur de son ami. Elle voulut l'en distraire.

— Allah vous pardonne, Râmiz, pour votre dernier article ! C'est du feu ardent.

— C'est moins qu'il ne faut, riposta-t-il. Les temps viennent, Chîrîne, et vous ne tarderez pas à voir couler le sang.

Chîrîne eut un geste de répulsion.

— Je souhaite, Râmiz, que le sang ne coule point. Il faut que la vérité, par la force de sa vertu, apparaisse d'elle-même, se répande, et que le mensonge à la fin s'évanouisse.

— Hé ! répliqua Râmiz, je ne souhaite que cela. Mais on ne nous laisse pas le choix des moyens. Et nous emploierons la violence, puisqu'on emploie contre nous la violence.

Il s'emportait. Il continua plus bas :

— Sachez que le gouverneur militaire de Salonique, favori du tyran et son homme à tout faire, sachez que Nâzim Bey a reçu des ordres formels pour rechercher promptement les membres du Comité *Union et Progrès*. Il a carte blanche pour les traiter comme il voudra, mais sans pitié. La création de notre Comité les exaspère. Ils en ignorent encore les chefs, mais ils tenteront l'impossible pour les trouver, et vous savez ce qui nous attend. Dans ces conditions...

Chîrîne lui posa la main sur le bras.

— Est-ce bien vrai? demanda-t-elle. Qui vous a prévenus?

— Le frère que nous avons à Yildiz sans qu'ils s'en doutent. Abd-ul-Hamid a peur. Il a appris que ses officiers entraient les uns après les autres dans notre sainte association. Il est convaincu que, s'il n'a plus l'armée pour lui, il l'aura vite, et toute,

contre lui. C'est pourquoi il a résolu de nous devancer, et de sévir cruellement pour effrayer les autres. Vous le voyez, Chîrîne, ils veulent la guerre.

Tevhidet, jusqu'alors, avait écouté sans rien dire. Elle dit :

— Ne parlez plus, mon enfant. Les arbres ont des oreilles. Veuille Allah vous protéger !

Et Chîrîne :

— Votre père est un héros. Sans lui, sans ses conseils, sans son exemple, le Comité ne serait pas devenu ce qu'il est.

— Le héros, dit Râmiz, c'est celui qui repose là-bas, à Tâïf, celui qui est mort de mort inique. Avant de disparaître, il a confié son testament, notre programme, à mon père. Mon père n'a eu que la gloire de nous résumer ce testament et l'honneur de s'engager à nous en rapporter le texte véritable. Pauvre père ! où es-tu? Et où est-il, le testament de Midhat Pacha?

— Assez, mon enfant, reprit Tevhidet. Assez causé de ces choses. Puisqu'on recherche à Salonique les membres du Comité, soyez plus prudent que jamais. Méfiez-vous. Et rappelez-vous la recommandation que je vous ai faite souvent : devant le père de Chîrîne, pas un mot de vos soucis ! Vous le connaissez : il n'est pas méchant, mais il est faible et crédule ; on lui volerait facilement, et même à son insu, votre secret.

II

Le soleil s'étant couché, les gardiens allumaient déjà les lampes du parc. La foule continuait son mouvement de va-et-vient.

Chîrîne, rêvant aux paroles de Râmiz, considérait la foule.

Elle s'écria :

— Voici mon père.

Ce ne fut pas un cri de joie. Elle ne faisait qu'appuyer les recommandations de Tevhidet.

Touhmâz n'était pas seul. Vêtu de la *stambouline*, qui est une redingote noire à col fermé et le costume de cérémonie officiel, celui qui l'accompagnait semblait plein d'importance et lui témoignait force attentions.

— C'est mon ami Sahib Bey, dit Râmiz en se levant pour le présenter à Tevhidet, puis à Chîrîne.

Ils avaient fait leurs études ensemble. Ils n'étaient peut-être pas de véritables amis. Ils ne se rencontraient que de loin en loin.

Le gros Touhmâz rayonnait d'avoir amené son « honorable et distingué ami ». Tout en mangeant une galette qu'il venait d'acheter à un marchand ambulant, il paraissait, avec ses épaules de colosse dont il était fier, attendre que sa femme le félicitât d'un si grand succès. Jaloux de l'intelligence de sa femme et de sa fille, il ne perdait pas une occasion de leur montrer que, lui aussi, quand il s'en donnait la peine, était capable de se faire apprécier. Et n'était-ce pas une victoire pour lui que d'amener à

Tevhidet et à Chîrîne un homme tel que Sahib Bey, qui était évidemment un personnage?

Sahib, pour comble, offrit des rafraîchissements. Touhmâz se rengorgea.

Râmiz s'excusa, déclarant qu'il n'avait pas l'habitude de boire. Chîrîne et Tevhidet s'excusaient de même. Sahib insista. Touhmâz commençait à rouler de gros yeux. On s'assit à la terrasse d'un café. Sahib appela bruyamment le garçon. Des bouteilles de bière et de limonade furent ouvertes. Touhmâz seul ne se fit pas prier.

Sahib comprit sans peine qu'il ne faisait impression que sur Touhmâz. Piqué au vif, il voulut forcer la sympathie des autres. Il crut y parvenir en insinuant qu'il ne manquait pas d'influence à la Porte ; et, pour le prouver, il contait des anecdotes, parlait de ses audaces à l'égard des principaux favoris, citait Izzet Pacha, Tahsîn Pacha, dix noms encore. Il se vantait de critiquer les gens en place. Il laissait entendre qu'on l'écoutait, voire qu'on le craignait. Toutes choses, pensait-il, propres à lui assurer du prestige auprès de Tevhidet, de Râmiz, et de Chîrîne. De Chîrîne surtout, peut-être, car il s'adressait le plus souvent à elle.

Mais, quand Sahib Bey, cessant de pérorer, permit à quelqu'un de dire un mot, Chîrîne se plaignit d'avoir pris froid.

— Il fait froid, en effet, dit Tevhidet, qui approuvait toujours sa fille.

— Hé ! fit Touhmâz, dépité. Vous êtes dans ce jardin depuis plusieurs heures, et c'est maintenant que vous remarquez qu'il fait froid?

Sahib n'était pas assez sot pour n'avoir pas dépisté

le subterfuge. Trop malin aussi pour ne point deviner que l'intervention du gros Touhmâz gâterait tout, au lieu de rien arranger, il s'adressa directement à Râmiz :

— Ah ! Râmiz ! dit-il, vous souvient-il du temps de notre studieuse jeunesse?

Il espérait qu'en retenant Râmiz il retiendrait Chîrîne et sa mère. Il continua :

— Temps charmant ! Je ne puis l'oublier. Rien n'est plus doux que les souvenirs d'enfance. Et nos camarades, Râmiz, vous en souvient-il?

— Ils étaient nombreux, dit Râmiz. J'en ai revu quelques-uns : Niâzi...

Sahib souriait. Il avait trouvé le moyen de retenir Râmiz.

— Niâzi? fit-il, interrompant déjà. N'est-il pas officier à présent?

— En effet.

— Mais vous-même, Râmiz, vous n'aviez pas envie d'être officier?

— Ma foi, je n'ai jamais eu l'occasion d'y songer. D'ailleurs, je crois que je ne serais pas apte au métier des armes.

— Oh ! riposta Sahib, vous seriez apte à celui-là comme à tous ceux qu'il vous plairait d'essayer. Pourquoi n'essayez-vous pas? Si vous vouliez, je pourrais vous être utile. Vous aimez les lettres, si je ne m'abuse? Dès votre enfance, je le sais, vous étiez de première force en langues étrangères. Voilà des dons capitaux. L'État a besoin d'hommes de votre valeur. Dites un mot, et je me charge de vous faire entrer dans l'enseignement, si vous le désirez, ou au Ministère de l'Intérieur, si vous préférez. Ne vous

gênez pas. Il m'est très facile de vous satisfaire. Nous sommes de vieux camarades, Râmiz. Entre camarades, point de cérémonies. Tenez, je viens de promettre à mon seigneur Touhmâz un titre. Il l'obtiendra sous peu. Vous voyez que j'ai quelque crédit. Profitez-en.

Chîrîne eut, tout à coup, l'impression que quelque chose se déchirait en elle. Elle frissonnait. Elle se leva.

Sa mère se leva aussi. Râmiz fit de même. Sahib ne s'obstina plus. Il frappa sur la table avec sa canne dont la pomme d'or brillait à la lumière. Le garçon accourut. Sahib lui donna une livre, refusa ostensiblement la monnaie, et se leva enfin. Les autres attendaient debout. Le garçon s'inclina jusqu'à terre.

La nuit était venue. La foule, dans le jardin, se pressait vers la sortie.

A la porte, Sahib prit congé. En saluant Chîrîne, il fixa sur elle un long regard. Elle feignit de ne rien remarquer.

— Vous aviez froid, lui dit Râmiz quand l'autre les eut quittés. Vous n'êtes pas souffrante, au moins?

Elle lui répondit, en français, qu'elle éprouvait pour Sahib une antipathie inexplicable, et qu'elle serait heureuse si Râmiz ne le fréquentait pas.

— Quel mal y voyez-vous? demanda-t-il.

— Je ne sais pas. Il m'est antipathique au dernier point. On ne m'étonnerait pas, si l'on m'apprenait qu'il est de la police secrète.

— Bah ! dit Râmiz. Qu'il soit ce qu'il voudra !

Ils arrivaient à la rue où Râmiz devait les quitter à son tour. Il rentrait chez lui, et comptait écrire un

article Il promit à Chîrîne d'aller le lui lire le lendemain, et de déjeuner chez elle.

— Allez ! dit Chîrîne. Soyez prudent. Et Allah vous garde !

III

Les femmes ont des pressentiments qui déjouent le plus souvent les prévisions toutes logiques des hommes. Chîrîne passa une mauvaise nuit. Inquiète sans raison véritable, elle dormit peu. Il lui semblait qu'un malheur la menaçait. Le jour n'en finissait pas de paraître. Et Râmiz ne devait venir qu'à dix heures, à la franque.

Quand son père sortit, pour quelque rendez-vous matinal dont il ne dit rien, elle eut sa première joie de la journée. Elle serait seule avec Râmiz, car Tevhidet ne gênerait pas le charme du tête-à-tête : la mère et la fille n'avaient l'une pour l'autre aucun secret. Leurs secrets plutôt étaient communs. Et Tevhidet témoignait à Râmiz une tendresse profonde.

Dix heures sonnèrent.

Râmiz n'était pas arrivé.

Chîrîne, impatiente, allait et venait, de la fenêtre de la rue à la porte du corridor, et de la porte à la fenêtre, puis s'asseyait sur le divan. A chaque bruit de pas, elle se levait. Etait-ce Râmiz? Elle aurait pourtant reconnu son pas entre mille. Une vague angoisse la troublait.

Quand sonnèrent onze heures, elle éprouva le besoin de se faire tranquilliser par sa mère.

Tevhidet était à la cuisine, aidant la cuisinière pour que le déjeuner fût prêt à midi. Car Touhmâz n'admettait aucune inexactitude et prononçait vite de durs reproches.

En voyant sa fille, Tevhidet demanda :

— Est-ce que Râmiz est arrivé?

— Non, dit Chîrîne.

Tevhidet la regarda, s'émut, puis, maternellement :

— Il a bien encore le temps de venir, dit-elle. Midi est loin. Ne te tourmente pas.

— Sans doute, mais...

Elle se tut, parce qu'on entendit un bruit de pas dans la cour. Elle prêta l'oreille : c'était le pas de Touhmâz. Espérant que son père amenait Râmiz, elle courut au-devant de lui.

Il entrait en se dandinant, comme il faisait toujours pour imposer. Mais, ce matin-là, il était plus gonflé d'importance qu'à l'ordinaire.

Chîrîne le salua. Il dit brusquement :

— Le déjeuner n'est pas prêt? Où est ta mère?

— Elle est à la cuisine, et s'occupe de presser le déjeuner.

Elle n'osait pas lui demander s'il avait des nouvelles de Râmiz. Elle alla prier sa mère de l'interroger.

Tevhidet sortit de la cuisine, s'essuya les mains avec son tablier, arrangea le pan de sa robe, donna l'ordre au valet de dresser la table.

Elle ajouta, pour que son mari l'entendît :

— Et vite ! le déjeuner est prêt.

Touhmâz la reçut en souriant.

— Râmiz, dit-elle, n'est pas avec vous?

— Je ne l'ai pas vu d'aujourd'hui.

— Il devait déjeuner ici. Midi va sonner, et il n'est pas encore là.

— Il a peut-être fait la grasse matinée, répondit Touhmâz. Bah ! il arrivera bien. N'ayez pas peur.

Touhmâz dénouait les lacets de ses souliers. Le valet lui apporta des pantoufles et le débarrassa de son manteau.

Chîrîne sentit l'ironie du *N'ayez pas peur* de Touhmâz. Elle regarda sa mère. Sa mère avait compris.

— Je n'ai pas peur, dit Tevhidet. Pour quelle raison aurait-on peur?

— Les raisons ne manquent pas, répliqua Touhmâz. Il se mêle de beaucoup trop d'affaires qui ne sont pas les siennes, qui ne lui sont d'aucune utilité, qui au contraire peuvent lui être funestes. Et, par-dessus le marché, quand on lui donne un conseil pour son plus grand bien, il n'en tient pas compte.

L'allusion aux événements de la veille était transparente. Touhmâz gardait rancune à Râmiz de n'avoir pas traité avec assez d'égards son ami Sahib. Pour échapper à la tentation de défendre Râmiz, Chîrîne se retira dans la pièce voisine, d'où elle entendrait sans être vue.

Tevhidet disait :

— Râmiz est un homme. Il sait ce qu'il doit faire.

Touhmâz éleva la voix.

— C'est possible, dit-il, mais ses visites fréquentes finiront par nous compromettre.

Toute discussion devenant inutile, puisque Touhmâz le prenait sur ce ton, Tevhidet, prudente, se tut. Elle feignit d'avoir affaire à la cuisine.

Chîrîne la rejoignit. Elle s'écria :

— Maman ! maman !

Tevhidet se mit un doigt sur la bouche. Chîrîne se tut.

On envoya le valet chez Râmiz, avec ordre de revenir au plus tôt, et sans bruit. On saurait du moins à quoi s'en tenir.

Prompt, le valet revint en courant. Il haletait. Le matin même, des soldats avaient forcé la porte de Râmiz qui était couché, et, au nom de Nâzim Bey, gouverneur militaire de Salonique, l'avaient arrêté.

— Malheureuse ! s'écria Chîrîne en s'écrasant les joues sous ses poings. Je l'avais pressenti, mon cœur me le disait.

— Doucement, Chîrîne ! fit Tevhidet.

Mais Touhmâz avait entendu qu'elles chuchotaient.

— Qu'est-ce qu'il y a? Est-ce que Râmiz est arrivé?

Tevhidet s'empressa.

— Nâzim Bey l'a fait arrêter, dit-elle. On l'a mis en prison, et on a saisi tous ses papiers.

Elle s'étreignait douloureusement les mains.

Touhmâz prit un air satisfait.

— Voilà bien ce que je redoutais, dit-il, avec ses imprudences. Il va falloir maintenant le tirer de là. Heureusement pour lui, Sahib est mon ami, et Sahib, de par sa situation dont vous vous moquiez tous hier, Sahib peut beaucoup auprès de Nâzim Bey. Il faut bien s'adresser à lui maintenant, n'est-ce pas? Ne craignez rien. Nous le verrons bientôt : je l'ai en effet rencontré ce matin, et je l'ai précisément invité à déjeuner. N'était-ce pas une bonne inspiration ?

IV

Râmiz avait été emmené au palais du Gouverneur, sous bonne escorte, comme un criminel de prix. Un des gendarmes portait une grande serviette cachetée, où l'on avait enfermé tous les papiers qu'on n'examinerait qu'en présence de Nâzim Bey, gouverneur militaire de Salonique.

Dans la voiture, Râmiz ne pensa d'abord qu'à Chîrîne. Il savait qu'il allait vers les pires dangers. Mais il ne s'en inquiétait qu'en imaginant les inquiétudes de sa fiancée.

Il la vit telle qu'il l'avait quittée, la veille au soir, après l'entretien du Jardin Municipal. Il lui souvint qu'elle lui avait confié ses appréhensions à l'endroit de Sahib. Il se dit : « Serait-ce lui qui m'a dénoncé? » Mais il repoussa vite une supposition trop ignoble pour qu'un homme de cœur pût en charger un camarade d'enfance.

La voiture arrêtée, la portière s'ouvrit.

Râmiz descendit d'une allure dégagée. Un gendarme le reçut et lui fit signe de le suivre.

Râmiz fut introduit dans le cabinet de Nâzim Bey.

Le Gouverneur militaire, en tenue, était assis à son bureau, au milieu de la pièce.

Mais quelle stupeur, pour Râmiz, qui aperçut, assis à côté du Gouverneur, Sahib !

— Qu'avez-vous à nous dire, Râmiz Effendi? demanda tout de suite Nâzim Bey.

Râmiz haussa les épaules.

Sahib, d'une voix humble, entra dans le débat.

— Je suis sûr, dit-il en s'adressant à Nâzim Bey, que Râmiz Effendi s'est laissé entraîner dans cette aventure sans même soupçonner qu'il était la dupe de quelques malins, et plus encore par condescendance pour des amis imprudents que par conviction personnelle.

— Hé ! s'écria le Gouverneur. Tout prouve le contraire. Râmiz, traître à la Patrie et à la Nation, n'ignore pas qu'il est traître. Ce n'est pas un enfant. Et vous ne le défendez que parce qu'il est de vos amis.

— Effendim, répliqua vivement Sahib, je ne le nie pas, Râmiz est mon ami ; mais je ne dis que la vérité. Je connais assez son caractère. Râmiz est moins criminel que dupe.

Et, se tournant vers Râmiz, il lui demanda :

— N'est-il pas vrai?

— Non, répondit Râmiz.

Le gouverneur triompha :

— Vous l'entendez. Comment puis-je vous croire? Lui? Une dupe? Ces jeunes gens se révoltent sciemment. Il est temps de sévir, et de leur apprendre quel sort nous réservons aux traîtres.

Et il se préparait à faire conduire Râmiz en prison.

Sahib, en toute hâte, se leva :

— Effendim, patientez un peu. Je connais Râmiz depuis toujours. Il est dupe, je l'affirme. Il se vante de ne pas l'être. C'est bien la preuve qu'il l'est, et sans le savoir.

Puis, s'adressant à Râmiz :

— Que tous ces défenseurs bruyants de la liberté ne vous trompent pas ! Ils n'ont qu'une ambition :

gagner une sinécure. Une fois pourvus, ils vous abandonneront à vous-même. Vous n'êtes pas le premier qu'ils abusent. Combien n'en ai-je pas vus se servir de la candeur zélée de leurs disciples pour se pousser ! Voilà les mauvais chefs que suivent trop de nobles jeunes gens. Voilà ceux qu'il faut frapper. Ils ne sont pas nombreux. Mais ils sont rusés. Ils se dissimulent pour faire croire à leurs disciples que leur action est désintéressée. Tôt ou tard, on les démasque. Toutefois, le désir du Gouvernement est de les démasquer avant qu'ils aient eu le temps de perdre trop de jeunes esprits. Vous, Râmiz, vous pourriez nous aider dans cette œuvre de salubrité publique. Vous connaissez les chefs de ce Comité *Union et Progrès*. Donnez-nous leurs noms, ou dites-nous seulement où ils se réunissent, et vous êtes libre. On vous rend cette serviette avec tous les papiers qu'elle contient, et je vous garantis, en récompense accessoire, titres, grades, postes et pensions.

Ici, pour mieux juger de l'effet que son discours produisait sur Râmiz, Sahib toussa, feignant d'avoir la gorge embarrassée.

Râmiz, silencieux, demeurait pensif.

Sahib crut l'avoir ébranlé. Il poursuivit :

— D'ailleurs, ne vous imaginez pas qu'il nous soit impossible de percer, un jour, proche ou lointain, le secret de ce fameux Comité *Union et Progrès*. On a bien mis la main sur vous! On la mettra bien sur un autre qui nous dira tout, si vous ne dites rien. Sans compter les traîtres qui se sont glissés parmi vous, ou les malins qui vous vendront pour obtenir toutes les faveurs de Sa Majesté le Padischah, Prince des

Croyants, comme ont déjà fait, en maintes circonstances, tant de libéraux turcs réfugiés à Paris, à Genève, ou au Caire. Nécessairement, celui qui livrera le secret en tirera le plus grand prix. Il y a là de quoi tenter, croyez-le. Pourquoi laisser échapper cette occasion unique? Et j'ajoute que, d'accord avec vous, nous ferons le partage entre les mauvais chefs, qu'il faut atteindre, et les dupes, comme vous, que vous nous signalerez. Nous ne vous demandons aucun nom, si cela vous gêne. Dites-nous seulement où se réunissent les membres de ce Comité révolutionnaire.

Le Gouverneur écoutait Sahib et regardait Râmiz. Râmiz persistant à se taire, Nâzim Bey n'y vit que l'hésitation d'un homme prêt à se rendre.

Mais Râmiz releva la tête, et, les yeux sur Sahib, il répondit :

— Dignité humaine, liberté de conscience, honneur de la parole, autant de mots qui n'ont pour vous aucun sens. Ces choses dépassent votre imagination. En discuter avec vous ne conduirait à rien. Quant à moi, je ne suis dupe de personne. Mes amis ne sont pas plus dupes que moi. Les égarés véritables, les véritables dévoyés, ils vendent leur patrie, ils poussent la Turquie à sa ruine, ils n'ont qu'un idéal : s'enrichir. J'ai nommé vous et vos pareils. Maintenant, si, laissant ce sujet, vous avez quelque chose à me dire, dites-le. Sinon, faites de moi ce que vous voudrez.

Sahib, interloqué, revint au bureau du Gouverneur et s'assit.

Nâzim Bey reprit la parole.

— Comment? dit-il. Sahib vous donne, en bon

ami, un excellent conseil, et c'est sur ce ton que vous le recevez? Vous avez tort. On n'exigeait de nous que de vous envoyer à Constantinople, avec vos papiers. Je n'insiste pas sur ce qui peut s'ensuivre. Sahib Bey trouve et vous offre un moyen de vous tirer d'affaire, et vous l'injuriez? Vous ne méritez pas qu'on s'intéresse à vous.

— Je n'ai pas besoin de ses conseils, répliqua Râmiz. Faites votre devoir.

— Qu'on l'emmène ! conclut le Gouverneur.

D'un pas ferme, Râmiz sortit.

Le Gouverneur était outré. Sahib crut prudent de l'adoucir :

— Ayons seulement de la patience, Effendim. Les menaces ne serviraient qu'à l'encourager. Je le connais. Mais je connais aussi celle qu'il voudrait épouser.

Il ajouta :

— Par elle, nous le tiendrons.

Le Gouverneur sourit.

CHAPITRE II

Secrets d'Yildiz

I

A Constantinople. A Yildiz, palais et forteresse du Sultan des deux continents, Empereur des deux mers, maître de la vie et de la mort, calife souverain.

Dans la salle à manger, le sultan Abd-ul-Hamid, que ses ennemis surnommèrent le Sultan Rouge, dînait, seul comme presque toujours, et vite comme toujours aussi, car il n'aimait pas à s'attarder longtemps dans un même endroit.

De taille moyenne, et peut-être inférieure à la moyenne, maigre, nerveux, les mâchoires et le nez en relief, la barbe longue, la figure ridée, il avait les yeux profondément creux, tant à cause de l'âge qu'à cause de ses éternelles insomnies. C'est qu'il était sans cesse en proie à quelque inquiétude nouvelle. Quoi d'étonnant, puisqu'il exigeait que rien ne se fît dans l'Empire sans qu'il en eût donné l'ordre ou sans qu'il en fût informé? Les moindres affaires éveillaient son attention et ses soucis. Sous le grand fez rouge,

qu'il avait mis à la mode et qu'il s'enfonçait jusqu'aux oreilles, moins par désir d'originalité que pour cacher sa calvitie, sa pâleur trahissait les préoccupations du sultan prompt à s'effrayer et à réagir.

Ce soir-là, le Sultan était plus pâle que d'ordinaire. Plus soucieux donc? Apparemment. Et véritablement non sans raison. Pendant toute la journée, il ne s'était entretenu avec ses ministres et ses agents que de la menace qui venait d'arriver de Salonique. La menace était grave. Ne parlait-on pas en effet de libéraux, de révolutionnaires, qui, pour mieux réussir dans leur entreprise, cherchaient des adeptes jusque parmi les officiers de l'armée impériale?

Certes les ministres et les agents, consultés, dédaignaient bien haut de croire que cette entreprise pût être redoutable. Abd-ul-Hamid ne se laissait pas convaincre. Estimant qu'aucune précaution n'est jamais inutile, il avait prescrit que les chefs du complot fussent recherchés, découverts, et punis. De nouveaux ordres avaient été lancés, plus rigoureux encore, le jour même. Pendant son frugal dîner, le Sultan revoyait les résultats obtenus et songeait aux mesures à prendre.

Pour cacher à son entourage qu'il eût quelque souci plus sombre que de coutume, car il était persuadé qu'il vivait au milieu d'espions et de traîtres, il résolut de passer la soirée au théâtre.

Il n'avait pas grand chemin à faire pour s'y rendre. A l'intérieur de Yildiz, dans le parc immense, le théâtre particulier du sultan donnait des représentations aux favoris et aux personnages de marque. Abd-ul-Hamid y cherchait souvent un peu de distraction. Il eût souhaité d'y en trouver, ce soir-là.

Quand il parut dans sa loge, les spectateurs se levèrent pour l'acclamer. L'orchestre attaqua la marche impériale. Puis la représentation commença. Mais tout de suite Abd-ul-Hamid fronça les sourcils.

La pièce lui déplaisait. Il la connaissait bien : c'était une tragédie où une mère poussait son fils au parricide.

Brusquement, il fit taire les acteurs, manda le régisseur lui reprocha d'un ton vif de ne s'être point enquis de ce que le Sultan désirait entendre, et voulut qu'on jouât sans délai son drame préféré.

La représentation recommença. Cette fois, le héros était un roi qui triomphait de ses ennemis. Tandis que l'action se déroulait, Abd-ul-Hamid prenait plaisir à se comparer au roi fortuné. Mais d'avoir dû demander qu'on lui jouât ce drame, le ramenait à un autre souci dont les affaires de Salonique l'avaient détourné, et que l'involontaire maladresse du régisseur lui remit en mémoire au premier plan de ses inquiétudes.

Or, comme il quittait des yeux la scène, machinalement, tout à ses préoccupations qu'il était, il aperçut soudain le Grand Eunuque Nâdir-Agha, son homme de confiance, debout, dans le coin de la salle où il venait se poster quand il avait un rapport urgent à présenter à son maître et qu'il désirait que son maître l'appelât.

Abd-ul-Hamid l'appela d'un signe.

— Qu'y a-t-il ? dit le Sultan, quand le Grand-Eunuque fut assis derrière lui.

— Ayant remarqué que mon Seigneur avait, ce soir, l'air soucieux, j'ai pensé qu'Il aurait peut-être besoin de moi.

— Tu as deviné. J'ai besoin de toi. As-tu vu Walidé-Sultane?

— Oui, Effendimiz, et elle m'a parlé de la colère de Sa Majesté le Padischah.

— N'ai-je pas raison? dit le Sultan. Crois-tu, comme Walidé-Sultane le croyait, que cette sage-femme maudite ne s'est montrée que négligente? Non. C'est à dessein qu'elle a feint de n'avoir pas compris mes intentions. Elle est achetée. Elle agit pour le compte de mes ennemis. Ils seraient trop heureux que la Cadine mît au monde un enfant !

Nâdir-Agha, qui savait beaucoup de choses, n'était pas au fait.

— Que mon Seigneur me pardonne! dit-il. Je suis sûr que Sa Majesté le Padischah a raison d'être en colère, mais j'ignore pourquoi Elle est en colère, et je suis comme un aveugle qui ne peut rien répondre.

— C'est vrai, dit le Sultan. Je ne t'avais jamais rien dit de cette affaire. Je vais t'en découvrir les dessous. Mais commence par baisser le store.

Abd-ul-Hamid voulait se dérober aux spectateurs. Nâdir-Agha obéit. Le store tomba. De la salle, on ne pouvait plus voir ce qui se passait dans la loge impériale.

— Allons au palais, dit Abd-ul-Hamid.

Nul ne put soupçonner leur départ.

Le cabinet de travail du Sultan, comme toutes les nuits tout l'était dans Yildiz, était illuminé, car le Sultan n'aimait pas l'ombre.

Abd-ul-Hamid alluma un cigare.

— Au juste, dit-il, que sais-tu de la Cadine G...?

— Pas grand'chose, Effendimiz. L'intendant du harem m'avait fait le plus grand éloge de son esprit.

— Bien, coupa le sultan. Ne sais-tu pas au moins qu'elle est Arménienne?

— Son nez, comme le reste de son visage, le révèle en effet. De là sans doute, — j'y suis maintenant, — l'antipathie du Padischah pour cette femme.

— Non, non, tu n'y es pas. Je...

Le Sultan s'arrêta. Il hésitait. Allait-il avouer toute sa pensée? Il secoua la cendre de son cigare.

Nâdir-Agha, respectant le silence du maître, ne bougeait pas.

II

Ayant assez réfléchi, le Sultan se leva, ouvrit son bureau, et d'un portefeuille tira une feuille de papier pliée en quatre.

Après quoi, il revint à sa chaise-longue, le cigare aux lèvres, puis :

— Ecoute, Nâdir-Agha. On prétend que ma mère était Arménienne.

— C'est un bruit, Effendimiz, que certains répandent.

— S'il était fondé, je n'aurais dû avoir pour les Arméniens, à cause d'elle, que de la sympathie.

— Certainement, Effendimiz.

Le Sultan soupira.

— Or, je les déteste, parce que je n'ai pas de pires ennemis.

— Ils sont déloyaux : ils se sont révoltés, ils ont rendu légitime le courroux de Sa Majesté le Padischah.

— Je les déteste interrompit le Sultan, et je les crains aussi, depuis mon enfance.

Nâdir-Agha, confident docile, tendit l'oreille.

— Je les déteste depuis mon enfance, reprit Abd-ul-Hamid, parce que l'astrologue qui m'avait prédit que je régnerais... Mais, je ne t'en ai non plus jamais parlé?

— Non, Effendimiz.

— Quand j'étais enfant, j'assistais aux séances d'astrologie et de sorcellerie qui se tenaient chez la Walidé-Sultane. Walidé-Sultane, à cette époque, était la mère de mon oncle le Sultan Abd-ul-Aziz. Un jour, le Cheick Abd-er-Rahmân m'annonça que je monterais sous peu sur le trône et que j'y resterais longtemps. Je lui fis observer que mon oncle Abd-ul-Aziz ne paraissait pas avoir envie de mourir si tôt, et que mon frère Mourâd devait me précéder. Il me répondit que ma chance était certaine. Il ajouta cependant qu'une ombre noire tournoyait autour de ma chance, et que le danger viendrait du pays de ma mère. Note qu'il savait qu'on la disait Arménienne. Or, fort peu de temps après qu'il m'eut annoncé ma chance, la première partie de ses prédictions se réalisa : je montai sur le trône. Je ne doutai donc plus que tout ce qu'il avait prévu ne dût pareillement se réaliser, et je me suis mis à craindre, puis à tenir de près les Arméniens.

Abd-ul-Hamid fit une pause, et tira sur son cigare. Il était en veine de confidences. Nâdir-Agha, silencieux, immobile, écoutait.

Le Sultan continua :

— Tu sais donc pourquoi je déteste les Arméniens, mais tu ne sais pas encore pourquoi je me méfie en particulier de la Cadine G... Ecoute. Sache d'abord que j'admire infiniment cette femme, qui possède un

esprit comme peu de femmes en ont. Elle a beaucoup lu, elle est au courant de tout, elle voit juste, et, de plus, elle a l'air de m'être dévouée. Elle m'en a donné une preuve, du moins, lors de la révolte des Arméniens qui s'est terminée comme tu sais, il y a une dizaine d'années.

Au souvenir de ce triomphe ancien, le Sultan se redressa, toussa légèrement, et sourit.

— Il m'était revenu, lors de cette révolte des Arméniens, qu'ils étaient plus ou moins ouvertement soutenus, ou encouragés, ou approuvés, ce qui est tout un, par quelques-uns de mes courtisans ; — oui, par quelques-uns de ceux-là que j'avais gorgés d'honneurs, de charges, et de richesses. On me l'avait dit. Je voulus en avoir le cœur net. Sans rien laisser percer de mes soupçons, j'affectai, à l'égard de ces traîtres présumés, de continuer d'être aveugle. Je continuai de leur donner des marques de mon affection. C'est ainsi que je fus amené à leur offrir des femmes choisies parmi les plus belles de mon harem, — choisies parmi les plus belles et les plus adroites, naturellement. Je n'eus pas à le regretter. J'appris ce que je désirais apprendre. Et, entre autres, j'appris sur certain pacha, que je ne nommerai point, des choses de premier intérêt, — cela, grâce à la Cadine G... précisément. Elle était ambitieuse. Pour l'engager à me servir auprès du pacha en question, je lui avais promis de la reprendre dans mon harem, une fois sa mission accomplie, et de la faire Cadine. Elle a réussi dans sa mission au delà de mes espérances. J'ai tenu ma promesse. Elle est maintenant Cadine. Et pas une de mes femmes n'est mieux traitée qu'elle, tu le sais.

Qu'avait-elle fait pour s'attirer la colère du maî-

tre? Nâdir-Agha, silencieux, immobile, était curieux de l'entendre.

Le Sultan jeta dans un cendrier le reste de son cigare.

— Ecoute encore, dit-il. Tu sauras tout, car jusqu'à présent tu ne sais rien. Il y avait jadis, près de mon père, un Arménien, Mohran Bey, que je n'aimais pas et qui ne m'aimait pas. Il est mort. Une nuit, je l'ai revu en songe : il brandissait une épée au-dessus de ma tête en proférant des menaces. Réveillé en sursaut, je fus saisi du sens de mon rêve. Je décidai de redoubler de défiance à l'égard des Arméniens, et, pour plus de sûreté, je demandai au Cheick Abd-er-Rahmân ce qu'il pensait de mon rêve. Le Cheick consulta le sort comme il avait accoutumé, puis il m'inscrivit le résultat de ses recherches dans une *réussite* que j'ai précieusement conservée. La voici. Tu vas la lire. Mais, avant de la lire, n'oublie pas que la Cadine G... est Arménienne, et que j'ai appris aujourd'hui qu'elle est grosse. Lis.

Nâdir-Agha reçut respectueusement la réussite, s'approcha d'une lampe, et lut :

« *Il n'est point de sécurité pour le Sultan depuis qu'il a exercé sa répression sur le pays de sa mère.*

« *Ce qui est écrit dans le livre des siècles subsiste à jamais.*

« *Le danger viendra d'un enfant dont la mère sera une Arménienne et dont le père sera le Sultan.* »

Nâdir-Agha, pensif, baissa la tête.

— Eh bien! dit Abd-ul-Hamid, comprends-tu maintenant pourquoi j'ai pris la décision que j'ai prise? Ne dois-je pas tout craindre de cette femme, s'il est vrai qu'elle soit grosse?

— La décision appartient à mon Seigneur le Padischah. Il n'est pas douteux que, dans ces conjonctures, la vie de cette femme ne soit un danger pour celle de mon Seigneur le Padischah. Mais est-il certain qu'elle soit grosse?

— Doute équivaut à certitude, répliqua le Sultan. Plus tard, il serait trop tard peut-être pour agir. Aujourd'hui, l'opération est plus facile. L'homme est sujet à la maladie ; il y a des maladies mortelles qui sont brusques et promptes ; et les médecins ne doivent pas uniquement servir à guérir. Ma décision est irrévocable. Puisque la sage-femme n'a pas prévenu l'événement que je redoutais, la Cadine disparaîtra, quelque peine que j'en aie, car la malheureuse m'aimait.

— A cela, protesta Nâdir-Agha, elle n'a pas grand mérite. Qui est-ce qui n'aime pas notre Seigneur le Calife, l'ombre d'Allah sur cette terre? Pour garder sa vie, que soient sacrifiées, s'il est nécessaire, des milliers de vies ! Et la mienne pour commencer !

— Bien, bien, coupa le Sultan. Alors, Nâdir-Agha, je te confie l'affaire de cette femme, et je m'en remets sur toi du soin d'exécuter mes ordres.

Nâdir-Agha, respectueusement, s'inclina.

La nuit était avancée.

Ayant d'abord fait semblant d'aller se coucher au harem, le Sultan alla s'étendre sur une chaise-longue de la salle à manger, pour essayer de dormir.

III

Le lendemain matin, à l'heure où le Sultan prenait son premier repas, le Premier Secrétaire se fit

annoncer. Il ne se présentait si tôt de lui-même que parce qu'il avait évidemment d'importantes nouvelles à communiquer.

Jetant sa serviette sur la table, Abd-ul-Hamid passa dans la salle des rapports. Toute arrivée imprévue lui donnait chaque fois une vive émotion.

Le Premier Secrétaire, les salutations obligatoires prononcées, souriait. Comme il voyait l'impatience du Sultan, il tendit sans retard le télégramme qu'il apportait.

Abd-ul-Hamid décacheta, lut, parut surpris, joyeusement surpris, eut un regard de victoire, puis un sourire d'ironie, s'aperçut que le Premier Secrétaire était resté debout, l'invita d'un geste à s'asseoir, et relut le télégramme pour en mieux savourer le contenu.

Après quoi :

— Bravo ! s'écria-t-il. Bravo, Nâzim !

Puis :

— Quand cette dépêche vous est-elle parvenue? dit-il au Premier Secrétaire.

— A l'instant, Effendimiz.

— Lisez.

Le Premier Secrétaire lut :

« *Par la bénédiction de Sa Majesté Impériale et grâce au zèle de l'agent Sahib Bey, nous avons réussi à mettre la main à Salonique sur le nommé Râmiz, un des membres du Comité des rebelles. Ce Râmiz avait chez lui une collection de documents révélateurs. Nous attendrons des ordres avant de rien décider. Le firman appartient à celui à qui appartient le firman.*

Nâzim. »

— Ce Sahib, demanda le Sultan, n'est-ce pas celui que le chef de la police secrète a envoyé récemment à Salonique?

— Oui, Effendimiz. Et j'ai entendu le chef de la police secrète faire de lui les plus grands éloges.

— Et que pensez-vous du chef de la police, vous? demanda brusquement le Sultan. Je voudrais connaître l'opinion que vous avez de lui.

— C'est un serviteur fidèle, répondit le Premier Secrétaire. Le succès que vient d'obtenir son envoyé spécial en est une preuve. Mais comment pourrait-il ne pas être un serviteur fidèle, quand Sa Majesté Impériale a confiance en lui?

— Bien, conclut le Sultan.

Et il mit dans sa conclusion un accent si net que le Premier Secrétaire fut persuadé qu'on le chargeait néanmoins de surveiller le chef de la police secrète.

Mais le Sultan revint au propos de Râmiz. Et, d'une voix sèche, il dit :

— Mandez à Nâzim de nous envoyer immédiatement cet homme et ses papiers.

CHAPITRE III

Un beau parti

I

Le premier moment de stupeur passé, Chîrîne pleura. Elle connaissait toute l'importance du crime qu'on reprocherait à Râmiz. Un complot contre le Sultan ne se pardonne pas.

Tevhidet, revenue près d'elle, essaya de la consoler.

— Ton père dit que Sahib pourra le sauver, s'il veut. Et Sahib va déjeuner avec nous tout à l'heure.

Une voiture s'arrêtait devant la maison.

— Le voilà, dit Tevhidet. Courage, Chîrîne, lève-toi, viens déjeuner. Songe que, s'il veut sauver Râmiz... Mais si, mais si... Je te croyais plus forte, plus courageuse. Pourquoi désespérer tout de suite? Viens. Il n'est pas impossible que Sahib ait des amis en haut lieu. Allons, lève-toi, courage !

Chîrîne recula, secoua la tête.

— Je n'ai plus de courage, dit-elle. Laisse-moi. J'attendais Râmiz. Je suis malade. Je vais me coucher.

— Comme tu voudras.

Et, quittant sa fille, Tevhidet alla au-devant de l'invité pour le recevoir.

Dans le vestibule, Sahib posait sa canne à pomme d'or sur le porte-chapeaux. Lorsqu'il aperçut Tevhidet, il fit un pas vers elle et s'inclina profondément.

Touhmâz à son tour arrivait. Sahib fut d'une courtoisie empressée.

Ils entrèrent dans le salon.

Ce fut Touhmâz qui parla le premier de Râmiz.

— Eh bien! dit-il, nos craintes étaient fondées. Ce matin même, on l'a arrêté. Il est en prison. Ne l'avez-vous pas appris?

Sahib fit l'étonné.

— Comment? C'est Râmiz qu'on a arrêté aujourd'hui? J'ai vu Nâzim après vous avoir quitté. Il m'a dit, en effet, qu'on avait découvert un membre du Comité Révolutionnaire, qu'on avait saisi chez lui des papiers du plus grand intérêt qui furent sur-le-champ expédiés à Yildiz, et que Constantinople avait été informé par dépêche. Mais jamais je n'aurais supposé que ce malheureux fût mon ami Râmiz.

Il ajouta :

— Il n'y a de force et de puissance qu'en Allah.

La chambre de Chîrîne touchait au salon. De la scène entière, rien ne pouvait échapper à la jeune fille.

Touhmâz répondait :

— Mais Râmiz est un peu notre fils. Je lui tiens lieu de père. Il est aussi votre ami. Ne pourriez-vous pas le tirer de cette mauvaise affaire?

Sahib se peignait machinalement la barbe avec les doigts.

— Si j'avais su la chose ce matin, dit-il... Mais, à présent, la nouvelle de l'arrestation est parvenue à la Porte, les papiers sont partis pour Constantinople, je ne vois pas comment nous pourrions le sauver.

— Vous le pouvez, Sahib Bey.

— Le faire sortir de la prison de Salonique, dit-il, voilà qui est devenu impossible. Mais je ferai tout mon possible à Constantinople pour atténuer la gravité de son crime, s'il y a moyen. Allah lui pardonne ! Le malheureux est allé si loin... Ce sera difficile. Il paraît que, dans ses papiers, on a trouvé la preuve de complicités nombreuses. Il y aurait même une femme dans l'affaire.

A ces mots, Tevhidet se sentit rougir. Cette femme, n'était-ce pas sa fille?

Elle se leva, feignit d'avoir un ordre à donner, et courut vers la chambre. Couchée, la jeune fille tendait l'oreille vers le salon.

— J'ai entendu, dit-elle.

— Tout?

— Tout, et qu'il y a une femme compromise. C'est ma seule consolation. Ils vont m'emmener près de lui. Nous devions vivre ensemble, nous mourrons ensemble. Ma vie vaut-elle plus que la sienne?

Tevhidet fut déçue. Elle aimait certes Râmiz comme son fils, mais Chîrîne passait avant lui dans son cœur. Fallait-il donc s'entêter, quand il suffisait de si peu de chose pour les sauver tous les deux?

Chîrîne se dressa.

— Quoi ! dit-elle, tu crois que ce traître nous sauvera? Tu ne comprends donc pas que c'est lui qui a dénoncé Râmiz?

— Tu n'en sais rien, Chîrîne.

— Qu'importe? répliqua-t-elle. Moi, je ne veux pas être sauvée par lui. Que l'affaire suive son cours ! Je ne demande qu'à partager le sort de Râmiz, quel qu'il soit.

Elle retomba sur le lit, et se couvrit du bras la figure.

Tevhidet se retira.

Le déjeuner était prêt. On pouvait servir.

A table, la place de Chîrîne demeurait vide.

— Chîrîne serait-elle souffrante? demanda Sahib.

— Elle a, depuis ce matin, dit Tevhidet, une affreuse névralgie.

— Ce n'est pas grave, dit Touhmâz. Faites-la venir.

Tevhidet se hâta de répondre :

— A l'instant même, j'insistais pour qu'elle vînt avec nous. Elle n'a pas pu lever la tête. Et elle pleure sans arrêt, tant elle souffre.

Si Touhmâz s'était dérangé, il aurait trouvé sa fille en larmes. Tevhidet préférait le devancer.

— Espérons que ce ne sera rien, dit Sahib. Dans l'état où elle est, il vaut mieux qu'elle n'entende rien de l'affaire de Râmiz. Il était son cousin bien-aimé, n'est-ce pas? Allah lui pardonne ! Ne pouvait-il se dispenser de ces dangereux enfantillages?

Touhmâz soupira.

— Ce ne sont pas mes conseils, dit-il, qui lui ont manqué. Il ne les a pas suivis. Les jeunes gens à présent sont extraordinaires. Rien ne les contente. Notre Sultan — Allah le garde ! — leur déplaît. C'est cependant un des meilleurs sultans que nous ayons eus. Est-ce qu'Abd-ul-Aziz était mieux que lui? D'ailleurs, peut-on s'insurger contre l'envoyé d'Allah? D'autres déjà ne l'ont-ils pas tenté? Leur

exemple devrait servir de leçon à ces jeunes fous d'aujourd'hui. Quel profit tireraient-ils de leur révolte? De sévères condamnations. Mais pourquoi se révolter? Est-ce qu'il ne leur suffit plus de vivre comme ont vécu leurs pères et leurs ancêtres?

Son réquisitoire terminé, Touhmâz s'empressa de mettre les bouchées doubles.

— Oh ! dit Sahib, pour ma part, je ne blâme pas systématiquement les Libéraux. Tout n'est pas parfait en Turquie, et nombre de leurs critiques sont justes. Seulement, je repousse les moyens violents qu'ils préconisent : assassiner le calife ou ses ministres, recourir aux journaux étrangers pour dénoncer les fautes de notre gouvernement, chercher à susciter une révolution, c'est-à-dire du désordre, tout cela n'est ni beau, ni bon. Il y aurait tant d'autres moyens à employer, plus efficaces, et moins odieux en même temps !

II

Le déjeuner fini, et le café bu, Sahib se leva, prenant congé. Il remercia Touhmâz et Tevhidet, les pria de saluer Chîrîne dont il souhaitait le prompt rétablissement, monta dans sa voiture, et partit.

Touhmâz voulut voir sa fille. Elle dormait. Il la laissa, puis se retira pour faire la sieste.

Quand il se réveilla, il appela sa femme, dans sa chambre.

— Dans quelques instants, commença-t-il, Sahib Bey va revenir. Que lui dirons-nous?

Tevhidet ne comprenait point.

— A quel propos?

— Pour Chîrîne.

Tevhidet comprit.

— Je ne comprends pas, dit-elle.

— Vous m'étonnez, répliqua Touhmâz. Voyons, vous n'ignorez pas que le pauvre Râmiz est perdu. Quant à Chîrîne, si elle ne se rend pas compte du sort qui la menace, elle est aussi folle que lui. Or, un parti s'offre à elle, qui la sauvera. Je veux dire Sahib Bey. C'est un homme parfaitement honorable, riche, et puissant. Si nous le prenons pour gendre, le plus bel avenir nous est promis. Sans compter que, par son intermédiaire, nous pourrons sauver Râmiz. Ne croyez pas surtout que je n'aime pas Râmiz. Vous savez que je l'ai toujours considéré comme mon fils. Mais il manque de prudence, et il n'est pas raisonnable. Il se mêle un peu trop de ce qui ne le regarde pas. Et, qui plus est, soit dit entre nous, nous devons craindre pour nous-mêmes d'être impliqués dans cette affaire, car ses assiduités nous compromettront. Et qu'adviendra-t-il? Au contraire, si Sahib est notre gendre, nous serons hors de cause.

Une logique si sage n'était pas le fait ordinaire de Touhmâz. Tevhidet s'en étonnait. Elle répondit :

— Vous n'avez pas tort, mais déciderons-nous sans prendre l'avis de Chîrîne?

— Nous le prendrons, mais elle sera nécessairement du même avis que ses parents.

— Oui, nous ne pouvons la fiancer à personne sans son aveu.

Touhmâz hocha la tête.

— Les jeunes filles d'aujourd'hui, dit-il, sont comme les jeunes gens, elles ne font plus que ce

qu'elles ont envie de faire. Jadis, nous remettions à nos parents le soin de nos intérêts. Voilà d'où nous arrivent les maux qui nous accablent. On n'est plus satisfait de rien. On veut s'immiscer en tout, agir à sa seule guise. Ne va-t-on pas jusqu'à vouloir gouverner avec le Sultan? Et, quand il refuse, ne rêve-t-on pas de le supprimer? Mais laissons cela pour le moment. Voyez Chîrîne ; montrez-lui la situation telle qu'elle est ; qu'elle comprenne combien Sahib est un parti avantageux ; et qu'elle accepte.

Tevhidet ne doutait pas du refus de sa fille. Elle obéit cependant.

Quand elle entra dans la chambre, le bruit réveilla Chîrîne en sursaut.

— Maman, où est Râmiz? Où est Râmiz?

Elle s'était dressée. Elle se frotta les yeux.

— Ah ! malheureuse ! je rêvais.

Tevhidet s'approcha de sa fille, la serra contre sa poitrine, l'embrassa longuement dans le cou. Chîrîne sentit sur sa peau des larmes tièdes. Elle écarta le bras de sa mère, et la regarda. Tevhidet s'efforçait de sourire.

Chîrîne lui dit :

— Que de peine je te cause ! et que de tracas, maman !

— Non, non, ma chérie. Me fatiguer pour toi, c'est encore du repos. Mais je souffre de te voir désespérée. Toi qui avais tant d'énergie, tant de résolution ! Ne t'abandonne pas à ta douleur. Sois courageuse.

— Etre courageuse?

Elle s'essuya les yeux, soupira ; puis, soudain, le doigt tendu vers la cour :

— C'est père que j'entends. Sa sieste est finie?

— Mais oui, dit Tevhidet, je l'ai quitté pour venir près de toi.

Chîrîne regarda sa mère :

— Tu es donc venue pour me parler? demanda-t-elle. Allah veuille que ce ne soit que pour mon bien !

Tevhidet gênée, allongea la main vers une petite mèche de cheveux qui pendait sur le front de Chîrîne.

— Je ne suis venue que pour ton bien, ma chérie.

Puis, avec effort :

— Sahib Bey doit revenir tout à l'heure.

— Et que m'importe qu'il revienne ou qu'il ne revienne pas? Je ne veux pas le voir.

Et elle se tourna vers le mur.

— Il ne s'agit pas seulement de le voir, dit Tevhidet.

Chîrîne trembla de deviner.

— Alors, fit-elle, que me veut-il?

Malgré l'antipathie qu'elle ne lui avait pas cachée, s'obstinait-il à poursuivre dans la voie où elle n'avait que trop vite deviné qu'il s'engageait?

— Ton père m'a chargée de te dire, commença Tevhidet, que c'est un homme parfaitement honorable, riche, et qui a de l'influence en haut lieu. Nul n'a plus d'influence aujourd'hui. Il te demande. On ne refuse pas un parti si avantageux.

Sans conviction, Tevhidet répétait les paroles de son mari. Elle pensait bien qu'il était quelque part aux aguets, car il se méfiait d'elle.

Pour la même raison, Chîrîne jugea bon de répondre plus doucement.

— Oh ! dit-elle, Sahib est un jeune homme par-

fait. Mais qu'il soit tout ce qu'il lui plaira ! Il ne m'intéresse pas.

— Ton père te prie de considérer que c'est un jeune homme digne de toi. En outre, si tu l'agrées, il pourra, grâce à son influence, sauver Râmiz.

Etait-ce un argument capable de toucher la malheureuse fiancée?

— Sauver Râmiz? s'écria-t-elle. Lui? Le sauver? Et de quoi me servirait qu'il le sauvât, puisque je serais à ce traître? Mais comment le sauverait-il, dites, puisque c'est lui, je le sais, qui l'a perdu?

Tevhidet posa précipitamment une main sur la bouche de Chîrîne et se mit l'index de l'autre tout droit contre les lèvres.

Chîrîne se dégagea, écarta la main de sa mère, et :

— Pourquoi donc me tairais-je? dit-elle. Ah ! comment avez-vous le cœur de me torturer ainsi?

Insister n'aurait eu d'autre effet que de pousser Chîrîne à des excès de langage qui auraient déchaîné son père.

— Allons ! dit Tevhidet en s'éloignant. Je te laisse. Réfléchis. A bientôt.

Cependant elle envoyait à sa fille un regard d'une détresse infinie.

Ayant fermé la porte derrière elle, elle alla retrouver Touhmâz.

Elle le connaissait trop bien. Faible devant les étrangers, il n'avait d'énergie qu'en face de sa femme et de sa fille, mais il poussait alors jusqu'à l'entêtement. Une fois décidé, il exigeait d'être obéi. C'est ainsi qu'il tenait à sauvegarder son autorité de chef de famille.

— Je crois, lui dit Tevhidet, qu'il est indispensa-

ble de procéder avec prudence. Comme nous, à cette heure, Chîrîne est toute au souci de Râmiz. Il conviendrait d'attendre un moment favorable pour l'amener...

— Oui, coupa Touhmaz, elle est toute au souci de Râmiz. Vous dites « comme nous »? Non, plus que nous. Car elle aussi, elle se vante d'être libérale. Libérale? Allah ! Allah ! Est-ce que vous croyez que, parce que je n'avais rien dit jusqu'ici, j'approuvais ses façons? Je lui pardonnais ces fantaisies, parce que Râmiz était son cousin. Et puis, j'espérais qu'avec le temps elle reviendrait à une plus juste notion des choses. Mais elle n'a fait qu'empirer. A cause d'elle, maintenant, nous voici acculés dans une impasse. Nous n'avons qu'un moyen de nous en tirer : accepter Sahib Bey. Je ne vous cache rien : c'est lui-même qui a eu l'obligeance de m'avertir de ce qui nous attend tous. Pouvons-nous à présent nous dédire, et refuser? Voilà, telle qu'elle est, la situation. Avez-vous compris?

III

Appuyée de l'épaule contre le mur, Tevhidet concevait l'inutilité de toute résistance. Chîrîne était, bon gré, mal gré, à la merci de Sahib et de Touhmâz. S'opposer à la volonté d'un père? Narguer les desseins impénétrables d'un prétendant résolu? Tevhidet s'avouait impuissante.

Elle baissait la tête.

Soudain, la clochette de la cour sonna.

Le cœur de Tevhidet battit plus vite. Touhmâz s'était levé d'un bond.

Le valet annonça de loin :

— Sahib Bey est arrivé.

Tevhidet laissa son mari recevoir Sahib.

Elle entendit le bruit d'une canne qu'on plaçait sur le porte-chapeaux. Puis elle entendit Touhmâz qui invitait Sahib à entrer au salon.

Elle se décida, et gagna le salon à son tour.

Sahib souriait.

— J'ai tant de gratitude à mon Seigneur Touhmâz ! dit-il. Sa bonté me confond. Voici la seconde fois que je viens aujourd'hui chez vous. C'est une faveur qu'il n'accorde pas à n'importe qui. C'est me traiter comme si j'étais de la famille.

Tevhidet s'assit.

Touhmâz tenait à la main un billet qu'il lisait avec un air satisfait qui semblait dire : « Mais demandez-moi donc ce que je lis ! »

Elle lui demanda :

— Que lisez-vous donc, mon Seigneur?

— Une dépêche de Constantinople, fit-il.

Et ses yeux brillaient.

Tevhidet s'émut. Les battements de son cœur redoublèrent. Est-ce que Sahib avait sauvé Râmiz? Elle allait se lever pour prendre la dépêche. Elle se contint, car une femme doit toujours se contenir. Mais elle demanda :

— Serait-ce au sujet de Râmiz?

Touhmâz haussa les épaules.

— L'affaire de Râmiz, dit-il, est sans espoir. Il s'agit d'autre chose...

Puis, après un silence, avec malice, il ajouta :

— ... Que je ne vous dirai point.

Cette coquetterie blessa Tevhidet.

— Voyons, mon Seigneur, fit-elle, est-ce une chose qui m'importe?

Touhmâz éclata de rire.

— Je pense bien qu'elle vous importe ! Il s'agit de votre mari. Oh ! ne craignez rien : il n'est question ni de m'exiler, ni de m'emprisonner, Allah veuille !

Ici, Sahib intervint, humblement.

— Je pense bien, dit-il, qu'il n'en est pas question. C'est une dépêche, Madame, qui vient de la Sublime Porte. On nous annonce que Sa Majesté notre Seigneur le Padischah — Allah le glorifie ! — a décidé que mon Seigneur Touhmâz serait désormais titré, et ce, parce qu'Elle a eu connaissance du dévouement dont fait preuve Touhmâz Bey à la Majesté Impériale et Sainte.

Touhmâz l'interrompit.

— Oui, mais comment en aurait-on eu connaissance, si Son Excellence Sahib Bey ne le leur avait pas appris? Tout le mérite de cette récompense vous revient.

— Permettez ! fit Sahib.

— Permettez vous-même ! dit Touhmâz.

Et ce fut à qui des deux se ravalerait pour exalter les vertus de l'autre.

— Nous vous devons bien des remerciements pour cette belle distinction, dit Tevhidet.

— Nous lui en devrons bien davantage, interrompit Touhmâz, quand il aura réussi au sujet de Râmiz. Je crois, moi, que, s'il veut s'en donner la peine, il le sauvera.

Touhmâz souriait d'un air plein de finesse. Comme

s'il craignait de n'avoir pas été assez explicite, il exclama brusquement :

— Où est notre chère Chîrîne?

Tevhidet ne redoutait que ces mots. Elle répondit :

— Je crois qu'elle dort. La migraine...

Sahib désirait gagner la sympathie de Tevhidet.

— Son chagrin est compréhensible, dit-il. Elle et Râmiz n'ont-ils pas grandi côte à côte comme frère et sœur? Pauvre Râmiz ! Je regrette profondément de n'avoir pas été prévenu assez tôt : j'aurais pu intercéder en sa faveur, quand il en était temps encore ; et je l'aurais sauvé, ne fût-ce que par déférence à Chîrîne ; car je ressens pour elle, je l'avoue, une respectueuse affection que tout concourt à accroître.

Il s'arrêta, plongea la main dans sa poche, en tira un écrin de velours brodé d'or, l'ouvrit, et poursuivit :

— D'ailleurs, à en juger par l'accueil que me réservent ses parents, j'ai l'impression que Chîrîne peut-être n'a pas à mon égard de sentiments hostiles. Si donc elle daignait accepter ce modeste cadeau, je m'assurerais que je ne me suis pas trompé, et je me considérerais alors comme le plus heureux des hommes.

Puis il ajouta, vers Tevhidet :

— Que ma témérité ne vous surprenne pas, Madame. Les obligeances de mon Seigneur Touhmâz Bey m'ont donné cette audace.

Et il présenta l'écrin ouvert à Tevhidet.

Elle aperçut un oiseau d'or, incrusté de diamants et de magnifiques hyacinthes qui brillaient d'un vif éclat. C'était un bijou d'au moins cinq cents livres.

Tevhidet, interdite, l'écrin à la main, ne trouvait rien à répondre.

Touhmâz prit l'écrin des mains de sa femme, admira le bijou, et conclut :

— Je vais le lui porter moi-même en votre nom.

Il se dirigea vers la chambre de sa fille. Il roulait des épaules. Tevhidet le suivit, et le cœur lui battait à se rompre.

Chîrîne était sur son lit, couchée, l'oreille tendue. Pas un mot ne lui avait échappé de tout ce qui s'était dit dans le salon. Déjà, derrière la porte, Touhmâz toussait.

Tevhidet entra la première. Elle marcha rapidement vers le lit, croyant sa fille endormie. Mais Chîrîne s'asseyait. Tevhidet l'embrassa.

— Comment te sens-tu, Chîrîne?

Touhmâz entrait. Il n'avait pas cet air bourru qui lui était familier. Il s'approcha du lit, tira le bijou de l'écrin, sourit, et, présentant l'oiseau d'or à Chîrîne, il dit enfin :

— Que penses-tu de cet oiseau, fillette? N'est-il pas joli?

Chîrîne se détourna, sans répondre.

Touhmâz éclata de rire.

— N'aie pas peur, dit-il. Ça ne mord pas. C'est un bijou de prix, digne de ton joli cou.

Il allait lui poser l'oiseau sur la poitrine. Chîrîne repoussa doucement la main de son père.

— Qu'as-tu donc? dit Touhmâz. Es-tu toujours malade?

— Oui, s'empressa-t-elle de répondre. J'ai une affreuse migraine.

— Si tu as la migraine, dit-il, mets-toi cet oiseau sur la tête, il te guérira.

L'oiseau déjà se levait entre les doigts de Touhmâz. Chîrîne l'écarta. Alors Touhmâz fit la moue.

— Je t'offre un cadeau, Chîrîne, et tu le refuses?

Chîrîne eut un regard suppliant. Elle dit :

— Tu es mon père ; tu peux me commander tout ce que tu voudras ; je t'obéirai. Mais ce bijou, il m'est impossible de l'accepter.

— Je pense que tu as mal compris. Je t'offre un cadeau précieux que nous a donné notre ami Sahib Bey.

— Puisqu'il vous a été donné par votre ami, répondit-elle en tremblant, gardez-le pour vous.

— Il est pour toi, Chîrîne, et non pour moi.

— Non, non, dit-elle sur un ton plus ferme. Je ne puis accepter, mon Seigneur.

Elle ne se contenait plus. Elle tourna la tête du côté du mur, et, les bras jetés en avant, se cacha le visage dans l'oreiller. Elle pleurait. Ses épaules en étaient secouées.

Touhmâz se fâcha.

— Comment ! dit-il, tu pleures au lieu de m'écouter? Tu pleures? A cause de Râmiz? Mais c'est lui qui est responsable de son malheur et du nôtre. Moi, je tâche seulement de raccommoder ce que son imprudence a détruit. Ne sais-tu pas qu'il a commis un crime contre le Padischah? Ne sais-tu pas qu'il nous a tous compromis à sa suite? Avec l'aide d'Allah, j'ai trouvé quelqu'un qui peut nous sauver tous : je le nomme, c'est mon ami Sahib. De lui-même, il nous propose de nous arracher à une condamnation certaine. Et tu peux refuser? Tu es donc sans cœur?

Chîrîne ne bougea pas.

Touhmâz regarda sa femme. Il hochait la tête de façon inquiétante. Tevhidet, désemparée, leva la main, trois doigts joints, pour le supplier d'attendre. Par signes, elle fit comprendre qu'elle tâcherait, seule, de décider Chîrîne. Il se retira dans un coin de la chambre, puis, ayant réfléchi, s'en alla.

Le silence qui avait suivi les dernières paroles de Touhmâz troubla Chîrîne. Mais elle entendit bientôt un bruit de pas qui s'éloignaient, une toux familière derrière la porte, et enfin la voix de Tevhidet qui lui disait à l'oreille :

— Il n'est pas convenable, ma chérie, que tu répondes sur ce ton à ton père. Songe à notre détresse. Nous sommes tous perdus. Pour nous tirer d'affaire, et Râmiz avec nous, je suis sûre qu'il nous suffit de paraître plus accueillants envers Sahib Bey. Je t'en conjure, par Allah, Chîrîne! Je ne te demande pas de renier quoi que ce soit. Je te demande seulement de faire semblant d'acquiescer. Nous verrons ensuite, quand nous serons délivrés, et Râmiz avec nous. Crois-moi, Chîrîne, va baiser la main de ton père, et accepte ce cadeau : cela n'aura aucune importance.

Chîrîne se retourna vers sa mère. Ses yeux étaient rouges, et ses cils brillaient de larmes.

— Tu te laisses prendre, toi aussi, maman, aux paroles de cet homme?

— Crains de te repentir plus tard, Chîrîne, quand tu apprendras que tu pouvais sauver Râmiz, et que tu ne l'as pas fait !

Chîrîne serra les dents.

— Je te répète que cet homme ne sauvera

pas Râmiz, puisque c'est lui qui l'a dénoncé.

Elle élevait la voix. Tevhidet lui posa la main sur la bouche.

— Rien ne le prouve, dit-elle très bas. Tes soupçons...

— Ah ! maman, je t'en supplie, n'insiste pas, je n'en puis plus. Ma mort, celle de Râmiz, tout, j'accepterai tout ; mais cet homme, jamais.

Et elle se remit à pleurer.

A ce moment, Touhmâz revenait. Chîrîne et Tevhidet eurent un sursaut.

— Ecoute, Tevhidet, dit Touhmâz. Sahib Bey désire parler lui-même à Chîrîne. Il sera peut-être plus heureux que nous.

Sans en écouter davantage, Chîrîne bondit à bas de son lit. Debout, elle avait l'air d'une bête traquée. Et son regard déjà fuyait.

Touhmâz continua :

— Sahib Bey désire causer tête-à-tête avec Chîrîne. Y a-t-il quelque mal à cela?

C'était contraire à tous les usages. Tevhidet demeurait perplexe. Qu'aurait-elle répondu? Son mari ne l'interrogeait que pour la forme, évidemment.

Il dit en effet :

— Sahib la convaincra peut-être mieux que nous. Je pense que nous pouvons donc autoriser cette entrevue, à moins que Chîrîne encore ne veuille me refuser ce plaisir.

Mais Chîrîne s'était redressée.

— Qu'il vienne ! dit-elle.

CHAPITRE IV

Chîrîne aux abois

I

Derrière la porte, Sahib attendait la permission d'entrer. Il entra comme Touhmâz et Tevhidet sortaient. Pour se donner une contenance, il ajusta son lorgnon. Une de ses mains se fermait sur l'écrin précieux.

Chîrîne était debout, au pied du lit. Dès que Sahib fut devant elle, elle lui dit sans le regarder :

— Que voulez-vous, Monsieur?

— Que vous soyez heureuse, répondit-il en s'approchant.

Chîrîne répliqua :

— Et que vous importe que je le sois?

— Rien ne m'importe davantage. Ce serait mon bonheur de faire le vôtre. Et je vous rendrais la plus heureuse des femmes.

Il parlait d'une voix pleine de passion et d'humilité. D'une voix dure, Chîrîne riposta :

— Je ne vois pas le moindre rapport entre votre bonheur et le mien.

Sahib sourit.

— Pour faire le mien, vous n'avez qu'à accepter ce misérable bijou ; et, pour assurer le vôtre, je suis prêt à sacrifier mon âme.

La main tendue, il offrait l'écrin. Chîrîne se mit les mains derrière le dos.

— Vous n'êtes pas capable, dit-elle, de rendre une femme heureuse.

Allait-elle discuter? Un peu d'espoir s'ouvrait pour Sahib.

— Essayez, Chîrîne, vous jugerez. Je serai votre esclave soumis et fidèle. Je ferai tout ce que vous voudrez.

— Vraiment?

— Je le jure, prononça-t-il avec fougue. Je ferai tout ce que vous voudrez.

— Alors, voici ma seule volonté : allez-vous-en.

Il eut un regard chargé de reproches.

— Oh ! Chîrîne, est-ce ainsi que vous répondez à mon dévouement? Je vous aime, Chîrîne, et je ne reculerai devant rien pour gagner votre sympathie.

Chîrîne l'arrêta.

— Est-ce parce que vous m'aimez, dit-elle, est-ce pour gagner ma sympathie, que vous avez fait mettre Râmiz en prison?

Il leva les bras au ciel.

— Moi? j'ai fait mettre Râmiz en prison? J'en prends à témoin Allah. Moi? Lui? En prison? Dites plutôt que c'est lui-même, avec ses imprudences, qui s'y est fait mettre. Mais je m'engage à l'en faire sortir, pour vous plaire, si vous me l'ordonnez.

Chîrîne s'obstina.

— Mais, dit-elle, si ce n'est pas vous qui l'avez trahi, qui est-ce?

— Comment pouvez-vous me soupçonner? Je ne mérite pas une pareille offense, Chîrîne.

Il offrit de nouveau l'écrin.

— Abandonnez ce roman, continua-t-il. Le simple bon sens vous interdit de m'accuser, puisque je me propose pour réparer les étourderies de Râmiz. Vous aviez placé sur lui une grande affection ; mais, sachez-le, Chîrîne, il n'était pas digne de vous. Songez qu'il n'a pas hésité à vous entraîner, vous, votre mère, et votre père, dans le plus grave des complots. Vous êtes, à cause de lui, sous le coup d'une arrestation immédiate. Sans moi, sans l'amour que vous m'avez inspiré, vous seriez déjà en prison. Vous ne le saviez pas, vous le savez maintenant. Et n'en doutez pas davantage, Chîrîne : je vous ai rendu un service dont tout l'or du monde ne me récompenserait pas.

Sahib tenait toujours l'écrin offert. Ses yeux avaient une expression passionnée, qu'il s'efforçait d'attendrir.

D'un geste brusque, Chîrîne lui arracha l'écrin, et le jeta rageusement à terre.

— Faites-moi grâce de votre cadeau, dit-elle. Vous m'avez sauvée, vous? Apprenez-moi de quelle façon, je vous prie. Mais dépêchez-vous : la corde du mensonge n'est pas longue.

Sahib, dépité, fronça les sourcils, se baissa, ramassa l'écrin, le mit dans sa poche, regarda Chîrîne, et, avalant l'affront, il dit enfin :

— J'excuse votre emportement, Chîrîne, et n'aurai point la sottise de vous répondre sur le même

ton. Je n'ai qu'une chose à vous dire : croyez-moi, je vous ai sauvée, aujourd'hui, d'une mort certaine.

— Vous mentez. Des hommes de votre espèce ne peuvent que perdre les autres.

— Hé ! s'écria Sahib exaspéré. Qui a le pouvoir de perdre les autres, peut aussi bien les sauver.

Il tirait de sa poche un papier qu'il agita devant Chîrîne, en le serrant entre le pouce et l'index.

— Regardez, dit-il, et sa voix était déjà différente. Je tiens ici votre vie ou votre mort, à mon choix.

Mais Chîrîne éclata de rire.

— Vous tenez ma vie entre vos doigts? Il ne vous suffit donc pas d'avoir pris celle de Râmiz? Allah vous couvre d'infamie, vous et vos pareils !

Une force étonnante l'animait peu à peu. Après l'abattement des heures précédentes, Chîrîne se sentait prise d'une ardeur qui la surprenait elle-même.

II

Sous les injures, Sahib avait blêmi. Un autre homme se réveillait en lui pareillement.

— Vous avez mal entendu ce que je vous ai dit, reprit-il. Je vous ai dit que votre vie et votre mort sont ici dans ma main.

Il fit un pas en avant, et, brandissant le papier qu'il dépliait :

— Regardez donc ce papier ! cria-t-il. Vous ne le connaissez pas?

Elle reconnut son papier à lettres.

— Peuh ! fit-elle. Qu'est-ce encore que cette invention?

— C'est une lettre, écrite de votre main, que j'ai trouvée parmi d'autres dans les dossiers de ce nigaud de Râmiz. Et savez-vous ce que vous écrivez dans cette lettre?

Elle savait qu'elle avait toujours écrit à Râmiz sans se gêner.

— Ce que j'écris dans cette lettre? Non, je ne le sais pas, et je ne tiens pas à le savoir.

— Mais si je vous apprenais que vous y dites en toutes lettres : « *Le Sultan est le fléau de la nation ottomane...* »

— Est-ce faux ?

— Il ne s'agit pas de cela. Il s'agit de l'effet que produirait cette petite phrase, si Sa Majesté le Sultan venait à la lire. Vous pourriez alors la regretter, et le regret ne servirait plus à rien.

Chîrîne haussa les épaules.

— Ce n'est pas tout, continua Sahib. Il y a bien d'autres choses dans votre lettre, et plus terribles. Si je vous les lisais, vous tomberiez à mes pieds en me suppliant de détruire ce témoignage. Vous souvient-il de l'endroit où vous vous étonnez que les Libéraux aient assez de mansuétude pour laisser vivre le Sultan? Voilà un aveu sans détour qui vous mènerait loin. Le renierez-vous?

Puis, plus bas :

— Ai-je menti? Etes-vous sûre à présent que votre vie et votre mort dépendent de moi?

Il devenait arrogant. Il la regardait de haut. Pouvait-il croire qu'elle tomberait à ses pieds? Elle haussa de nouveau les épaules avec le plus profond mépris.

Il continua :

— Eh bien, moi, je vous offre de vivre. Ce n'est

pas un écrin que je vous apporte, c'est la vie. Je ne vous demande en revanche que de renoncer à votre aveuglement, et de vous convaincre que je vous aime. Sinon...

— Permettez, dit Chîrîne. Je reste convaincue d'abord de ceci : que vous êtes un menteur. Quand j'ai dit que vous avez trahi Râmiz et que vous l'avez fait mettre en prison, vous avez nié, oui, vous avez juré que mes soupçons étaient injustes. Mais vous venez d'avouer, malheureux, que vous avez trouvé ma lettre dans ses dossiers. Vous les avez donc fouillés? Vous êtes donc de ceux qui ont arrêté Râmiz?

Il rougit. Elle le regarda de haut. Elle poursuivit avec assurance :

— Vous m'offrez de vivre? Vous avez l'air de croire que c'est me faire un cadeau sans égal. Croyez-vous donc que l'homme ne soit sur terre que pour vivre? Pour vivre? Si vous placez là votre bonheur, votre bonheur est bien vil. Le véritable bonheur, sachez-le, c'est celui d'une âme libre, d'une conscience pure. C'est le bonheur des cœurs nobles qui revendiquent d'être libres. Vous n'y avez jamais goûté. Vous n'y goûterez jamais. Vous, et vos pareils, votre idéal est de gagner de l'argent, par tous les moyens. Vous vendez votre conscience, vous vous enrichissez de la ruine des autres, et, dans votre course à l'argent, vous êtes comme des chiens lancés sur une charogne. Grand bien vous fasse ! Nous vous laissons à vos jouissances. Nous, nous avons des soucis différents. Après cela, vous concevrez facilement que vos menaces me touchent peu. Faites ce que vous voudrez. Je suis libérale, oui, je m'en vante, et la plus humble auprès de ces héros

qui m'ont devancée, là-bas, dans les prisons de votre maître.

Quand Chîrîne se tut, Sahib la regarda. Puis, après un court silence, il répondit enfin :

— Vous parlez comme ces beaux philosophes qui gaspillent leur temps en phrases creuses. Sur une telle profession, je devrais me contenter de laisser aller les choses. Notre maître à tous, Chîrîne, déciderait de votre sort. Mais je demeure avare de votre vie, malgré vous. J'ai pitié de votre jeunesse, je songe à votre père, et puis je vous aime. C'est pourquoi, de nouveau, je vous propose de vivre. Quant à ces grands mots dont vous m'avez accablé, la conscience, la liberté, les cœurs nobles, permettez-moi de n'y voir que la dernière ressource des malheureux qui ne savent plus comment joindre les deux bouts. Ceux-là seuls qui sont incapables de gagner de l'argent, estiment qu'il est vil d'en gagner. Est-ce avec vos grands mots qu'on se nourrit quand on a faim, ou qu'on se chauffe quand on a froid? Et de quoi sert la liberté, quand on a la poche vide et que l'estomac crie famine? Pouvez-vous, parmi tous ceux qui se nomment libéraux, m'en citer un qui vive de son propre fonds? Ce titre de libéral dont vous vous parez, Chîrîne, savez-vous que ce n'est que l'étiquette des ratés et des charlatans à qui l'on a refusé des emplois? Que demain on les appelle, ils renieront la liberté, ils se jetteront avec ardeur dans la servitude, comme ils disent. Mais ne nous perdons pas en discours. Voici ma conclusion : je vous propose de vous sauver de la mort qui vous menace; je vous promets en même temps de sauver aussi Râmiz ; ma seule condition, je la répète : acceptez-moi. Sinon, il

ne faudra vous en prendre qu'à vous de votre malheur. Réfléchissez.

Il se dirigea vers la porte, comme s'il espérait que ses dernières paroles dussent triompher de la résistance de Chîrîne.

Elle lui dit seulement :

— Agissez comme bon vous semblera. Si je dois tenir la vie de vous, ou d'hommes de votre espèce, je n'ai que faire de la vie.

Sahib se retourna.

— Vous prétendez, dit-il, que vous aimez Râmiz ? Il est en péril, vous pouvez le sauver, et vous préférez le tuer !

Elle répliqua :

— Râmiz refuserait de vous devoir la vie. Et moi, plutôt que de vous rien devoir, je préfère le vouer à la mort, et mourir avec lui. Nous ne serons que deux martyrs de plus de la Liberté. J'ai dit. Allez-vous-en.

Cette fois, Sahib s'en alla. Il eut un long ricanement qui cachait mal sa rage. Il répétait entre ses dents :

— Martyrs de la Liberté !

III

Touhmâz et sa femme, du salon où ils attendaient l'issue de l'entretien, avaient tout entendu.

— Allah maudisse cette fille ! s'écria Touhmâz. Elle est folle. Si elle ne craint pour elle, pas même la mort, nous craignons pour nous, nous, à cause d'elle.

Lorsque Sahib eut quitté Chîrîne, Touhmâz, allant au-devant de lui, le pria de ne pas considérer

comme définitives les sottes paroles de sa fille, mais plutôt de vouloir bien patienter : lui, Touhmâz, et sa femme, la ramèneraient à de meilleurs sentiments.

Sahib commença par refuser. Il avait reçu un affront qu'on n'oublie pas si vite. Touhmâz le supplia et ses instances obtinrent un délai de deux jours. Mais Sahib ne l'accorda, dit-il, que par déférence pour le père, et, sans s'attarder davantage, il prit congé d'un air assez froid.

En réalité, Sahib ne sut pas cacher sa colère. Chîrîne l'avait offensé. Il en tremblait de rage en y songeant. Ne s'était-il pas flatté de la faire capituler en lui montrant cette lettre terrible? Avec quel plaisir ne l'avait-il pas trouvée parmi les papiers de Râmiz ! C'était une arme puissante entre ses mains. Or, loin de se laisser intimider, Chîrîne l'avait nargué et, brutalement, lui avait crié le dégoût qu'elle lui vouait. La première pensée de Sahib fut de se venger. Se servir de la lettre? Dénoncer Chîrîne? Mais il perdrait celle qu'il aimait. Le voulait-il? Il hésitait. Il feignit de résister aux supplications de Touhmâz ; cependant, ce délai qu'on lui demandait, il fut heureux de l'accorder : en deux jours, il aurait le temps de prendre une décision, et il espérait que de nouveaux événements interviendraient.

Tevhidet, elle, était désemparée. Certes, elle admettait que sa fille n'acceptât pas sans résistance le mari qui s'offrait à elle dans les conditions présentes. Mais, tout pesé, elle n'entrevoyait aucun moyen d'échapper à Sahib. Et le repousser, surtout si durement, précipiterait la ruine de la famille entière. Il était sorti furieux, la stricte correction de son départ en témoignait. Ce délai qu'il avait promis

du bout des lèvres, l'accorderait-il vraiment? Tevhidet, soucieuse, en doutait.

— Je déciderai Chîrîne, affirma-t-elle. Je m'y engage.

Mais elle invita Touhmâz à revoir Sahib au plus tôt, pour l'apaiser et l'affermir dans de meilleures dispositions. Et Touhmâz approuva.

Derrière Sahib, Chîrîne avait fermé sa porte avec fracas, manifestant son désir de n'être plus importunée. Tevhidet respecta son désir. Elle avait besoin de s'isoler pour chercher des arguments capables d'émouvoir sa fille.

Seule en face de sa douleur, Chîrîne se rappela l'un après l'autre tous les événements de la journée. Il ne lui restait qu'une certitude : Râmiz était en danger de mort ; et elle-même comme lui.

Le soleil se couchait.

Chîrîne pensait à son bien-aimé. Souvent, à pareille heure, il venait la voir ; il l'aidait à supporter cette vague tristesse que donne le crépuscule ; ils se racontaient leurs ennuis et leurs espoirs ; ils se plaignaient et s'encourageaient; ils bavardaient.

Soudain, elle se représenta dans quelle détresse il devait se trouver, et que bientôt il tomberait, victime d'un sultan cruel, sans qu'elle pût apprendre jamais comment.

A cette pensée, un frisson lui parcourut tout le corps. Et elle recommença de pleurer, mais cette fois sans contrainte, de tout son cœur, comme une enfant.

Elle murmurait :

« Râmiz, mon bien-aimé Râmiz, où es-tu maintenant? Tu es prisonnier. Ils vont t'emmener à Yildiz,

Yildiz, tombe des Libéraux. Oh ! mourir ! Râmiz mourir ! Mourir, mon bien-aimé ! Et que ce traître demeure vivant ! »

La chambre était déjà pleine d'ombre.

Chîrîne frissonna.

On marchait dans le corridor. Elle reconnut le pas de sa mère. Elle se jeta sur son lit.

Tevhidet se pencha vers sa fille, la pressa contre sa poitrine, la couvrit de baisers.

— Voilà donc le malheur qui nous attendait ! dit-elle. Allah te maudisse, Sahib ! Nous étions heureux ; nous vivions en paix ; tu es venu ; et tu as bouleversé notre vie.

Elle parlait doucement, les lèvres sur le cou de Chîrîne. Elle se releva pour ajouter :

— Allah te pardonne, Touhmâz !

Chîrîne, le cœur gros, la gorge serrée, ne répondit pas.

Avec son mouchoir, Tevhidet lui essuya les yeux.

— Ne crains rien, ma chérie. Parle en toute confiance. Ton père est sorti. Je suis venue te consoler, Chîrîne ; il y a remède à tout mal.

Chîrîne poussa un long soupir, et ne répondit pas.

— Ton salut, dit Tevhidet, ne dépend que de toi.

Prudente, elle se tut. Elle observait la physionomie de Chîrîne.

Chîrîne, toujours prête à percer les moindres intentions, regarda sa mère du coin de l'œil, et ne répondit pas.

— N'ai-je pas raison? reprit Tevhidet. Ton salut ne dépend-il pas de toi?

Chîrîne soupira de nouveau. A la question nettement posée, elle répondit :

— Si tu entends par là que je peux éviter la mort, oui, tu as raison.

— Alors, pourquoi différer? Tu n'as pas dit ton dernier mot. Ressaisis-toi, Chîrîne, et tu sauveras ta vie et celle de Râmiz.

— Mais, si j'acceptais, moi, de le sauver au prix qu'on m'impose, il n'accepterait pas, lui.

— Oh ! quant à Râmiz, je garantis son consentement. D'autant plus qu'il ne s'agit que de feindre. Accepte Sahib, ne serait-ce que pour le tenir en haleine. Il peut sauver Râmiz, et Râmiz délivré se délivrera de Sahib comme il voudra. Mais nous, nous l'aurons arraché à la mort, et nous-mêmes en même temps.

Chîrîne secoua la tête de droite à gauche.

— Non dit-elle. Si Râmiz acceptait, moi je n'accepterais pas. Je n'accepterai pas.

— Tu me déroutes, Chîrîne. Je t'en prie par Allah : si tu ne le fais pas pour toi, fais-le pour ta mère. Songe qu'il y va de ta vie, de celle de notre bien-aimé Râmiz, et de la mienne, Chîrîne.

Chîrîne ouvrit la bouche comme pour répondre, mais elle ne répondit pas.

— Je t'en supplie, fit encore Tevhidet. par Allah, Chîrîne ! Dis-moi, dis-moi que tu vas écouter ma prière !

— Laisse-moi, maman, laisse-moi. Je suis incapable de me résoudre à quoi que ce soit pour l'instant.

— Je te laisse, Chîrîne. Mais réfléchis. Tu as toute la nuit pour réfléchir. Je te donne un bon conseil, suis-le, je t'en conjure. Je reviendrai te voir demain matin. Veux-tu que je t'apporte quelque chose à manger ? Tu n'as rien pris de la journée.

Chîrîne refusa d'un signe de tête. Sa mère insista.

— Je n'ai pas faim, dit Chîrîne. Si j'ai faim, je sais où trouver à manger. Ne te dérange pas, maman, je vais me coucher.

Tevhidet se leva, fit lever Chîrîne avec elle, l'aida à se déshabiller, la mit au lit, et la quitta, non sans un peu d'espoir.

IV

Le lendemain, Tevhidet se leva de bonne heure, avant son mari, et se dirigea d'abord vers la chambre de Chîrîne.

La porte était ouverte, mais dans la chambre il n'y avait personne.

Tevhidet, sans s'étonner, se retira.

Mais ailleurs, dans la maison, Tevhidet chercha vainement.

Retournée à la chambre de sa fille, elle l'examina.

Elle remarqua que manquaient les chaussures et le costume que Chîrîne portait habituellement pour sortir en ville.

— Elle est sortie?

Tevhidet s'étonna.

— Où est-elle allée? se demanda-t-elle.

Chîrîne avait une amie dans le quartier, qu'elle prenait souvent pour confidente. Tevhidet s'en souvint.

— Christo ! Christo !

Elle appelait le valet.

Nulle réponse. Dormait-il encore?

Tevhidet voulut le réveiller. Mais la porte du valet était ouverte, et dans la chambre il n'y avait personne.

— Qu'est-ce que cela signifie? se demanda Tevhidet.

Perplexe, elle retourna de nouveau dans la chambre de sa fille, se laissa tomber sans courage sur un siège.

Chîrîne avait donc fui? Elle craignait sans doute que Sahib ne la livrât comme il avait livré Râmiz? Mais était-ce une raison pour s'échapper sans rien dire à sa mère? Et où se serait-elle réfugiée?

Christo, cependant, le valet, avait disparu. C'était un Albanais, d'un certain âge déjà. Il avait vu grandir Chîrîne, il lui portait une affection prête à tous les sacrifices. Fort, énergique, il était, lui aussi, comme Chîrîne et Râmiz, un chaud partisan des Libéraux, et donc dévoué d'autant plus à une jeune maîtresse qui s'émouvait pour la même cause.

Christo, pensait Tevhidet, avait dû pousser Chîrîne à fuir, et peut-être étaient-ils partis ensemble pour l'Albanie. Mais était-ce une raison, encore une fois, pour s'échapper sans rien dire à la pauvre Tevhidet?

Tevhidet se désolait. Et voici que, toussant, Touhmâz sortait de sa chambre.

Il était en costume de nuit, coiffé d'une calotte rouge qui couvrait mal ses cheveux ébouriffés, la barbe en désordre, une serviette de toilette sur l'épaule.

Tevhidet ne voulut pas lui apprendre la nouvelle sans précautions.

Mais il criait :

— Christo ! Christo ! avec tant d'insistance, que Tevhidet finit par lui dire :

— Christo n'est pas à la maison.

— Où l'avez-vous envoyé? fit-il sans s'arrêter.

— Nulle part ; seulement, Chîrîne...

Elle avait la gorge serrée, elle ne put achever.

— Eh bien ! dit Touhmâz, qu'est-ce qu'elle a fait, Chîrîne? Je commence à en avoir assez de ses histoires.

Tevhidet, se raidissant, acheva :

— Elle n'est pas à la maison. Je ne sais pas où elle est allée.

Elle s'attendait à surprendre Touhmâz.

Touhmâz, sous le robinet du lavabo, se savonnait déjà la figure.

Il dit :

— Moi non plus, je ne sais pas. Elle est apparemment chez quelque folle de ses amies, à raconter ce qui lui est arrivé, à chanter les louanges de leur liberté, et à déblatérer contre le Sultan.

Et il se mit à se laver comme si la question n'avait plus aucun intérêt.

Devant le calme parfait de son mari, Tevhidet, qu'il avait d'abord déconcertée, se demanda si elle n'avait pas eu tort de s'alarmer trop tôt. Il était possible, en effet, que Chîrîne eût couru dès son réveil chez une amie qui la conseillât.

Néanmoins, à peine rassurée par l'indifférence de son mari, Tevhidet redevint inquiète. Pour la rassurer entièrement, il aurait fallu que quelqu'un allât rechercher Chîrîne. Elle décida d'y aller elle-même.

Avant de faire part à Touhmâz de son intention, elle s'habilla. Touhmâz achevait sa toilette. Tevhidet savait qu'il demanderait bientôt le café, puis le petit déjeuner. A le servir, elle perdrait un temps

précieux. Profitant d'un moment d'inattention de Touhmâz, elle sortit sans bruit.

Moins d'une demi-heure plus tard, elle rentra. Touhmâz avait lui-même préparé son café. Il s'habillait.

— Chîrîne, dit Tevhidet, n'est chez aucune de ses amies.

— Vous la retrouverez, répondit Touhmâz. Evidemment, puisqu'elle est partie avec Christo, il est probable qu'elle a pris la fuite. Je me méfiais de ce Christo. Combien de fois n'ai-je pas voulu le chasser? Mais vous le défendiez toujours. Avec ses théories de libéralisme, car il avait cette folie, lui aussi, il a contribué beaucoup à pervertir Chîrîne. Maintenant, si Chîrîne a pris la fuite, nous n'y pouvons rien. Nous n'avons rien à nous reprocher. Nous lui avons donné assez d'avertissements. Nous nous sommes assez humiliés devant elle en la suppliant de renoncer à son obstination, et d'agréer Sahib qui nous eût tous couverts de son influence. Elle a pris la fuite, pour se mettre à l'abri, et elle nous laisse en danger. Vous ne l'ignorez pas, en effet : que le gouvernement la réclame et ne la trouve pas chez nous, c'est nous qu'on arrêtera. Songez enfin que, malgré mes instances et malgré ses promesses, Sahib Bey peut, d'un instant à l'autre, communiquer au Gouverneur de Salonique cette lettre maudite qu'il possède.

Touhmâz, en parlant, finissait de s'habiller.

Debout sur le seuil de la chambre, tête basse, Tevhidet n'avait rien à répondre. Les derniers mots de Touhmâz l'accablèrent.

— Que faire? murmura-t-elle.

— Sahib m'avait promis de patienter jusqu'à ce matin. S'il n'a pas ce matin l'acceptation de Chîrîne, il livrera la lettre. Nous nous sommes donné rendez-vous ici. Il ne va pas tarder. L'heure approche. Préparez-nous à déjeuner.

Tevhidet gagna la cuisine, obéissante, les genoux faibles. Elle ne comprenait pas comment son mari pouvait parler de manger, dans de si cruelles circonstances.

Une heure plus tard, devant la maison, une voiture s'arrêta.

— Sahib sans doute? se dit Tevhidet angoissée.

Et elle dressa la table pour ne pas se porter à sa rencontre.

Sahib entrait. Elle entendit le bruit qu'il fit en posant sa canne sur la table du vestibule.

Touhmâz s'était précipité pour le recevoir. Il souriait. Les deux hommes, s'étant serré la main, pénétrèrent au salon.

Sahib marchait en se dandinant, comme un homme sûr de soi. Mais rien dans ses manières, qu'il surveillait, ne dénonçait que la plus modeste correction.

Quand il lui fut impossible de différer davantage, Tevhidet se présenta pour saluer Sahib. Ses yeux battus et sa mine défaite obligèrent Sahib à s'enquérir de sa santé.

Ce fut Touhmâz qui répondit :

— Tevhidet n'est pas malade. Mais, ce matin, quand nous nous sommes levés, Chîrîne avait disparu. Nous sommes inquiets.

Sahib fut saisi. Tout de suite, il pensa qu'elle avait voulu fuir. Il s'écria :

— Elle a disparu? Où est-elle allée?

Il se levait déjà, prêt à la poursuivre. Il y avait de la colère dans ses yeux.

Touhmâz le retint :

— Elle ne doit pas être loin, dit-il, et elle ne tardera probablement pas à rentrer. Je présume que, par fanfaronnade, elle s'est réfugiée chez une amie, pour un ou deux jours, peut-être. Mais après...

Sahib l'interrompit :

— Elle est partie seule?

— Avec Christo, je crois, notre valet, que nous n'avons pas vu non plus depuis ce matin.

Sahib s'assit, hochant la tête d'un air mécontent. Il dit :

— Avec Christo l'Albanais? Tiens, tiens !

Et il se lissa la moustache d'un air pensif. Puis, de son riche étui, il tira une cigarette.

Tevhidet s'empressa de faire flamber une allumette, qu'elle lui tendit. Sa main tremblait.

Sahib renvoya la fumée en une longue bouffée, tout en regardant un tableau suspendu, devant lui, au milieu du mur, comme pour se distraire de la déception qui l'irritait.

Tevhidet lui dit :

— Notre fille ne peut pas s'être enfuie, mon Seigneur. Elle est certainement à Salonique, chez une de ses amies.

Mais Sahib poursuivait son idée.

— S'enfuir? fit-il. Mais où? Et comment? Nous lui fermerons les issues. Si elle a quitté Salonique, ce n'est que pour Monastir, ou Resna, à la rigueur, où

vous avez, il me semble, des parents. Et à supposer même qu'elle ait pris la direction de l'Albanie avec Christo, nous la ramènerons, et, s'il le faut, par la force.

Tevhidet s'écria :

— Je vous en supplie, mon Seigneur, aidez-nous à la ramener.

— On ne peut la ramener de force, répliqua Sahib, que si le gouvernement la considère comme coupable. Dénoncée, on enverrait des télégrammes aux principales stations de chemin de fer, elle serait vite arrêtée.

— Non, non, mon Seigneur, ce n'est pas ce que nous demandons. Nous tomberions de mal en pis. Et voulez-vous que son arrestation entraîne la nôtre? Chîrîne est innocente, mon Seigneur; oui, innocente. Avec un peu plus de patience, par la douceur, nous aurions tout obtenu d'elle. Nous avons voulu la contraindre, elle s'est blessée, puis émue, et enfin obstinée. Cependant, je ne pense pas qu'elle ait quitté Salonique. Elle sort si rarement de la maison! Comment irait-elle à Monastir, ou ailleurs ? Non, non, donnez-nous encore un jour de répit, mon Seigneur; jusqu'à ce soir, nous la chercherons dans toutes les maisons amies où elle pourrait se cacher; et, si nous ne réussissons pas, nous aviserons alors aux moyens les meilleurs de la retrouver.

Tevhidet s'étranglait en achevant. N'y tenant plus, elle s'échappa du salon.

Touhmâz, resté seul avec Sahib, lui dit :

— Soyez sans crainte, elle n'est pas loin : elle n'a pas d'argent. Elle nous reviendra repentante et docile. Tevhidet disait bien que nous avons eu tort

de la brusquer et d'exiger d'elle qu'elle acceptât immédiatement. C'est moi qui suis coupable. Je vous l'avais promise, mais je m'engage à exécuter ce que j'ai promis, car j'estime que, parmi tous les hommes de notre connaissance, il n'y a point pour elle de parti préférable à Sahib Bey.

— Peu m'importe à présent, répliqua Sahib, qu'elle accepte ou non. J'ai vu de trop près son arrogance et son mauvais caractère. Enfin j'ai, moi aussi, à exécuter mes promesses et j'en ai qui m'obligent à ne pas trahir la confiance de notre maître à tous.

Touhmâz, comprenant, pâlit.

— Ne faites pas cela, mon Seigneur! dit-il. Livrer cette lettre de Chîrîne, c'est, à défaut de Chîrîne, jeter ses parents en prison. Avez-vous quelque chose à nous reprocher, à *nous*? Ne savez-vous pas qu'il n'y a personne de plus sincèrement dévoué que nous à Sa Majesté le Sultan? Et voulez-vous nous rendre responsables des fautes d'autrui?

— Vous, dit Sahib, il faut l'avouer, votre zèle est sincère. Si tous les Turcs vous ressemblaient, il n'y aurait pas de désordre dans le pays. Vous en serez d'ailleurs récompensé. Et le jour où il vous plaira de m'accompagner à la Porte, je suis persuadé que vous ne le regretterez pas.

Touhmâz déjà ouvrait de grands yeux brillants.

— Ah ! s'écria-t-il, attendez encore un jour ou deux, Chîrîne nous reviendra. A quoi bon lui garder rancune de ses écarts? Il ne faut pas oublier qu'ils sont d'une femme. Est-ce que les femmes ont toute leur raison? Et peut-on leur en vouloir, lorsque tant d'hommes aujourd'hui sont si peu raisonnables? Franchement, entre nous, est-ce qu'un homme rai-

sonnable peut songer à renverser le gouvernement? N'est-ce pas une dérision? Et de pareils fous sont-ils, au sens strict du mot, coupables? Mais combien l'est moins encore une jeune fille, dont le rôle n'est pas de se mêler de ces choses? Elles sont faites pour la cuisine, pour le ménage, pour les enfants. Que débrouillent-elles dans la politique?

Tant et si bien que Sahib céda, et se laissa convaincre d'attendre encore un peu.

Le déjeuner était servi.

Sahib et Touhmâz passèrent dans la salle à manger.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Les soucis du Padischah

I

Le chef de la police secrète n'aurait pas été un bon chef de la police secrète, s'il n'avait pas eu connaissance avant le Sultan du télégramme de Nâzim Bey, et si, appelé par le Sultan pour en prendre connaissance, il n'avait pas feint d'en ignorer le premier mot.

Après avoir lu pour la forme le télégramme que le Sultan lui offrait, le chef de la police affirma :

— Sahib Bey est un excellent serviteur.

— J'ai donné l'ordre au Premier Secrétaire de faire venir ici le traître et ses papiers. N'est-ce pas une sage mesure?

La poitrine du chef de la police se gonfla d'orgueil : depuis deux jours, il ne recevait du Sultan que des marques de la plus flatteuse condescendance.

— Excellente mesure, répondit-il. Quand cet homme sera ici, nous tâcherons de lui tirer le secret de son Comité, et le Comité n'existera plus.

— Parfait ! Le temps est venu de châtier cette méchante ville de Salonique. Et tout ce qui doit advenir adviendra, Allah veuille !

Le Sultan avait parlé sur un ton violent. Il se leva. Le chef de la police se leva comme lui, et demanda la permission de prendre congé.

Demeuré seul, Abd-ul-Hamid se rendit dans son atelier de menuiserie. Quand il avait en tête une affaire qui le troublait, il feignait le plus grand calme et, pour tromper son entourage, laissait croire qu'il s'amusait à de simples travaux manuels. Ce jour-là, tout à l'affaire de Râmiz, Abd-ul-Hamid se mit à sculpter un cadre d'ébène depuis longtemps commencé. Il cherchait d'abord par quels moyens, par quel artifice, on amènerait ce Râmiz à livrer le secret de ses camarades. On tenait un homme ; tiendrait-on bientôt les autres, grâce à celui-là? Le Sultan, tout en se flattant de réussir, se demandait comment il pourrait réussir.

Une idée lui vint. Il abandonna le cadre d'ébène et ses outils, s'enferma dans la cabine téléphonique, et appela le Premier Secrétaire.

— Avez-vous télégraphié mes ordres à Nâzim Bey?

— Oui, Effendimiz.

— En quels termes?

— Je lui ai dit de nous envoyer, immédiatement, avec tous les documents saisis chez lui, l'homme qu'on a arrêté.

— Quand cet homme arrivera, vous l'enverrez au chef de la police secrète. C'est compris?

— Compris, Effendimiz.

Le Sultan reprit son travail.

Mais peu de temps après, une autre idée lui vint. Il rappela par téléphone le Premier Secrétaire.

— Quand l'homme de Salonique arrivera, vous l'enverrez à Izzet Pacha, et vous m'enverrez ses papiers.

— Compris, Effendimiz.

Rentré dans son atelier de menuiserie, Abd-ul-Hamid regrettait déjà sa décision. Au vrai, il hésitait encore. Il se dit qu'il aurait peut-être un intérêt plus grand à voir lui-même, et le premier, ce traître, ce Râmiz.

Pour la troisième fois, il sonna le Premier Secrétaire :

— Il vaut mieux que vous m'envoyiez, à moi, l'homme et ses papiers.

— Compris, Effendimiz.

Le Premier Secrétaire ne montra aucun étonnement des hésitations de son maître : il y était habitué. Il n'en montra pas davantage quand, se ravisant une fois de plus après avoir réfléchi aux dangers de son dernier ordre, le Sultan lui dit :

— Vous garderez l'homme chez vous, et vous le traiterez de telle façon qu'il ne soupçonne rien de nos intentions. Et vous m'enverrez simplement ses papiers. Ensuite, nous aviserons.

Le Sultan n'avait donc rien décidé. Il était trop réellement ému pour résoudre la question.

Toute la journée s'écoula sans qu'il trouvât un instant de tranquillité. Et il aurait voulu supprimer la nuit pour en finir plus tôt avec l'impatience qui le rongeait. Mais, loin de diminuer, son impatience ne fit que croître à mesure que les heures passaient.

Le lendemain matin, il était encore si préoccupé,

qu'il ne s'aperçut même pas qu'il avait oublié la Cadine G... et la mission confiée à Nâdir-Agha, Grand Eunuque d'Yildiz.

Il était debout en contemplation devant la vitrine qui contenait sa collection d'armes, quand il entendit que la porte de la salle des rapports s'ouvrait.

Un huissier apportait un gros portefeuille cacheté.

— Les papiers du traître, songea le Sultan.

L'huissier posa le portefeuille sur la table.

— Je veux voir le chef de la police secrète, dit Abd-ul-Hamid.

A peine mandé, le chef de la police secrète se présenta.

Abd-ul-Hamid décacheta le portefeuille. Imprimés et manuscrits en sortirent à profusion. Il y avait là des documents en turc et en français, des brochures, des lettres, des discours, des coupures de journaux, des papiers chiffrés.

Une heure durant, en silence, le Sultan et le chef de la police secrète dépouillèrent le volumineux dossier. Mais, soudain, le Sultan mit une lettre sous les yeux du chef de la police.

— Lisez avec soin, dit-il.

L'autre lut et relut.

— Ils n'ont que des projets de plus en plus noirs. Les voici maintenant qui veulent, en Macédoine, réaliser l'union des peuples, des races et des religions !

Le Sultan éclata de rire.

— Oui, dit-il, autre chimère ! Ils veulent unir contre moi les Musulmans et les Chrétiens. Ils veulent unir contre moi les Bulgares, les Serbes, les Turcs, et les Arabes. Belle entreprise !

Tout en écoutant respectueusement son maître, le chef de la police secrète feuilletait les papiers de Râmiz. Sur l'un d'eux, qui était en langue française, il s'arrêta. Ses traits se durcirent.

— Que lisez-vous? fit le Sultan.

— Ceci, Effendimiz, est la copie d'une adresse présentée par le Comité de Salonique aux ambassadeurs des Puissances.

— Aux ambassadeurs? Ils poussent jusque-là l'impudence? Qu'ont à faire ici les Puissances étrangères? Je suis maître dans mon empire, je suppose? Les Puissances n'ont pas le droit de se mêler de mes affaires intérieures. Au reste, même si elles en avaient le droit, je saurais les museler. Il n'est pas probable au surplus qu'elles écoutent les radotages de ces exaltés. Mais que leur disent-ils, ces exaltés, dans cette adresse?

— Beaucoup de choses, Effendimiz, mais en pure perte. Les Puissances étrangères les ont vus trop souvent échouer pour attacher encore la moindre importance à leurs propos. N'y a-t-il pas assez de journaux de France qui ont défendu Sa Majesté Impériale, et prouvé sans peine à l'univers entier que ceux qui se nomment des libéraux ne sont que de turbulents révolutionnaires qu'on achète pour quelques piastres?

Et le chef de la police secrète se mit à traduire au Sultan certains passages de l'adresse aux Puissances. Elle disait :

« *Le mal qui mine l'Arabie ou la Tripolitaine, mine pareillement la Macédoine. Tous les peuples de l'empire, qu'ils soient turcs, arabes, albanais, cherkesses, kurdes, arméniens, valaques, juifs, serbes ou*

bulgares, pleurent sous le poids des mêmes injustices. Qu'ils soient d'une religion ou d'une autre, d'une nationalité ou d'une autre, les uns ne sont pas moins accablés que les autres. Tous les sujets indistinctement sont écrasés sous la même insupportable tyrannie. »

Tête baissée, l'air indifférent, le Sultan écoutait.

— Voilà du nouveau, conclut-il. « Tous sont écrasés sous la même insupportable tyrannie ! » Mais ils le seront aussi longtemps qu'Allah le voudra. Est-ce de cette arrogante façon que se conduisent de fidèles sujets? Malheur à eux ! Je sais ce que j'ai à faire. Et vous, qu'en pensez-vous?

— J'en pense comme en pense le Commandeur des Croyants. La vérité même est sortie de sa bouche. Unir contre lui les diverses nationalités de l'Empire? Quelle utopie ! Chaque peuple déteste son voisin.

— Et surtout, interrompit le Sultan, comment uniraient-ils le musulman, le juif, et le chrétien ? Plus que la nationalité, la religion divise les hommes. Aussi bien, les musulmans me sont entièrement soumis : je suis l'héritier et le successeur du Prophète, — Allah le comble de ses bénédictions ! Et cela, non pas seulement chez moi, dans mon empire, mais dans toutes les régions du monde où il y a des musulmans. S'imaginent-ils, ces révolutionnaires, que les musulmans vont renier leur religion comme eux l'ont reniée?

Abd-ul-Hamid ricana. Puis, il prit un cigare et l'offrit au chef de la police secrète, qui le reçut humblement, le baisa, et le mit dans sa poche. Il n'était pas douteux que le Sultan ne se montrait si familier que pour engager son ministre à s'ouvrir sans inquié-

tude. Après donc un court silence, le chef de la police secrète prononça :

— L'opinion de S. M. le Padischah est au-dessus de toutes opinions. Cependant, s'Il daigne me permettre de Lui dire la mienne...

— Dites ! ordonna le Sultan. J'aime vos avis et je suis sûr de votre dévouement. D'ailleurs, dans les circonstances présentes, nos intérêts sont solidaires. Tout ce qui atteint l'Empire vous atteint. Parlez sans détour. Nous laisserons-nous déborder par cette bande bruyante de sots, quand nous avons de notre côté le pouvoir politique et religieux, et quand nous avons l'argent?

Le chef de la police secrète approuva.

— Il est indispensable, dit-il, de détruire ce qu'ils construisent. Ils cherchent à mener les peuples contre l'Empire en les unissant : il faut leur répondre en entretenant les divisions.

— Parfaitement.

— La religion doit ici nous servir.

— Parfaitement.

— Il nous sera facile de démontrer aux musulmans qu'on ne vise qu'à faire d'eux des renégats et des mécréants.

— Certes ! Mes Turcs sont de zélés partisans de l'Islam. Je peux les toucher par cette menace. En outre, nous leur prouverons qu'on veut leur donner tous les vices des chrétiens, qu'on veut impudemment émanciper leurs femmes, qu'on veut amener les pires désordres dans leurs maisons. Voilà bien les arguments qu'il sied de répandre. Voilà dans quelle direction il sied de pousser notre propagande. Envoyez donc vos instructions en ce sens à vos agents.

Et dépensez ce qu'il faudra. Le résultat seul importe. Néanmoins, que notre conversation et notre résolution restent entre nous. Nous allons en finir une fois pour toutes. Demain, nous connaîtrons sans doute les membres du Comité de Salonique, et nous ferons justice.

Après quoi, le Sultan écrivit à son ministre des finances un ordre de payer sur-le-champ dix mille livres turques au chef de la police secrète. Mais, se ravisant, il ajouta : ·

— Afin que vous commenciez sans retard vos démarches, je vais vous remettre une avance, pour vos besoins immédiats.

Il lui signa un chèque de mille livres anglaises, que le chef de la police reçut humblement, baisa, et empocha.

La question était réglée. Le chef de la police secrète rassembla les papiers de Râmiz et les rangea dans le portefeuille.

— Ce Sahib Bey, dit le Sultan, il serait bon de le récompenser. Songez-y.

— Il a déjà maintes fois été honoré des faveurs du Commandeur des Croyants.

— N'importe.

— Il demande, comme toute faveur, un titre, pour un ami fidèle qui l'a aidé.

— Je l'accorde, répliqua le Sultan. Portez son nom au Premier Secrétaire. Les fidèles sujets ont droit à ma reconnaissance.

Le chef de la police secrète se préparait à se retirer, quand un huissier entra et annonça :

— Le Grand Vizir est à la porte.

II

Le Sultan avait eu un geste d'étonnement, car le Grand Vizir ne se présentait jamais sans avoir été mandé, à moins que quelque affaire grave touchant l'Empire ne motivât sa venue, et notamment quelque affaire de politique extérieure. Le Grand Vizir, ce jour-là, se présentait mal à propos : le Sultan n'avait en tête que des soucis de politique intérieure. Néanmoins, tandis que le chef de la police secrète se retirait, le Grand Vizir fut introduit.

Sur un signe du Sultan, il s'assit cérémonieusement, comme il devait, attendant que le Sultan l'invitât à exposer l'objet de sa visite.

— Comment vont les affaires? dit le Sultan, d'un ton détaché.

— Les affaires vont bien, répondit le Grand Vizir. Elles iraient mieux toutefois, si S. M. le Padischah daignait y jeter un regard.

Ainsi s'exprimait le Grand Vizir chaque fois qu'un sujet d'importance l'amenait vers le Sultan.

— Qu'est-ce à dire? fit Abd-ul-Hamid.

Le Grand Vizir lui tendit un papier.

— Voici qui résume en peu de lignes les nouvelles que nous avons reçues aujourd'hui. Les Puissances étrangères n'ont plus pour nous aucune considération.

Le Sultan avait pris le papier. Il le lut, puis le posa sur la table.

— Vous attachez trop d'importance à cette affaire, fit-il.

— Mais, Effendimiz, le tsar de Russie et le roi

d'Angleterre se sont rencontrés à Reval, et ils ont pris de tels engagements qu'il en résultera pour nous la perte de la Turquie d'Europe.

Le Sultan hocha la tête, puis ricana.

— Bah ! Ils ont déjà plus d'une fois pris de semblables engagements. J'ai toujours su me mettre en travers de leurs projets.

Un peu vexé que le Sultan prêtât si peu d'attention à la gravité de cette entrevue de Reval et s'attribuât orgueilleusement tout le mérite de ses succès, le Grand Vizir eut peine à dissimuler sa déception. D'une voix moins cauteleuse, il répliqua :

— Il n'est pas douteux que la sagesse du Commandeur des Croyants n'arrive à déjouer la haine de nos ennemis. Mais il faudra de l'argent, et les caisses de l'État...

— Oh ! Oh ! fit le Sultan. Vous me surprenez. Si je vous ai choisi pour grand vizir, c'est pour que vous ne tombiez pas là où sont tombés vos prédécesseurs. Mon empire est vaste ; il a de formidables ressources. Où donc passe tout cet argent?

Le Grand Vizir avait envie de répondre, en toute franchise, que la plus forte partie de l'argent passait des mains du ministre des finances entre les mains des innombrables favoris plus ou moins secrets du Sultan. Il répondit :

— L'Empire de S. M. le Sultan est vaste. Allah le rende plus vaste encore ! Cependant, au sein d'un si vaste empire, une administration coûteuse...

— Mon ami, coupa le Sultan, vous en êtes responsable.

Le Grand Vizir ne chercha pas à se défendre. Et il crut prudent de laisser de côté la question financière.

— Ainsi, dit-il, S. M. le Padischah ne juge pas bon de s'occuper de l'entrevue de Reval?

— Eh ! mon ami ! Qu'est-ce que cette histoire de Reval? Nous avons bien d'autres soucis. Vous parliez d'argent, parlons-en. Il nous en faut, j'en ai besoin pour vous aider à mener votre administration. Oui, car sans mes travaux, mes veilles et mes fatigues, il y a longtemps que notre Empire aurait disparu comme simple poussière au vent. Toutes les fautes que vous commettez, c'est moi qui suis obligé de les réparer, et avec quoi, sinon avec de l'argent?

Le Grand Vizir subit respectueusement la colère de son maître. Mais il ne pouvait s'en aller sans avoir réglé l'affaire qui l'avait amené. Il reprit :

— N'étaient les circonstances, la question de Reval ne m'inquiéterait pas.

— Oui, mais elle vous inquiète parce que vous n'avez pas d'argent?

— Je n'en demande, Effendimiz, que pour l'armée. Notre force et notre salut sont dans l'armée, et il convient que les soldats touchent leur solde.

A ce coup, le Sultan se leva d'un bond.

— Les soldats ! cria-t-il. J'ai sacrifié ma fortune et ma paix pour les satisfaire. Et ils se plaignent encore ? Payez-leur leur solde. Moi, je n'ai pas d'argent. Les finances de l'Etat sont entre vos mains. Voilà plusieurs mois que je n'ai rien touché de ma liste. Si j'avais besoin d'argent, — et je n'en aurais besoin que pour l'intérêt général, — je n'en aurais même pas à ma disposition. Et néanmoins je me tais. Tenez, il n'y a qu'un instant, j'ai dû demander au ministre des finances une somme insignifiante, —

toujours pour un objet d'intérêt général. Et j'en ai besoin tout de suite.

Après cet éclat, le Sultan s'adoucit : il avait suffisamment montré qu'il était le maître, il voulut se montrer aimable.

— Laissons cela, dit-il. Le pressant est d'augmenter nos revenus. C'est bien. Je vous en charge. Apportez-moi des propositions. Je compte sur vous. Il est de première urgence d'enlever aux ennemis du dehors toute possibilité de nous prendre en défaut.

Le Grand Vizir s'inclina. Il ne pouvait ni protester ni résister. Il n'était que le plus éminent des serviteurs du Padischah.

Abd-ul-Hamid eut un regard de mépris vers la porte par où s'en était allé le Grand Vizir. Il murmurait :

— De l'argent? Ils me demandent tous de l'argent. Mais, si je vous en donnais, avec quoi me défendrais-je? Vous gardez bien le vôtre; pourquoi ne me serait-il pas permis de faire comme vous?

Tourmenté, plein de rancune, il allait d'une pièce dans une autre, marchait à longues enjambées, revenait sur ses pas pour tromper ceux qui l'auraient épié. Entré dans une petite salle vide où nul n'avait le droit de pénétrer, il en referma la porte, posa le doigt sur un bouton, et, par une porte dérobée qui s'était ouverte brusquement devant lui, s'engagea dans un corridor qui le mena jusqu'au réduit où se trouvait son coffre-fort.

Le coffre-fort était empli de liasses de billets de banque, de bijoux, de monnaie d'or et d'argent à poignées.

A contempler ce trésor secret, le Sultan se rassé-

réna. Ses yeux brillèrent de plaisir. Il fit jouer ses mains dans les billets de banque. Il murmurait :

— Vous donner cet argent? Quand c'est mon arme de combat? Si je ne l'avais pas, je ne vous aurais pas. Vous le donner? L'argent me sauve. Je lui dois de vous dominer. Par lui, je vis.

Là-dessus, il ferma le coffre avec précaution et s'éloigna.

Il souriait en lui-même de toutes les ruses qu'il employait pour duper tout le monde.

— Bien sot, se disait-il, qui s'imaginerait que je suis assez fou pour confier mes trésors à la même cachette. Si l'on savait seulement jusqu'où j'en dissimule !

Et toujours souriant, mais toujours soupçonneux, il se rendit à l'atelier de menuiserie, où, dans un coin que nul n'aurait songé à fouiller, il se mit à caresser, comme dans le coffre-fort, un lourd paquet de billets de banque dont le total n'atteignait peut-être pas moins d'un demi-million de guinées.

Et il murmurait :

— Si l'on savait seulement jusqu'où j'en dissimule encore !

III

Cependant, Abd-ul-Hamid était revenu dans son cabinet de travail. Il ouvrit le portefeuille de Râmiz et remua des papiers.

Ayant pris une lettre au hasard, il la lut attentivement. C'était une lettre de Chîrîne à Râmiz, une lettre pleine d'amour et de tendres plaintes.

Il n'en fallut pas davantage pour que passât tout à coup devant les yeux du Sultan l'image de la Cadine G..., la Cadine amoureuse et condamnée.

Dès lors, le Sultan n'eut qu'un désir : savoir ce qu'elle était devenue. Mais des soucis plus importants le tenaient. Il résolut de chasser de son esprit l'image importune et de si mesquines préoccupations.

Pour mieux s'astreindre au seul objet d'étude qu'il avait choisi, il se mit à lire un article publié par Râmiz dans un journal de France. Comme il ne possédait qu'assez mal le français, il s'appliquait péniblement à la tâche qu'il s'était assignée, et le moyen semblait bon d'échapper à toute sollicitation étrangère.

Néanmoins l'image de la Cadine G... lui reparut devant les yeux, et si précise, et si tenace, qu'il en jeta d'agacement le journal sur la table.

— Qu'est-elle devenue? se dit-il. Pourquoi faut-il que je pense à elle maintenant? A-t-on exécuté mes ordres? Etait-elle grosse ou non? Ah ! que d'ennuis! Où donner de la tête? Vers quoi me tourner? Tant d'affaires tiraillent ma vigilance ! De quoi m'occuper d'abord? De ces révolutionnaires trop actifs? Des femmes de mon harem? De ceux que je charge de veiller sur moi? Des exigences de mes ministres? De tous ces rapports que m'envoient mes agents et que je dois connaître? Ou plutôt des rapports qu'on m'envoie sur la conduite de mes agents? C'est un travail gigantesque.

De son fauteuil, Abd-ul-Hamid allongea la main vers sa boîte à cigares. Il en alluma un, et, rêveur, examina curieusement, à travers la fumée qu'il re-

jetait sans hâte, l'horloge qui était devant lui, au milieu du mur.

L'horloge marquait cinq heures, à la turque. L'ayant constaté, le Sultan lança brusquement une bouffée de fumée qui monta droit vers le plafond, puis il se leva.

— C'est un travail gigantesque, s'écria-t-il, mais il n'est pas au-dessus des forces du Sultan Abd-ul-Hamid. Jamais Sultan ne fut plus homme d'action que moi. Mon empire, mon état, et mon palais, je tiens tout dans ma main de fer. Je le prouverai.

Il appela.

Un huissier parut.

— Nâdir-Agha ! commanda le Sultan.

L'huissier disparut.

Derrière lui, Abd-ul-Hamid se dirigea vers le harem. Sans se retourner à droite et à gauche comme il aimait à le faire d'un air de triomphe chaque fois qu'il passait par là, il traversa le long corridor tapissé de placards où s'empilaient des milliers de documents.

Mais, par la porte secrète qui s'ouvrait du palais personnel d'Abd-ul-Hamid sur le harem impérial, Nâdir-Agha, le Grand Eunuque, se montra.

Sur un signe, Nâdir-Agha suivit silencieusement son maître.

Ils entrèrent dans l'atelier de menuiserie.

Pour dissimuler son impatience, le Sultan, saisissant un outil, se pencha sur le cadre d'ébène qu'il avait commencé de sculpter depuis longtemps, qu'il reprenait plusieurs fois par jour, et qu'il n'était pas près d'achever.

Debout, à distance respectueuse, dans l'attitude obligatoire, Nâdir-Agha attendait.

— Où en sommes-nous? dit enfin le Sultan. Est-ce fait?

Nâdir-Agha comprit.

— Pas encore, Effendimiz.

Abd-ul-Hamid regarda le Grand Eunuque.

— Pourquoi?

— On n'a pas la certitude...

— Quelle certitude? riposta le Sultan. J'ai dit que le doute suffit. On devait exécuter mes ordres. N'était l'estime où je te tiens...

Il s'arrêta. La menace n'en fut que plus terrible.

Nâdir-Agha répondit humblement :

— Y a-t-il au monde esclave plus prompt que moi à exécuter les ordres de Sa Majesté Impériale et sacrée? Cependant, j'avais cru pouvoir différer quelque peu, présumant qu'au regret de s'être décidé peut-être trop vite, le Commandeur des Croyants eût préféré par la suite que, même grosse, la Cadine vécût.

— Non, trancha le Sultan.

— Je ne dois rien cacher à mon Seigneur et Maître.

— Parle.

— La sage-femme qui est au service de la Cadine, je crains qu'elle n'ait pas une notion bien nette de ses devoirs. Il se peut que je me trompe...

— Non. Je vois où tu veux en venir. Tu as raison. Cette sage-femme, en effet, est au service de la Cadine, mais trop fidèlement. N'importe, Nâdir-Agha. Il faut exécuter.

Penché sur le cadre d'ébène, Abd-ul-Hamid sculptait, comme un consciencieux artisan. Le Grand

Eunuque, immobile, suivait du regard les mouvements de la main impériale. Il répondit :

— Il y a , depuis quelques jours, un médecin qui vient au palais, chaque matin, demander qu'on l'emploie. C'est moi qui l'éconduis. Je l'ai interrogé. Il ne connaît ni la Cadine, ni personne. Il ne se laisserait donc ni émouvoir, ni circonvenir. Au surplus, il a faim, il a besoin de gagner sa vie. S'il apprend qu'en exécutant l'ordre de S. M. le Padischah, il court la chance de devenir l'un des médecins officiels du Palais Impérial, il fera, j'en suis sûr, tout ce que nous voudrons.

Abd-ul-Hamid daigna rire.

— Tes avis me plaisent toujours, Nâdir-Agha. Tu as le visage noir, mais des idées blanches. C'est parfait. Il n'y a qu'un moyen de s'attacher les gens : par des avantages. Nous en donnerons à ce médecin. Mais exécutera-t-il?

— Je lui parlerai. Il saura qu'il n'aura sa récompense qu'après avoir exécuté. A lui d'agir pour le mieux. Et, s'il ne nous contente pas, sa nonchalance nous sera criminelle, et nous l'en punirons.

Abd-ul-Hamid souriait. D'un geste, il congédia le Grand Eunuque.

— Voilà une affaire réglée, se dit le Sultan. Reste à régler l'affaire de Râmiz et de sa bande. Nous la réglerons.

CHAPITRE II

Le prisonnier fidèle

I

Amené à Constantinople, Râmiz avait été mis à la disposition du Premier Secrétaire.

On le laissa d'abord seul dans une grande salle vide. Ignorant ce qu'on préparait autour de lui, il songeait moins aux dangers de sa situation qu'à l'inquiétude certaine de Chîrîne et aux dangers probables qu'elle-même courait. Touhmâz était homme sans pitié. Sahib, à n'en point douter, ce faux ami, ce traître Sahib convoitait Chîrîne, et l'ambitieux Touhmâz, sensible aux compliments, la lui accorderait. Et cette pensée, agitant Râmiz, lui fit aussitôt mesurer toute l'étendue de la catastrophe. Il était prisonnier. Désormais, il ne pouvait plus défendre Chîrîne.

Mais quelqu'un survint, qui salua Râmiz d'un air affable. C'était le Premier Secrétaire en personne. Sur un ton léger, comme s'il ne s'intéressait à la

question que par politesse, il s'enquit des motifs qui lui amenaient un tel prisonnier.

— Je les ignore, dit Râmiz.

— On vous accuse peut-être d'appartenir à quelque société secrète?

— Peut-être.

— Oh ! s'écria le Premier Secrétaire. Si vous avouez avec tant d'imprudence, vous êtes perdu. S. M. le Sultan, qui a interdit les sociétés secrètes, est très sévère sur ce chapitre. Méfiez-vous, gardez-vous de semblables aveux. Je vous le dis en toute sympathie, car vous êtes, je le vois, de bonne famille. Oui, oui, je le vois bien, vous êtes jeune, intelligent, généreux, curieux de nouveautés ; vous aurez été séduit par les idées libérales et la noblesse apparente qu'elles ont, et vous serez entré dans ce Comité *Union et Progrès*. C'est bien cela, n'est-ce pas? Ah! si vous connaissiez les dessous de cette organisation ! Ce n'est qu'une organisation de chantage, une entreprise que la plupart de ses chefs ne s'efforcent de présenter comme menaçante que pour que le Sultan intimidé les achète. Mais oui, mais oui, ils se vendent l'un après l'autre. On le sait. Voilà pourquoi tant d'incapables se font et se disent libéraux. Vous n'êtes assurément pas de ceux-là, vous, je le vois bien. Vous êtes de ces malheureux, trop sincères, dont les faux libéraux se servent impunément pour donner du poids à leurs menaces, — impunément, car, tandis qu'ils vous poussent à votre perte, eux demeurent à l'abri. Vous n'êtes pas leur première victime, allez ! Mais, j'y pense, dites-moi, vous n'avez pas encore déjeuné? On va réparer cet oubli.

Et, tirant un étui de sa poche, le Premier Secré-

taire offrit à Râmiz une cigarette, puis sortit.

De nouveau seul, Râmiz rêva. Mais un huissier vint le prier de passer à table.

Râmiz, affectant une indifférence complète, mangea peu, songea beaucoup, et ne posa pas une question. Chîrîne occupait toute sa pensée.

Le repas terminé, on lui apporta les journaux du matin. Il essaya de lire. Rien ne put fixer son attention. Nul ne lui adressa la parole jusqu'à l'heure du dîner.

Plus le temps s'écoulait, plus Râmiz désirait apprendre quel sort on lui réservait. Cette salle où on lui laissait une liberté relative, lui semblait d'autant plus mystérieuse. Il voyait se succéder des officiers, officiers supérieurs pour la plupart, à la porte du Premier Secrétaire. Ou bien c'étaient des rédacteurs, jeunes presque tous, d'allure suspecte, qui allaient et venaient continuellement. Le Premier Secrétaire, en effet, était le grand intermédiaire entre le Sultan et le reste de l'Empire. Il transmettait les iradés et recevait les comptes-rendus. Il était au point de départ de tous les ordres et au point d'arrivée de tous les renseignements. Attendait-il un ordre du Padischah pour le transmettre à Râmiz? Mais quand le Padischah se déciderait-il à donner un ordre entre tant d'autres pour un simple Râmiz entre tant d'autres?

Vers le soir, le Premier Secrétaire enfin reparut.

— Avez-vous besoin de quelque chose? dit-il aimablement. Vous devez vous sentir bien seul ici, n'est-ce pas? Voyez-vous, sans vous connaître, j'ai beaucoup de sympathie pour vous. Ecoutez, avant que je vous remette aux instructeurs chargés de votre affaire, voulez-vous entendre un conseil?

— Lequel? répondit tranquillement Râmiz.

— Evitez tout éclat ; examinez de sang-froid la situation ; cherchez à vous sauver ; et, comme il n'y a qu'un moyen de vous sauver, cherchez en même temps à sortir avantageusement de cette impasse. Loin de vous vanter d'appartenir au Comité *Union et Progrès*, avouez ce que vous connaissez. Vous devancerez ainsi ceux qui ne tarderont pas à nous révéler tout, et vous serez sauf, et votre fortune est assurée.

Râmiz répondit :

— Monsieur le Premier Secrétaire, on ne fait pas de pareilles propositions à un homme comme moi.

Il secouait la tête énergiquement.

Le Premier Secrétaire le regarda.

— Bien, bien, dit-il. N'en parlons plus.

Et il se retira.

Quelques instants plus tard, un officier vint inviter Râmiz à le suivre.

Devant la porte, des soldats en armes attendaient. Ils escortèrent le prisonnier.

Par une large voie, l'officier conduisait sa troupe vers le Jardin Extérieur d'Yildiz.

Râmiz n'avait jamais encore pénétré dans Yildiz. En apercevant l'épaisse muraille qui sépare les deux jardins, il la compara à une enceinte de ville fortifiée.

La troupe longea la muraille, puis obliqua, et s'engagea dans un chemin sous bois, où les arbres avaient des frondaisons touffues. Elle arriva bientôt devant un palais dont la porte était gardée par des soldats en armes.

On s'arrêta. L'officier fit un signe correct et s'effaça. Râmiz entra, accompagné d'un garde.

Le vestibule traversé, le garde fit monter Râmiz au premier étage. L'escalier magnifique était couvert de tapis somptueux.

— Veuillez entrer, Effendim, dit le garde.

Puis :

— Veuillez rester ici, Effendim.

— Qu'est-ce que cet endroit? demanda Râmiz. Où suis-je?

— N'ayez aucune crainte, répondit le garde. Vous êtes notre hôte, ici, à Malta-Kiosk.

Malta-Kiosk ! C'est dans Malta-Kiosk que Midhat Pacha, le « père des libéraux », avait été emprisonné et jugé. C'est de Malta-Kiosk qu'il était parti pour Taïf, où on l'exécuta.

Glacé d'émotion, Râmiz demeurait immobile au milieu de la pièce où il était entré. Dans le couloir, le garde, fusil en main, avait pris la faction.

Le soleil déclinait. La première ombre annonçait déjà la nuit. Déjà partout on allumait des lampes. On éclaira brillamment la pièce où se tenait Râmiz. Elle était tendue de tapis précieux. Comme meubles, des fauteuils, des chaises, et une table. Râmiz regarda autour de lui, puis regarda le valet qui allumait les lampes, et lui trouva l'air débonnaire.

— N'y a-t-il que moi dans ce palais? demanda-t-il.

Le valet sourit, et répondit :

— Je ne sais pas, Effendim.

Râmiz se rappela toutes les histoires de crimes secrets qu'on lui avait racontées sur Yildiz.

— Dois-je rester dans cette pièce ? demanda-t-il encore.

Sans répondre, le valet le mena dans une pièce voisine. C'était une chambre à coucher.

— Voici le lit de Votre Excellence, répondit alors le valet.

Et il se retira.

Râmiz le suivit du regard. On le traitait d'Excellence. Etait-il donc un si grand personnage? Car on n'enfermait à Malta-Kiosk que les criminels de haut lieu. Ou bien le crime qu'on lui reprochait était-il si grand qu'un simple journaliste de Salonique en devînt un grand personnage ?

Et, soudain, tout parut noir aux yeux de Râmiz. Il comprenait qu'il allait mourir. Il se rappela les dernières journées. les dernières heures de Salonique, et surtout Chîrîne. Que deviendrait Chîrîne? Comment supporterait-elle ce coup? Saurait-elle seulement qu'il aurait été exécuté? Râmiz, à la pensée du chagrin de Chîrîne, s'attendrit. Etait-il donc perdu sans espoir? Le Premier Secrétaire ne lui avait-il pas fait espérer, au contraire?... Certes, en dénonçant ses complices, Râmiz pourrait se sauver et rendre à Chîrîne celui qu'elle aimait. Mais à peine eut-il envisagé qu'il pût trahir ses camarades, il rougit de honte. Il était homme d'honneur. Tel, Chîrîne l'aimait. Elle ne l'aimerait point traître. Il chassa la tentation et résolut d'être fidèle et courageux.

Cependant, le valet revint. Ayant dressé la table pour le dîner, il invita Râmiz à manger.

Râmiz n'avait pas faim. Pour ne pas montrer de faiblesse, il mangea néanmoins en silence. Il ne demanda plus rien au valet.

Le repas fini, il s'approcha d'une fenêtre. Elle dominait, par un balcon, les jardins d'Yildiz. Il

passa sur le balcon. Les jardins étaient dans la nuit. De place en place, quelques lumières doraient de points l'obscurité. Laquelle de ces lumières éclairait à cette heure le Sultan, maître du sort de Râmiz?

Râmiz sentit peser autour de lui, comme une menace, la solitude. Verrait-il s'achever cette nuit? Ou était-il déjà condamné à mourir avant l'aurore?

II

A la fenêtre, il eut froid. Il préféra rentrer dans le salon.

Comme il se retournait, il entendit un bruit de pas à sa porte. Il écouta. La porte s'ouvrit. Un homme se montra, dont on ne voyait qu'un ample burnous, et deux yeux sous un masque.

Le visiteur mystérieux s'avança, prit une chaise, et s'assit en face de Râmiz.

Râmiz frissonna.

L'homme au masque le salua correctement, l'appelant par son nom.

Râmiz rendit le salut.

— Je viens vous sauver, dit l'homme. Voudrez-vous accepter?

Râmiz releva seulement la tête, pour demander d'autres explications.

— Vous êtes à la fleur de votre belle jeunesse, dit l'homme. Ne courez pas à l'abîme !

— Quel abîme? demanda Râmiz dont l'étonnement croissait.

— Vous ne me connaissez pas, reprit le visiteur étrange, mais je vous connais. Si vous n'agissez

point par pitié de vous-même, ayez pitié de Chîrîne.

Râmiz, à ce nom, fléchit des genoux. Il regarda fixement l'inconnu, cherchant à percer le masque. L'inconnu poursuivit :

— Ne trouvez pas si surprenant que je vous connaisse si bien. J'ai tout appris, ce jour même, chez le Premier Secrétaire. Je sais donc tout ce que vous savez, et de plus tout ce que vous ne savez pas : votre fiancée est compromise dans votre affaire ; vous risquez désormais la mort et pour vous et pour elle. Votre crime est patent ; vous voici prisonnier ; vous n'échapperez, elle et vous, au châtiment que sous une condition : dénoncez les misérables qui vous ont poussé vers le Comité *Union et Progrès*. A ce prix vous serez saufs, vous et Chîrîne.

— Pourquoi implique-t-on une jeune fille dans cette affaire? demanda Râmiz.

— Elle est votre fiancée, et votre complice. Elle vous a souvent inspiré plus d'un de ces articles que vous savez contre la personne de Sa Majesté Impériale.

— Elle n'est pas ma complice, répliqua Râmiz. Mais qui êtes-vous donc, vous qui l'accusez?

— Qui que je sois, peu vous importe. Ce que je dis est vrai, comme ce que je vous propose est judicieux. Ne doutez pas de mes paroles. S'il faut vous convaincre, je vous mettrai sous les yeux, écrit de son écriture, un appel au meurtre. Et contre qui? Contre Sa Majesté le Padischah.

Tout saisi qu'il était, Râmiz s'efforçait de garder son sang-froid. On avait pu trouver chez lui des lettres de Chîrîne, et terribles, mais Chîrîne jamais ne signait. D'où l'étrange visiteur tenait-il le nom de

Chîrîne? Mais, plutôt que d'approfondir ce dangereux mystère, Râmiz choisit de nier simplement.

— Je n'ai pas de complice, dit-il. Qu'on ne mêle pas ici de jeune fille, ni de femme. Quand on m'interrogera, moi, seul coupable, je répondrai ce que j'ai à répondre.

— Rien ne sert de nier, reprit l'homme au masque. Je ne vous demandais pas de répondre tout de suite. Je vous apportais, avec d'utiles renseignements, un conseil désintéressé. Prenez garde : un mot peut vous perdre, et perdre celle que vous aimez le plus au monde. Voilà tout. J'ai fait ce que je voulais faire. Et demain, pour celui qui l'attend, n'est pas loin.

Là-dessus, il se leva, et partit.

— Suis-je bien éveillé? se dit Râmiz. Ou suis-je dans un rêve? Qui est cet homme, qui connaît Chîrîne, et qui vient, de nuit, mystérieusement, me crier : « Prenez garde ! » On lui a parlé de nous chez le Premier Secrétaire? Pourquoi vient-il me proposer ce que m'a déjà proposé le Premier Secrétaire? L'un et l'autre ne sont-ils qu'une seule et même personne? Mes aveux ont-ils donc tant d'intérêt pour le Premier Secrétaire?

Et, avant de se mettre au lit et de chercher dans le sommeil un peu de calme, résolu à demeurer fidèle à ses serments, malgré toutes les tentations, toutes les ruses, et toutes les angoisses, Râmiz se jura d'affronter courageusement ses juges.

III

Le lendemain, le Sultan s'enquit de son prisonnier. Quand il sut que Râmiz, refusant de plier sous les menaces ordinaires, gardait toujours son secret, il comprit que la partie serait difficile ; mais il tenait à la gagner, et il songea, dans une circonstance si délicate, à faire intervenir Izzet Pacha.

Par ses rares qualités d'esprit et de cœur, Izzet Pacha avait depuis longtemps conquis Abd-ul-Hamid. Il était l'homme des situations graves, et le Sultan n'avait pas de conseiller mieux avisé aux heures d'embarras. Depuis l'affaire des massacres arméniens, où il avait exactement sauvé son Maître et Sultan, Izzet Pacha était grand favori.

Cependant, Abd-ul-Hamid hésitait à charger son grand favori d'une affaire comme celle de Râmiz : jamais il ne l'avait chargé d'une mission pareille. Et comment la lui offrir?

Le Sultan manda Izzet Pacha.

— J'ai eu avec le Grand Vizir, dit-il pour commencer, une longue discussion à propos de l'entrevue de Reval. Etes-vous au courant?

— J'y suis, répondit Izzet Pacha, et je ne cacherai pas à Sa Majesté le Padischah que la nouvelle est, à mon avis, de toute première importance. Néanmoins, je ne crois pas qu'il en résulte rien de fâcheux pour nous, car les Puissances n'ont, par bonheur, ni le même but, ni les mêmes intérêts : leur désaccord fera notre force. Mais cela ne doit pas nous empêcher de tout mettre en œuvre d'avance pour déjouer toutes les conséquences possibles de cette entrevue.

— Avez-vous un projet à me présenter? dit le Sultan. Vous savez quelle confiance j'ai en vous.

— Cette confiance, que je ne mérite pas, fait de moi l'esclave tout dévoué de Sa Majesté le Padischah. J'ai un projet, en effet, que je Lui présenterai bientôt.

Assis à sa table, Abd-ul-Hamid avait devant lui le portefeuille volumineux de Râmiz. Il posa les mains dessus.

— Ah ! dit-il, Izzet, vous n'êtes pas seulement un homme en qui j'ai pleine confiance. Vous êtes, plus précisément, mon unique ami. Je n'oublierai jamais les services capitaux que vous m'avez rendus, vous, entre tous. Il y a si peu de gens sur qui je puisse compter ! Y en a-t-il même sur qui je puisse compter, en dehors de vous?

— Je suis l'esclave de mon Seigneur, répéta Izzet Pacha. J'obéis à Sa volonté et je suis prêt à me sacrifier pour Lui.

— Allah vous bénisse ! C'est de vous, Izzet, que j'ai toujours besoin. Tenez, j'ai encore besoin de vous. Vous n'ignorez pas que je suis excédé par le bruit que mène cette folle jeunesse des Libéraux. Plus d'une fois, vous m'aviez affirmé qu'ils étaient absolument incapables de rien faire de plus que du bruit. Munir Pacha, notre ambassadeur à Paris, a réussi à dissocier l'un de leurs groupements. C'est un succès dont je me réjouis. Mais tout recommence. Je viens d'apprendre qu'ils relèvent la tête et qu'ils font maintenant tout autre chose que du bruit. Le Comité qu'ils ont fondé à Salonique enrôle mes soldats. On le sait, mais on ne sait pas encore quels sont les chefs de ce mouvement. Ils se dissimulent avec soin. Nazîm Bey, gouverneur de Salonique, a pu en arrê-

ter un. L'homme est à Yildiz et j'ai tous ses papiers dans ce portefeuille, là, sous mes mains. Je les ai lus. Eh bien ! je dois avouer qu'ils manœuvrent non sans habileté. Ils sont malins et énergiques, donc redoutables. Donc il faut qu'on me découvre leurs chefs. Nous en tenons un. Il est à cette heure dans Malta-Kiosk. Je désire qu'il nous livre le nom des autres. Or un seul homme serait assez fin pour le faire parler, et c'est vous.

Izzet Pacha, les yeux fixés sur le Sultan, avait respectueusement écouté. Il répondit :

— Votre serviteur n'ignorait ni les actes ni les intentions du Comité révolutionnaire de Salonique. Si je n'en ai jamais rien dit à Sa Majesté le Padischah, ce fut par seule discrétion, afin de n'avoir pas l'air de chercher Ses remerciements pour ce que j'aurais déjà fait. Mais je dirai, aujourd'hui, que le réveil des Libéraux ne s'est pas d'abord manifesté à Salonique. Une tentative s'amorça en Syrie. Elle était près de réussir. Je me suis permis de la faire échouer. Làbas, tout est fini.

Abd-ul-Hamid eut un regard plein de satisfaction. Il sourit. Des larmes parurent au bord de ses yeux. Il s'attendrissait, de joie et de gratitude. Les plus sceptiques en eussent été désarmés. Izzet Pacha, qui connaissait depuis longtemps son maître, était chaque fois désarmé par les larmes d'Abd-ul-Hamid.

Il allait continuer. Abd-ul-Hamid l'interrompit :

— Allah vous bénisse ! Vous êtes un ami véritable. Ce que vous m'apprenez, je le savais aussi. De vous, je n'attendais pas moins. Et maintenant j'attends encore de vous que vous pénétriez le secret du Comité de Salonique. Faites donc, Izzet !

Izzet Pacha s'inclina.

— Je ferai de mon mieux, avec l'aide et la protection de Sa Majesté Impériale et Sacrée à Laquelle je sacrifierai et moi et les miens.

— Ah ! s'écria le Sultan. Ma poitrine se dilate quand je cause avec vous, et je sens, quand je vous charge d'une affaire, que vous réussirez.

Il se levait. Izzet Pacha se leva précipitamment et demanda la permission de se retirer.

VI

De toute son âme, Izzet Pacha désirait mener à bien la tâche que le Sultan lui avait donnée.

Il passa la journée à réfléchir. L'affaire était délicate. Râmiz ne semblait pas homme prêt à se vendre. Il fallait trouver un moyen plus honnête de le vaincre, ou de le convaincre. Izzet Pacha n'eut pas trop de la journée pour prendre les meilleures dispositions.

Le lendemain matin, épuisé par ces deux longues journées d'attente et d'incertitude, Râmiz achevait de déjeuner. quand le bruit d'une voiture, qui s'approchait de Malta-Kiosk, l'attira au balcon.

La voiture, attelée de deux chevaux de sang, venait de s'arrêter à la porte du palais.

Peu de temps après, à la porte du salon même, ce fut un bruit d'hommes qui se hâtaient.

Le valet entra, souriant, empressé.

— Veuillez me suivre, Effendimiz.

— Où m'emmène-t-on?

— Notre Seigneur Izzet Pacha vous mande. Sa voiture est en bas.

Râmiz ne laissa pas voir sa surprise.

En bas, un gendarme l'invita à monter dans la voiture, puis s'assit à côté du cocher, et les chevaux impatients partirent au trot.

A la porte du palais d'Izzet Pacha, Râmiz fut reçu par un huissier avec force prévenances.

On le fit entrer dans un salon magnifique. On le pria de s'asseoir. Izzet Pacha ne tarderait point à venir.

Izzet Pacha vint en lisant un journal, et si attentivement qu'il semblait ne vouloir s'en séparer qu'à regret.

Râmiz s'était levé. Il n'avait jamais vu Izzet Pacha. Il ne connaissait que sa renommée d'esprit fin et sagace. Il fut frappé de l'air d'intelligence qu'il lui vit dès l'abord et il se sentit plein de respect devant la noblesse de cette figure que l'âge marquait déjà.

Mais Izzet Pacha rejetait le journal, saluait Râmiz et le priait de s'asseoir. Lui-même s'assit en face de Râmiz. Un coussin les séparait.

— Soyez le bienvenu, Râmiz Effendimiz.

— Mon Seigneur m'honore, répondit Râmiz.

Izzet Pacha, tirant de sa poche un étui, offrit une cigarette au prisonnier, et commença :

— Vous trouvez étrange, peut-être, qu'on vous ait conduit chez moi plutôt que chez le chef de la police secrète ou chez tel autre mouchard? N'est-ce pas vous traiter avec faveur?

— C'est me combler en effet, mon Seigneur, et je vous suis obligé de vos attentions.

— Je ne vous cacherai rien. Sachez donc tout de suite que j'ai demandé, il est vrai, à S. M. le Padis-

chah la permission de vous parler moi-même. J'avais appris incidemment les motifs de votre arrestation, la gravité de votre cas, votre nom aussi et votre rang ; de tout ce que j'ai entendu, j'ai déduit qu'on ne vous comprenait pas, ou qu'on vous comprenait mal, et que, faute de précisions, on risquait de tomber dans les plus dangereuses erreurs ; et j'ai décidé de débrouiller moi-même cette affaire. N'est-ce pas agir raisonnablement?

— Tout à fait, Effendim.

Izzet Pacha se carra sur son siège.

— Je voudrais, dit-il, causer avec vous et vous montrer ce que je crois être la vérité. Après quoi, vous choisirez votre chemin. Je ne vous fais aucune menace. Vous savez assez bien ce qui vous attend. Je n'ai pas besoin de vous ouvrir les yeux. Causons, simplement. Et dites-moi d'abord pourquoi vous êtes entré dans le Comité *Union et Progrès*. Ne savez-vous pas que c'était une organisation malfaisante?

— Je ne sais pas quel sens vous donnez ici au mot *malfaisant*.

— Vous avez raison de me demander des précisions. Voilà ce que je désire. Quand je dis que le Comité *Union et Progrès* est malfaisant, je veux dire qu'il est nuisible aux intérêts de l'Empire.

— Comment le serait-il, s'écria Râmiz, puisqu'il a pour dessein premier de sauver l'Empire de tous les périls? Puis-je vous parler librement?

— Vous me ferez plaisir. Dites librement tout ce que vous voudrez.

— Et franchement?

— Parlez. N'ayez aucune crainte. Je ne suis pas

un juge. Je suis un homme que l'expérience a pétri. De toutes les idées qui ont passé par l'esprit de vos camarades et le vôtre, il n'en est pas une qui n'ait passé aussi par le mien. J'ai longuement réfléchi sur vos projets. S'ils m'avaient paru sains et utiles, je ne m'en serais pas détourné.

L'affirmation d'Izzet Pacha ranima chez Râmiz un peu d'espoir.

— Quoi ! dit-il. Il vous est arrivé de songer aux misères qui rongent notre pays?

D'un mouvement de paupières, Izzet Pacha répondit.

— Et reconnaissant qu'elles existent, dit Râmiz, ne reconnaissez-vous pas qu'elles viennent d'une administration déplorable?

— Je ne le nie pas. Notre administration a besoin de réformes, c'est indubitable.

Râmiz triompha.

— Nous n'avons pas d'autre projet, dit-il.

Mais Izzet Pacha sourit.

— Voilà précisément où vous péchez. Quant au mal, nous sommes d'accord. Nous ne le sommes plus quant aux remèdes.

— Je vous remercie, mon Seigneur, de me laisser parler librement. Mais comment pouvons-nous ne plus être d'accord quant aux remèdes? Si notre administration a besoin de réformes, comme vous dites, mon Seigneur, n'est-ce point parce que le gouvernement actuel ne se soucie de rien? Et un autre gouvernement...

— Je vous entends : vous préconisez le régime constitutionnel.

— Sans hésitation, affirma Râmiz. Y a-t-il rien de préférable?

— En principe, non, sans doute. Mais nous entrons là dans le domaine de la poésie, et la politique est un autre domaine. Croyez-vous que la nation ottomane soit mûre pour le régime constitutionnel?

— Oui, depuis longtemps.

Izzet Pacha toussa, s'essuya les lèvres avec son mouchoir, et répondit :

— Depuis longtemps? Hé! si elle était capable de le supporter, aurait-on pu le lui reprendre après le lui avoir donné? Soyez persuadé que, quand elle accorda la Constitution à son peuple, Sa Majesté Impériale désirait du plus profond du cœur que son peuple en tirât bonheur et profit. Seulement, l'essai fut malheureux, et la Constitution a failli nous ruiner[1]. Sans la sagesse de notre Maître le Sultan, je ne sais pas ce que nous serions devenus : les querelles des députés, les divisions intérieures, les jalousies et les ambitions avaient mis au premier plan les questions de personnes, et, pendant ce temps, l'étranger nous guettait. Non, je vous le dis, les Orientaux en général, et les Ottomans en particulier, ne sont pas faits pour un régime constitutionnel.

L'entretien prenait un tour si cordial que Râmiz se sentit de grands espoirs.

— Oh ! je ne nie pas, dit-il, que le gouvernement d'un seul, s'il est sage et juste, ne soit plus apte à faire de bonnes et promptes réformes. Mais...

1. Accordée le 23 décembre 1876, la Constitution fut supprimée le 14 février 1878. [*Note des Traducteurs*].

V

Izzet Pacha repartit :

— Permettez-moi de vous dire en toute sincérité qu'on ne juge pas à sa véritable valeur le Sultan Abd-ul-Hamid. Il est bien plus dévoué au salut de l'Empire que le plus dévoué de nous tous, car son intérêt n'est fait que de l'intérêt de l'Empire. S'il a fini par supprimer la Constitution, c'est pour sauver le pays des convoitises de l'Etranger : un pays divisé est à la merci d'une agression. Or le parlementarisme divise un pays. Par son intelligence, par son labeur continu, par ses ruses même le Sultan Abd-ul-Hamid nous a gardé notre pays intact. Sans lui, nous allions nous désagréger de luttes intestines, et les Puissances étrangères étaient prêtes à se partager la Turquie. Je suis l'homme qui connaît le mieux les dessous de notre histoire contemporaine. Croyez-moi.

Râmiz baissa la tête. Les paroles inattendues d'Izzet Pacha le troublaient.

— Quel n'est pas mon étonnement ! dit-il, après s'être ressaisi. Comment n'ai-je encore rencontré personne qui me parlât ainsi que vous venez de me parler? Qu'on interroge des Ottomans ou des étrangers, tous sont unanimes à condamner notre gouvernement actuel.

Izzet Pacha éclata de rire.

— Voilà bien la cause de tout le mal, fit-il, et de toutes les difficultés. Tout vient de la mauvaise

opinion que nous avons de notre Sultan. Une légende s'est créée, que trop de gens sont joyeux de voir grandir. L'étranger travaille sournoisement à élargir l'échancrure. Lui seul s'enrichira de nos dissensions. N'en doutez pas. Et, qu'ils le veuillent ou qu'ils ne le veuillent pas, les Libéraux, que vous aimez, loin de servir à ce qu'ils nomment le relèvement de la patrie, ne font que le jeu de l'étranger, au péril de la patrie. Je ne nie pas non plus qu'il n'y ait parmi les Libéraux des hommes à qui échappe la suite inévitable de leurs projets. Et vous êtes certainement de ceux-là, vous, parce que vous ne savez pas. Mais combien d'autres savent et voient, et agissent et vous poussent et nous entraînent consciemment vers le gouffre ! Est-il crime plus noir envers la patrie que vous aimez, et que vous rêvez de restaurer dans sa splendeur? Et, quand le Padischah sévit contre ces criminels qui se donnent pour des patriotes, voulez-vous me dire où est le vrai patriotisme? Chez eux? ou chez le Padischah? Et n'est-ce pas servir la patrie que d'aider le Sultan à débarrasser l'Empire de tous ces misérables fauteurs de désordres? Et, quand on découvre un de ces ennemis de notre paix et de notre grandeur, n'est-ce pas un devoir que de le dénoncer au Padischah, gardien de l'intérêt de tous?

Tête baissée, Râmiz écoutait. Izzet Pacha crut opportun de ne pas perdre l'avantage qu'il venait de remporter.

— Voyons, dit-il, vous en connaissez, vous, de ces chefs révolutionnaires? Et j'ai raison?

Râmiz releva la tête. Il répondit :

— Il n'y a pas de différence entre les chefs et les

autres. Si certains Libéraux jadis ont trahi, si certains sont passés au service du gouvernement pour mener une vie large, rien de tel ne se renouvellera plus. Le mouvement libéral est maintenant irrésistible. La nation sait maintenant ce qu'elle veut ; elle sait comment elle pourra obtenir ce qu'elle veut. Les questions de personnes ne comptent plus.

Izzet Pacha sourit.

— Allons ! dit-il, les illusions sont profondément ancrées en vous, et vous êtes sous le charme des vocables sonores de liberté, constitution, et autres splendeurs. Tant pis pour vous. J'aurai, du moins, fait mon devoir, qui était de vous ouvrir les yeux. Plus tard, vous rendrez hommage à ma prudence, malgré vous, quand la réalité vous aura fait souffrir.

Sur ces mots il se leva. Il avait un air de tristesse et de pitié que Râmiz ne remarqua point, parce que, toujours assis et la tête baissée, il fixait obstinément son regard sur les dessins magnifiques du tapis.

Pensif, Râmiz, se taisait. Izzet Pacha alluma une cigarette. Un valet apporta le café. D'un signe, Izzet Pacha invita Râmiz. Tout en prenant sa tasse après lui, il observait le visage du jeune homme. Râmiz semblait perplexe. Visiblement, il était ému.

Izzet Pacha rompit le silence.

— Vous n'aviez pas songé à ces choses? Réfléchissez, mon enfant, avant de me donner une réponse définitive. Jusqu'à nouvel ordre, je passe l'éponge sur tout ce que vous m'avez dit.

De nouveau, il observa Râmiz. Le regard fixe, Râmiz réfléchissait, approchait la tasse de ses lèvres lentement, machinalement.

Izzet Pacha voulait réussir, et, lui offrant une cigarette :

— Oui, continua-t-il, j'oublie volontiers que vous n'aviez pas trop bonne opinion de S. M. le Padischah et de son entourage. Ce n'est pas votre faute : vous n'entendiez parler d'eux que par leurs ennemis. Ah ! si vous demeuriez ici quelque temps, et si vous viviez dans leur intimité comme j'y ai vécu, vous vous convaincriez par vous-même de votre erreur. Mais oui, et vous seriez des premiers à approuver et à mettre vos forces à la disposition de S. M. Impériale.

Râmiz posa sa tasse sur la table et regarda Izzet Pacha. Ses yeux brillèrent. Il prononça lentement :

— S'il faut que je dise quelque chose, je ne le dirai qu'au Padischah.

— Rien de plus facile, répliqua vivement Izzet Pacha. Vous allez regagner votre palais. De mon côté, je demanderai l'autorisation de vous introduire auprès de Sa Majesté.

Izzet Pacha souriait. Il était satisfait d'avoir réussi.

Râmiz se leva. Les gardes l'emmenèrent. Il marchait d'un pas assuré : après de longues hésitations, il n'était plus indécis. L'avenir lui paraissait plus clair.

. . . .

Comme il passait par la porte extérieure d'Yildiz, une voiture y entrait.

Râmiz s'arrêta. Il sentit son cœur battre violemment. N'était-ce pas Chîrîne qu'il avait cru apercevoir dans la voiture? Il rêva. Sa fiancée ici?

Mais la voiture avait disparu. Un garde rappela Râmiz à lui-même en lui touchant l'épaule avec son fusil.

Toute l'assurance nouvelle du prisonnier était tombée. Quand il se retrouva dans sa prison de Malta-Kiosk, il avait déjà repris son inquiétude et ses appréhensions.

VI

Tout le reste de la journée, Râmiz fut indécis. On lui avait promis de le présenter au Sultan. Mais quand serait-il reçu? Et que dirait-il, une fois devant le Sultan ? La journée lui parut interminable.

A chaque instant aussi, l'image de Chîrîne revenait à ses yeux, et le chagrin renaissait de plus en plus lourd dans son cœur. Triste, Râmiz s'asseyait au balcon d'où il dominait le Bosphore. Sans arrêter son regard sur aucun point précis, il contemplait le vaste panorama, et toujours il voyait surgir de partout le fantôme de sa fiancée. Il se disait :

— Ce n'est pas possible. Ce n'est pas elle que j'ai vue, ce matin, dans cette voiture. Comment aurait-elle pu venir ici? J'ai cru la voir. Ce n'est pas elle. C'est son ombre. C'est le fantôme de son amour qui vient rôder autour de moi.

Le crépuscule enfin commença. Le valet chargé du service des lampes entra dans le salon. Râmiz fit semblant de ne pas le remarquer.

Le valet, ayant allumé les lampes, marcha vers Râmiz. Râmiz ne se retourna pas.

Le valet l'appela.

— Effendim, veuillez venir au salon, s'il vous plaît.

Râmiz, surpris, se leva.

Comme il allait se retourner, il entendit tousser derrière lui. Il eut de la peine à retenir un geste d'étonnement. N'était-ce pas de cette façon que toussait d'ordinaire Touhmâz? Mais la présence de Touhmâz à Malta-Kiosk était invraisemblable. Râmiz haussa les épaules et rentra au salon.

Sur le seuil, Touhmâz bel et bien attendait. Il avait l'air plus grand que de coutume. Il se tenait droit, il était vêtu avec élégance, et il portait les insignes d'or des dignitaires du second degré. C'était un Touhmâz que Râmiz ne connaissait pas, mais qu'il reconnut. Et, le premier moment de surprise passé, le jeune homme fut content de voir le père de celle qu'il aimait. Il alla vivement à sa rencontre, et le salua sans rancune.

Touhmâz souriait avec suffisance. Râmiz l'amena vers le milieu du salon. Ils s'assirent.

— Voilà donc où tu t'es mis, ô Ramiz ! dit Touhmâz. N'aurais-tu pas mieux fait de suivre mes conseils?

De Touhmâz, bonhomme sans délicatesse, Râmiz n'espérait pas d'autre préambule. Il répondit :

— Pourquoi parler du passé, mon oncle ? Parlez-moi plutôt de Chîrîne. Où est-elle à cette heure ?

— Chîrîne? Cette folle de Chîrîne? Hé ! qui sait où elle est?

— Comment ! Vous ne savez pas où elle est?

— Non. Elle a disparu de Salonique, avec notre

albanais Christo. Elle se sera probablement réfugiée à Monastir, ou à Resna. Elle a dans ces parages quelques amies aussi folles qu'elle, et qui tomberont d'ailleurs, un jour ou l'autre, comme tu es tombé.

Avec discrétion Touhmâz touchait les broderies d'or de ses manches, par contenance apparemment, mais en réalité pour que Râmiz le félicitât ou du moins l'interrogeât.

Mais Râmiz était tout à Chîrîne.

— Ne vous fâchez pas, mon oncle, dit-il, si je vous pose une question. Pourquoi Chîrîne s'est-elle enfuie?

Touhmâz eut un gros rire, coupé par une quinte de toux. Il répliqua :

— C'est à cause de toi. Tu ne sais donc pas que tu nous as tous exposés à la colère de S. M. Impériale? Sans notre ami Sahib Bey, nous serions tous où tu es. Parfaitement. Mais, grâce à Sahib Bey, notre Seigneur le Sultan a appris notre loyalisme absolu. Et, loin de nous punir, il m'a récompensé de mon dévouement. Quant à cette sotte Chîrîne, compromise au dernier point par les papiers qu'on a saisis chez toi, elle a refusé d'avouer ses torts et, de plus en plus entêtée dans sa sottise, elle a disparu, afin de n'être pas arrêtée.

— Et sa mère?

— Elle est partie pour Monastir, à sa recherche. Sa mère n'est pas moins imprudente qu'elle. Je l'avais pourtant mise en garde plus d'une fois, car j'avais prévu, moi, où vous conduirait le chemin que vous preniez. N'était la vieille amitié qui me liait à feu ton père, je ne me serais plus occupé de toi.

Mais j'ai bon cœur. Ce matin même, je suis arrivé à Yildiz, j'y ai été admirablement accueilli par S. E. le Premier Secrétaire, par S. E. le chef de la police secrète, par tous les Pachas et tout ce qui se trouvait de hauts personnages au Palais. On m'a nommé dignitaire du second degré. Juge par là de ce qu'a fait pour nous notre ami Sahib Bey. Il a beaucoup d'influence. Cependant, j'ai demandé où tu étais, et obtenu la permission de causer avec toi. Je voudrais te sauver. Quitte ton entêtement, Râmiz. Sahib Bey l'affirme, il suffira que tu dises quels sont les chefs de votre Association, on te pardonnera, on te récompensera, tu n'auras rien à regretter. Au contraire ! Chîrîne aussi sera pardonnée. Je t'en conjure, pour une fois écoute-moi. Je te donne un bon conseil.

Râmiz regardait Touhmâz.

Touhmâz avait dit : « Feu ton père ». Pourquoi ? Depuis dix ans que son père avait été arrêté par la police d'Abd-ul-Hamid, Râmiz n'avait jamais pu apprendre ce qu'était devenu l'ami de Midhat Pacha. Touhmâz avait-il appris au Palais?... Et puis, Chîrîne, menacée, était en fuite. Plus rien ne comptait pour Râmiz. Son père était mort et sa fiancée avait disparu. Il ne voulait plus entendre Touhmâz. Pour rompre l'entretien plus vite, il dit :

— Je suivrai votre conseil. Cette fois, je vous écouterai, je vous le promets. Ma décision est prise, je parlerai. Mais je me suis promis aussi de ne parler que devant le Sultan. Je n'ai plus qu'à attendre qu'on m'introduise auprès de Sa Majesté.

Alors Touhmâz triompha bruyamment.

— Bravo ! Bravo ! Tu seras introduit, Râmiz.

auprès de Sa Majesté. Dis-lui tout, ne lui cache rien. N'oublie pas de me nommer à Sa Majesté et d'avouer que je t'ai souvent conseillé d'avouer tout. Il n'y a pas de doute possible, tu seras gracié. C'est certain même, Sahib Bey me l'a bien affirmé. A toi maintenant, Râmiz, de surcroît, honneur et fortune !

Il se leva. Râmiz lui fit ses adieux sans le retenir. Gonflé d'importance, Touhmâz partit en se dandinant.

Râmiz le suivait du regard. Il songeait :

— Grande taille, âme petite, intelligence nulle.

VII

Ce même soir, après un dîner frugal, Abd-ul-Hamid lisait un peu de Machiavel, son auteur préféré.

L'huissier se présenta.

— Qu'y a-t-il? dit le Sultan.

Le Premier Secrétaire faisait demander la permission d'entrer.

— Qu'il entre ! dit le Sultan.

A pareille heure, le Premier Secrétaire ne pouvait apporter qu'une nouvelle d'importance. Il tendit au Sultan une enveloppe.

C'était une dépêche. Abd-ul-Hamid décacheta, et lut. Puis il relut. Puis il regarda le Premier Secrétaire. Il dit enfin :

— Ce nom est un nom de femme. La connaissez-vous?

— Non, Effendimiz.

— Appelez-moi le chef de la police secrète. Et vous, répondez, à l'adresse indiquée, qu'on vienne.

Le Premier Secrétaire se retira.

Quand, quelques instants plus tard, le chef de la police secrète fut arrivé :

— Ecoutez, dit le Sultan.

Et il lut à voix haute :

— « *Pour S. M. le Padischach.*

J'ai des choses du plus grand intérêt à révéler à Sa Majesté Impériale. Je la sollicite d'une audience, afin de les lui soumettre.

Chîrîne. »

Le chef de la police secrète eut un sourire de satisfaction.

— Voilà, dit-il, un triomphe pour mon Seigneur.

— Qui est cette femme?

— Une jeune fille. C'est la fiancée de ce Râmiz qu'on a arrêté à Salonique. Il l'aime. Si elle en exprimait seulement le désir, il mourrait aussitôt.

Tout le visage d'Abd-ul-Hamid s'éclaira de plaisir.

— Alors, dit le Sultan, la victoire est à nous. Cette jeune fille, probablement, a peur de perdre son fiancé. Elle vient nous offrir ce que nous souhaitons et nous acheter ainsi la grâce de Râmiz. Qu'en pensez-vous?

— La décision appartient à mon Seigneur. Je pense aussi que cette jeune fille avouera des choses du plus grand intérêt, même si Râmiz le nie. D'ailleurs, qu'elle avoue spontanément ou qu'elle ait d'autres desseins, nous la tenons, et elle avouera, car

son père est chez nous. Il est, lui, des plus fidèles serviteurs de Sa Majesté Impériale, et il a, aujourd'hui même, été fait dignitaire du second degré, sur la proposition de notre tout dévoué Sahib Bey.

— Quoi ! dit le Sultan, Chîrîne est la fille de Touhmâz Bey?

— Oui, Effendimiz.

— Et c'est Touhmâz Bey qui pour Râmiz...

Mais Abd-ul-Hamid n'acheva pas. Il se contenta de regarder le chef de la police secrète. Puis :

— Je veux que personne ne sache un mot de la démarche de cette jeune fille ! Et ni son père, ni son fiancé.

Après quoi, il appela le Premier Secrétaire au téléphone, lui signifia sa volonté, et ajouta :

— Chîrîne entrera à Yildiz sans être vue. Vous la confierez à Nâdir-Agha, et tout le monde devra tout ignorer. Vous avez compris?

— Oui, Effendimiz.

Le Sultan jubilait. La nuit lui sembla moins pleine d'embûches qu'à l'accoutumée. Il se flattait de réussir. Bientôt, la menace du Comité *Union et Progrès* ne serait plus qu'une menace déjouée. Les chances d'un succès prompt s'accumulaient. Mais en était-il besoin? Izzet Pacha, à lui seul, obtiendrait tout de Râmiz. Une fois de plus, Izzet Pacha aurait bien mérité de son maître. Abd-ul-Hamid se préparait à entendre, dès le matin suivant, de la bouche d'Izzet Pacha, le récit complet de sa victoire.

Dès le matin, Abd-ul-Hamid apprit, par le Premier Secrétaire, que Chîrîne était à Yildiz, aux soins de Nâdir-Agha, Grand Eunuque du Harem..

Presque en même temps, il apprit, par Izzet Pacha,

que Râmiz ne parlerait qu'en présence de S. M. le Sultan.

— Je le recevrai demain matin, dit Abd-ul-Hamid.

Et sa joie était plus grande qu'il ne voulait le laisser voir. Il tenait Chîrîne et Râmiz, et lui-même il tirerait d'eux le secret qu'il convoitait.

CHAPITRE III

De l'un à l'autre

I

A l'heure fixée par le Sultan, un officier albanais alla chercher Râmiz. Râmiz ne put se défendre d'une vive émotion. Il suivit toutefois son guide résolument.

Un garde du palais reçut le prisonnier à l'arrivée, et le fit entrer dans une petite pièce, où on le fouilla. Mais Râmiz n'avait pas sur lui d'armes cachées. Et le garde sortit pour annoncer que le prisonnier était aux ordres de S. M. le Padischah.

Râmiz essaya d'imaginer par combien d'officiers, d'huissiers et de maîtres de cérémonies, il serait amené en présence d'Abd-ul-Hamid, et s'il verrait le Sultan tête-à-tête, sans témoins, ou si plusieurs hauts personnages assisteraient à l'audience.

Le même garde revint.

Il appela Râmiz. Râmiz le suivit.

Devant une porte, le garde s'effaça.

— Veuillez entrer, dit-il.

Râmiz entra. Il reconnut le Sultan, Abd-ul-Hamid était seul.

S'arrêtant à peine entré, Râmiz salua le plus respectueusement qu'il put.

D'un geste, Abd-ul-Hamid l'invitait à s'approcher et lui montrait une chaise.

Ignorant tout du protocole, Râmiz s'assit. Mais le Sultan n'était pas d'humeur à s'embarrasser de détails d'étiquette. Il se préparait à jouer une grande partie. Il jugea tout de suite que Râmiz était ému. Il profita de l'avantage.

— Izzet Pacha, dit-il, m'a appris qu'une bonne inspiration enfin vous a touché, et que vous êtes prêt à redevenir un serviteur fidèle. C'est pour moi une satisfaction profonde. Vous avez désiré d'être introduit auprès de moi ; je vous ai accordé sans peine cette faveur, car rien ne me réjouit plus que de voir des serviteurs fidèles. Vous pourrez l'éprouver par vous-même, quand vous m'aurez donné des témoignages de votre loyauté.

Confus, le cœur battant, Râmiz songeait à sa réponse.

Abd-ul-Hamid changea de ton.

— Parlez, mon enfant, reprit-il. Vous vouliez nous parler de ces révolutionnaires qui vous ont entraîné. Ils sont bien coupables. Ils réclament des réformes, disent-ils, et ils savent qu'ils poussent l'Empire turc à la ruine. Loin de nous aider, ils ne nous dressent que des embûches sur le chemin du progrès. Au lieu de laisser venir à moi les jeunes gens ambitieux de nous servir et de servir le pays, ils les détournent de leur devoir et leur font commettre des folies. Oui, ils sont bien coupables. Dites-

nous donc qui, ou ce qui vous a séduit, vous.

Il fallait répondre. Râmiz eut peur de ne pas pouvoir se maîtriser. Il se roidit. Il se rappela Chîrîne. Pour s'encourager, il se figura qu'elle était près de lui, qu'elle l'écoutait. Il répondit :

— Sa Majesté me permet-elle de parler sans réticence?

— Parlez.

— Il se peut que je sois amené à dire à Sa Majesté des choses qu'Elle n'attend pas de moi. Je sais aussi que, les disant, j'expose ma vie, mais je jure que, seul, l'amour de ma patrie m'anime.

— Ne craignez rien. Parlez.

— C'est que je ne juge pas coupables, moi, ceux qu'on nomme les révolutionnaires, et que je ne suis pas persuadé qu'ils poussent l'Empire turc à la ruine. Je suis persuadé, au contraire, que les vrais coupables sont ceux qui représentent à S. M. le Padischah, comme des criminels, les Libéraux patriotes. Ceux-là gagnent leur vie en dénonçant de prétendus complots, ou en fomentant des révoltes, pour avoir le profit de les réprimer. Ceux-là, Sire, qui intriguent autour de Sa Majesté et la trompent, ceux-là sont de véritables criminels.

Abd-ul-Hamid savait dissimuler ses étonnements.

— Voilà de la franchise, s'écria-t-il. J'aime que l'on soit franc. Ah ! si tout le monde l'était autour de moi !... Parlez, mon enfant, parlez.

Du coup, Râmiz ne craignit plus rien. L'approbation du Sultan le soutint. Il s'enhardit. Ses yeux brillèrent. Abd-ul-Hamid n'était donc pas le rigoureux tyran que les Libéraux imaginaient ? On pouvait donc lui parler en confiance, lui ouvrir les yeux à

la vérité? Râmiz, surpris et charmé, se flatta d'imposer au Sultan ses opinions. Il poursuivit :

— Je craignais, mon Seigneur, d'outrepasser mes droits en livrant aussi délibérément à Sa Majesté le Padischah le secret de mon cœur. Je n'obéissais qu'à ma conscience. Oui, je crois, mon Seigneur, que tout le mal vient des gens que je dénonçais. Ils ne s'emploient qu'à éloigner de Sa Majesté le Padischah ses meilleurs sujets. Si les Libéraux connaissaient la bienveillance de leur Sultan et le désir qu'il a de vérité, tout deviendrait plus facile, tout motif de désaccord disparaîtrait, et Sa Majesté le Padischah n'aurait pas de sujets plus loyaux que les Libéraux calomniés.

— Je n'ai pas d'autre intérêt, interrompit Abd-ul-Hamid, que l'intérêt de mes sujets. Je n'ai souci que de leur repos et de leur prospérité. Pourquoi donc se dresser contre moi? Je me considère moins comme le Sultan de mes sujets que comme leur père.

Etait-ce Abd-ul-Hamid que Râmiz entendait? Etait-ce là ce Sultan cruel, fourbe, autoritaire, que tout l'Empire redoutait? Râmiz se sentait bouleversé par ce qu'il découvrait. Comme ils étaient vraiment criminels, ceux qui chargeaient le Padischah de tant de perfidies ! Râmiz découvrait que jamais les plaintes des Llibéraux n'étaient arrivées jusqu'au Sultan. Jamais leurs respectueux placets ne lui avaient été remis. Il suffisait de cinq minutes d'entretien pour se faire du Sultan méconnu l'idée la plus avantageuse. Râmiz, avec sa belle loyauté, ne pensa pas un seul instant qu'Abd-ul-Hamid pouvait ne pas avoir la même franchise.

— Je remercie Allah, continua-t-il, de m'avoir

choisi pour éclairer mes amis trompés. Votre Majesté reprochait aux Libéraux de ne pas s'adresser à Elle-même? Mais, plus d'une fois, ils Lui ont envoyé de longs rapports minutieusement établis, qui auraient prouvé à Votre Majesté, si Elle les avait reçus, que les Libéraux sont les sujets les plus dévoués à l'Empire. Et, si quelques-uns ont fini par faire appel à l'étranger, c'est parce qu'ils désespéraient d'être entendus directement par leur Maître.

Abd-ul-Hamid secoua la tête de droite à gauche, longuement.

— Où sont ces rapports? demanda-t-il. Où me les a-t-on adressés?

— Au Palais, Effendimiz.

Abd-ul-Hamid se leva, ne cachant plus sa colère. Il s'écria :

— Je suis entouré de bandits sans conscience qui ne cherchent qu'à aggraver la situation pour en profiter.

Puis :

— J'ai compris maintenant.

Puis, plus bas :

— Gardez pour vous ce qui s'est passé ici. De mon côté, je le garderai pour moi. Je vais vous faire reconduire dans votre prison, comme si de rien n'était, mais avec des ordres dont vous ne serez pas mécontent. Et désormais, n'ayez plus aucune inquiétude.

Râmiz s'était levé. Il se jeta sur la main d'Abd-ul-Hamid, et la baisa d'enthousiasme.

II

Après cet entretien sans résultat qu'il avait eu avec Râmiz, Abd-ul-Hamid s'était retiré dans sa chambre à coucher. On n'ignore point, en effet, qu'il n'aimait pas à s'attarder trop longtemps dans la même pièce, cela pour déjouer les complots qu'il redoutait à toute heure du jour et de la nuit.

En passant devant un tableau fameux où l'on voyait Midhat Pacha et ses disciples en posture équivoque, le Sultan avait eu un regard mauvais, et, serrant les poings, il s'était écrié :

— Naïfs ! Naïfs et pervers ! Votre impudence est intolérable. A-t-on jamais parlé avec pareille audace à Abd-ul-Hamid, Seigneur des deux Continents et Maître des deux Mers? Qui peut avoir tant d'effronterie ne doit pas vivre plus longtemps.

Dans sa chambre, Abd-ul-Hamid alluma un cigare. Ses joues se creusèrent. Rageusement, il rejeta une épaisse bouffée de fumée. Puis il s'étendit sur une chaise-longue.

Il aimait à exprimer tout haut ses pensées pour lui-même. Après n'avoir rêvé que de vengeance, il soupira :

— Oui, mais comment apprendrai-je alors ce que je veux apprendre? Il me faut les noms des principaux conjurés. Par quelque moyen que ce soit, il me les faut. Et je les aurai. Et je ne les aurai que par moi seul. Nous sommes ici en face d'une conspiration sérieuse. Ce Râmiz n'a peur de rien. Par la force, je n'obtiendrai pas de lui ce que je veux. Que faire?

Et si tous les conjurés ressemblent à celui-là...

Le Sultan sourit. Puis, lentement, comme s'il ménageait ses effets pour un auditeur qui l'applaudissait, il demanda :

— Est-ce que Chîrîne ressemble à son fiancé? Hé ! hé ! C'est à voir. Une jeune fille amoureuse est capable de bien des choses pour garder celui qu'elle aime.

Sans plus attendre, il battit des mains vigoureusement.

— Qu'on m'appelle Nâdir-Agha !

Le Grand Eunuque accourut.

— Où est la jeune fille qui t'a été remise hier matin?

— En lieu sûr, Effendimiz.

— L'as-tu interrogée? Que sais-tu d'elle?

— Je n'ai pas reçu l'ordre de l'interroger, Effendimiz. Je ne me suis pas cru autorisé...

— Parfait. Allah te bénisse ! Amène-moi cette jeune fille.

Dès que Nâdir-Agha fut sorti, Abd-ul-Hamid passa dans la pièce voisine, et, se postant devant un miroir, s'examina. On sait avec quel soin il s'ingéniait à paraître moins vieux. Il se caressa la barbe. Après quoi, satisfait de l'examen, il se mit à marcher de long en large dans la pièce, tête baissée, front soucieux.

Nâdir-Agha vint annoncer Chîrîne.

— Qu'elle entre ! dit le Sultan.

Voilée, mais visiblement émue sous le yachmac léger, Chîrîne entra.

III

Ayant d'abord congédié Nâdir-Agha, le Sultan, de son geste habituel, invita Chîrîne à s'asseoir.

Elle resta debout, regardant furtivement le Padischah pour essayer de juger l'homme.

Abd-ul-Hamid s'était assis.

D'un nouveau geste, il l'invita à s'asseoir.

Alors, elle s'assit, non sans une gêne qui n'échappa point au Sultan attentif.

Il souriait.

— Vous êtes Chîrîne? dit-il.

— Oui, Effendimiz.

— Vous avez l'air intelligent et votre visage respire la franchise. Votre dépêche annonçait que vous aviez des choses du plus grand intérêt à me révéler. Il me suffit de vous voir pour en être persuadé d'avance.

Chîrîne eut un mouvement d'hésitation. Elle mesurait toute l'étendue de sa hardiesse. Mais n'était-elle pas venue sauver Râmiz? Elle répondit :

— Effendimiz, je suis de bonne foi.

— Je vous écoute. Dites toute la vérité. N'oubliez pas que vous êtes devant le Prince des Croyants.

— Cela m'est un honneur précieux, répondit-elle. Mais par où commencer?

Tant d'événements s'étaient précipités depuis si peu de jours, que Chîrîne avait quelque peine à retrouver son sang-froid de naguère. Sitôt Râmiz arrêté, elle n'avait plus eu qu'une pensée : le sauver. Cependant elle-même allait être dénoncée par Sahib,

et arrêtée. Alors elle avait résolu de prévenir la police et, courageusement, risquant tout pour gagner tout, de se présenter au Sultan. De loin, elle s'était dit qu'il n'était pas possible que le Sultan soupçonnât la tragique misère où courait l'Empire turc ; qu'il en fût éclairé seulement, et il comprendrait quels étaient ses véritables amis ; du même coup, l'Empire turc serait sauvé, et Râmiz, et Chîrîne en même temps, car le Padischah saurait voir et comprendre. Ce noble projet, de loin Chîrîne l'avait conçu et aussitôt mis à exécution, sans s'inquiéter des obstacles. Mais elle avait si promptement réussi pour les préliminaires, qu'à l'heure la plus grave elle se sentait prise tout à coup de doutes. Et d'abord, elle n'y songeait qu'à cet instant même où elle se trouvait au pied du mur. Râmiz était-il encore vivant? N'arrivait-elle pas trop tard? C'est ce qui faisait hésiter Chîrîne au moment de se lancer dans l'aventure suprême.

Le Sultan, afin de l'encourager, disait doucement :

— Je sais pourquoi vous avez demandé de venir jusqu'à moi. Vous avez tant souffert, n'est-pas, à cause de *lui*? Il me semble que vous avez peur. N'ayez pas peur. Avec de la sincérité, on peut tout attendre de moi.

— Je jure à mon Seigneur que je ne dirai rien qu'en pleine sincérité.

— Songez aussi, interrompit Abd-ul-Hamid pour hâter les aveux, qu'à votre sort est lié le sort d'un être qui vous intéresse et que la mort menace.

Par ces mots cruels, Chîrîne fut comme fouettée. Elle n'eut qu'un cri :

— Râmiz...

— Il est ici, dit le Sultan, à ma discrétion. Je l'ai interrogé. Il m'a répondu avec la franchise que je demande. Sur un seul point, il s'est excusé de ne pas répondre, parce qu'il avait promis par serment de garder le secret. Je comprends sa réserve, et j'approuve qu'il tienne un serment. Mais il le tient au péril de sa vie. Il a fait son devoir. Je ferai le mien. Il m'est certes pénible de prononcer un arrêt si terrible contre un homme de si haute vertu, mais l'intérêt de l'Empire m'y oblige ; et Râmiz est perdu sans recours.

Le Sultan avait prononcé les derniers mots d'une voix tranchante. Il ajouta plus doucement, sans quitter Chîrîne du regard :

— A moins que vous ne vouliez pas qu'il soit perdu...

Chîrîne avait blêmi.

— Qu'attend de moi mon Seigneur?

— Peu de chose, dit le Sultan. S'il n'était pas tenu par ce serment dont il ne peut se délier de lui-même sans commettre ce qu'il appelle une forfaiture, Râmiz aurait tout avoué, car il sait à présent qu'il a été trompé par de mauvais amis. Au reste, il va sans doute réfléchir, considérer que rien ne le force à tenir parole à des gens qui n'ont pas craint de le duper, et achever demain sa confession. Mais vous pouvez, si vous le voulez, lui épargner cette douleur. Vous, aucun serment ne vous lie. Dites-moi donc, sans plus, quels sont les chefs, à Salonique, du Comité *Union et Progrès*. Ainsi vous sauverez Râmiz, vous vous sauverez vous-même et en même temps vous sauverez quelques innocents que nous soupçonnons peut-être à tort, ce qui me désespère,

car je n'aime pas que les innocents payent pour les coupables.

Que Râmiz eût trahi seulement une partie des secrets du Comité, Chîrîne en douta tout de suite : elle connaissait trop l'énergie, la noblesse et l'ardeur de son bien-aimé. Et, tout bienveillant que parût se montrer le Padischah, elle présuma tout de suite, avec son instinct de femme, que le Padischah rusait à cette heure comme on l'accusait de ruser toujours. Plus méfiante que Râmiz, elle regarda fixement Abd-ul-Hamid, et répondit :

— J'ai sollicité mon Seigneur d'une audience pour Lui révéler des choses d'une importance telle que, dès qu'Il les aura entendues, Il ne daignera plus se soucier des membres du Comité *Union et Progrès*.

Crut-il vraiment que Chîrîne lui apportait des révélations de si grand prix? Ou fut-il curieux de voir jusqu'où cette étonnante jeune fille essayait de l'entraîner? Abd-ul-Hamid demanda :

— De quoi donc voulez-vous me parler?

— De ce qui se passe dans l'Empire, que Votre Majesté ignore, que trop d'habiles courtisans font ignorer à Votre Majesté.

Abd-ul-Hamid avait déjà compris que Chîrîne lui redirait ce que Râmiz lui avait dit. Mais il était assez fort pour feindre l'ignorance.

— Parlez, fit-il, j'aime à m'instruire.

Courageusement, Chîrîne commença :

— Effendimiz, il se passe des choses graves. L'Empire, d'un bout à l'autre, s'agite. Et Votre Majesté n'a pas tort de prendre au sérieux les projets du Comité *Union et Progrès*. Cependant, il faut que Votre Majesté sache que ce qui se prépare à Saloni-

que, se prépare partout d'un bout à l'autre de l'Empire. Que fait-on ailleurs? Je ne le sais pas. Mais je sais qu'à Salonique les membres du Comité *Union et Progrès* sont les plus fidèles de tous les sujets de S. M. le Padischah. En s'aidant de leur zèle, S. M. le Padischah empêcherait facilement l'Empire de tomber dans le gouffre au bord duquel nous sommes, et il arracherait notre patrie aux griffes prêtes de l'étranger. Poursuivre, persécuter, anéantir les membres du Comité de Salonique, Effendimiz, n'aurait pour résultat que de soulever immédiatement la nation entière.

Abd-ul-Hamid, patient, laissait parler Chîrîne. Elle lui disait des choses que Râmiz ne lui avait pas dites. Elle l'intéressait de plus en plus. Elle disait :

— Effendimiz, ceux qui sont aujourd'hui au service de l'Empire n'ont pas d'autre dessein que de dilapider à leur profit la fortune nationale. Peu leur importe que le pays soit heureux ou s'écroule. Ils touchent de gros traitements et achètent des palais. Certains même, plus prévoyants encore, car ils aperçoivent à quelle faillite nous courons, certains ont placé leur argent, notre argent, dans des banques européennes ou américaines. Tout est pour eux : fonctions, titres, décorations, ils se disputent tout entre eux férocement, pendant que le pays s'appauvrit afin de les enrichir. Ils ont fait de l'Empire un champ de bataille où l'étranger récoltera, quand il voudra, les fruits d'une victoire convoitée. L'étranger ne nous respecte plus, Effendimiz. Hors de Turquie, les Ottomans n'osent plus avouer qu'ils sont ottomans. C'est affreux à penser. Et tout le pays, qui reste attaché

loyalement à la personne sacrée de S. M. le Padischah, — Allah le protège ! — tout le pays est persuadé qu'il n'y a qu'un remède à ce mal terrible : que S. M. le Padischah nous donne une Constitution.

Patient, Abd-ul-Hamid laissait parler Chîrîne sans rien lui laisser deviner de ses sentiments. Elle continua :

— Le pays est persuadé que c'est par la faute de tous ces mauvais serviteurs de S. M. le Padischah que les Puissances étrangères ont osé se mêler de nos affaires, et nous enlever peu à peu, l'une après l'autre, ouvertement ou perfidement, la Valachie, la Roumélie Orientale, la Bosnie-Herzégovine, la Serbie, la Tunisie, la Thessalie, l'Egypte, toutes nos belles provinces. Plus de trente millions d'hommes ont été pris à l'Empire Ottoman. Et les hommes qui demeurent encore nôtres, pour permettre aux mauvais serviteurs de s'enrichir, meurent de faim ; car ils meurent de faim, jusque dans l'armée de S. M. le Padischah.

Chîrîne se tut, cherchant le regard d'Abd-ul-Hamid. Elle avait autour du front une couronne de sueur. Mais le Sultan, tête baissée, se dérobait. Et l'audacieuse jeune fille ne put pas voir dans les yeux de son Maître et Seigneur s'il était content ou s'il avait envie de l'abattre, sans plus attendre, d'un coup de revolver, pour la châtier de son audace.

IV

Chîrîne se taisait. Abd-ul-Hamid releva la tête. Il avait le visage impassible.

— Il m'est agréable, dit-il, d'avoir dans mon Empire des femmes d'un esprit et d'un cœur pareils aux vôtres. Un pays qui peut s'enorgueillir de compter des femmes comme vous, peut revendiquer une Constitution. Il n'est pas permis d'en douter. Et je n'ai, quant à moi, qu'un désir : connaître les chefs du parti réformateur, pour discuter et m'entendre avec eux sur les moyens de sauver le pays. Mais comment réussirai-je, si ceux qui se donnent comme les plus dévoués de mes serviteurs se défient de moi? Vous-même, quand je vous demande de m'aider, vous ne me dites rien. Vous méritez que je me défie de vous. Car, enfin, si vraiment vous aviez ce zèle que vous feignez d'avoir, vous me nommeriez ceux que vous croyez le plus aptes à me seconder. Vous hésitiez tout à l'heure. Hésiterez-vous encore, et ne savez-vous pas suffisamment que de tous les Ottomans le moins libéral n'est pas le Padischah?

Mais le Padischah avait beau multiplier ses protestations ; Chîrîne, à peine ébranlée, préférait se méfier et se taire. Néanmoins, comme il fallait répondre, elle répondit :

— Je ne sais rien sur les membres du Comité *Union et Progrès*. Toutefois, si je voyais Râmiz, nous arriverions peut-être, en unissant nos efforts, à rendre à S. M. le Padischah des services dont, seule, je suis incapable.

Abd-ul-Hamid, que l'on ne dupait pas si facilement, comprit que ce ne serait point pour rendre service au Padischah que Chîrîne se concerterait avec Râmiz. Mais il conclut :

— C'est bien. Je vous le ferai rencontrer.

Puis il se leva, et appela :

— Nâdir-Agha !

Et le Grand Eunuque, sur un signe de son Maître, reconduisit Chîrîne à sa prison.

Quelques instants plus tard, quand Nâdir-Agha revint aux ordres, Abd-ul-Hamid lui dit :

— Cache cette femme à tous les yeux. Qu'elle ignore où se trouve son fiancé. et qu'il ignore, lui. qu'elle est ici.

Nâdir-Agha, s'étant profondément incliné. allait se retirer. Le Sultan le rappela.

— Qu'est devenue la Cadine G...?

— Cette nuit sera pour elle la dernière nuit.

— Pas encore, dit le Sultan. Attendons. Dis-lui que je désire la voir. Qu'elle vienne après la sieste. Elle m'habillera. Je pense qu'elle te saura gré de cette bonne nouvelle.

— Elle en sera folle de joie.

Abd-ul-Hamid eut un rire content.

Nâdir-Agha s'inclina profondément et sortit.

Abd-ul-Hamid eut un sourire satisfait. Il se promettait un succès complet de l'entrevue qu'il aurait, après la sieste, avec la Cadine G... Bien qu'il l'eût délaissée depuis quelque temps, pour la plus grande joie des autres cadines, il ne doutait pas que cet appel inespéré qu'il lui envoyait ne la lui dût pas rendre plus disposée que jamais à tous les dévouements. Il avait raison de ne pas douter d'elle. La Cadine mandée en éprouva tant de joie, que les autres cadines retrouvèrent leur jalousie des plus beaux jours. Et l'heure de l'entrevue fut attendue avec moins d'impatience par le Sultan que par la Cadine.

La Cadine devait avoir l'honneur d'habiller le Sultan après la sieste impériale. Quand elle se pré-

senta, soigneusement parée et fort émue, Abd-ul-Hamid l'accueillit en plaisantant :

— J'ai eu tant d'occupations graves, que je n'ai pas eu le loisir de vous voir depuis longtemps, G..., et je suppose que vous avez eu le loisir de ne plus penser à moi.

— Oh ! Effendimiz, répondit-elle, je suis votre esclave. N'êtes-vous pas le maître de notre vie et de notre cœur? Pour moi, qui baiserais la place que vos pieds ont foulée, je vous aurais donné mon cœur, même si vous n'en étiez pas le maître, et ma vie vous appartiendra quand vous la voudrez.

Elle acheva sur un soupir, et prit le manteau que le Sultan allait mettre. Le Sultan étendit le bras pour l'enfiler dans la manche du manteau.

— Vous m'aimez? dit-il, changeant de ton.

Elle lui offrait, toute prête, l'ouverture de la manche.

— Je vous adore, dit-elle, ô mon Sultan, mon Seigneur, et les mots manquent pour vous exprimer mon amour.

— Moi aussi, je vous aime, repartit le Sultan, et vous le savez. J'ai paru vous négliger, vous comme les autres, mais j'avais des soucis trop abondants. Ecoutez. Quelques petits jeunes gens ont fondé à Salonique un groupe révolutionnaire. Ils s'étiquettent libéraux. Naturellement, je n'ai rien à craindre d'eux. Mais ceci me blesse, que je voudrais connaître leurs noms et que je n'y parviens pas. De là, mon souci des jours derniers. Or j'ai soudain pensé à vous, et aux services que vous m'avez déjà rendus en maintes circonstances délicates. Dites-moi : avez-

vous vu la jeune Macédonienne qui nous est arrivée hier?

— Comment aurais-je pu la voir? Je ne sors jamais de mon palais.

— C'est une jeune fille, continua le Sultan. Elle se nomme Chîrîne. Elle s'est présentée d'elle-même à moi, ce matin. Or, elle est fiancée à l'un des jeunes gens de ce groupe révolutionnaire de Salonique. Évidemment, elle connaît les secrets du Comité, et du moins elle en connaît les principaux membres. Elle m'a dit que non. Je n'ai pas insisté, parce que je ne voulais pas qu'elle soupçonnât mon dessein. D'autre part, je ne la ferai pas interroger par ma police. Il me faut ici une personne intelligente et fine. Pouvez-vous, vous, rendre ce service à votre vieil ami?

Il suffisait de ces quelques mots pour que la Cadine, se rappelant les jours où le Sultan l'aimait, se livrât corps et âme à son maître.

— Je le ferai, dit-elle, « sur la tête et sur l'œil ».

Abd-ul-Hamid était habillé. Il regarda la Cadine.

— C'est bien, dit-il. Nâdir-Agha conduira la jeune fille chez vous. Vous serez officiellement chargée de la garder près de vous pour la distraire et lui faire paraître moins long et moins triste son séjour à Yildiz. En réalité, vous tâcherez de tirer d'elle, et le plus tôt, tout ce qui pourrait m'être utile, mais adroitement, et sans éveiller sa méfiance, car elle est très intelligente et très fine aussi. C'est compris?

— Mon Seigneur bien-aimé m'offre une excellente occasion de lui prouver qu'à toute heure je suis prête à tout faire pour lui.

Le Sultan la remercia d'un sourire.

— Mais soyez plus fine qu'elle surtout ! Ne parlez pas, et qu'elle parle.

La Cadine répéta :

— Sur la tête et sur l'œil.

CHAPITRE IV

Mission de confiance

I

L'audience du Sultan avait profondément remué Râmiz. Désormais, il voyait les choses sous un angle différent. Rentré à Malta-Kiosk, il ne considérait plus Abd-ul-Hamid comme un tyran sanguinaire, et toute sa haine se reportait sur l'entourage du Sultan, qui commettait tant d'infamies sous le couvert du maître et qui chargeait le maître de tous les crimes. Déjà Râmiz, âme ardente, songeait au magnifique avenir qu'Abd-ul-Hamid, enfin éclairé, pouvait préparer à la Turquie. Et il songeait, non sans orgueil, qu'à cette œuvre splendide il aurait collaboré, lui, Râmiz, reprenant ainsi, et continuant, et menant à sa réalisation, l'entreprise où son malheureux père avait échoué.

Toute la journée, allant d'une pièce à l'autre dans l'appartement qui lui servait de prison, il bâtissait fiévreusement de beaux projets. Soutenus par le Sultan qu'ils maintiendraient et consolideraient sur

le trône, les Libéraux relèveraient et élèveraient la Turquie. L'Empire Ottoman regagnerait vite son prestige d'autrefois.

Râmiz, plein d'enthousiasme, aurait aimé parler de ses beaux projets. Il se croyait près de réussir. Il trouvait à ses gardiens un air plus affable, et qu'ils avaient pour lui plus d'égards. Il rêvait du jour prochain où, loin d'être traité en prisonnier, il cueillerait le fruit de ses peines et serait l'objet de la reconnaissance populaire. Ah ! comme son père aurait été heureux ! Comme il serait heureux, s'il était encore vivant, et si dans sa prison il apprenait de son fils le succès enfin probable ! Et comme Chîrîne aussi serait heureuse !

Râmiz pensait sans cesse à Chîrîne. Il craignait que, désespérée et s'imaginant qu'il fût mort, elle ne se laissât mourir au moment même qu'elle n'avait plus rien à redouter. Ah ! s'il pouvait lui faire porter un message rassurant !

Toute la journée, Râmiz unit dans ses espoirs et ses regrets la pensée de Chîrîne et le souvenir de son père. Hélas ! il ne savait même pas si son père était encore vivant, et il ne savait pas ce qu'était devenue sa fiancée.

Le soir, quand toutes les lumières furent éteintes, il chercha vainement à s'endormir. Les heures s'écoulaient, Râmiz se retournait dans son lit, et toujours il ressassait les mêmes idées, les mêmes espoirs, les mêmes regrets, et les mêmes craintes ; car, fièvreux, il était pris parfois de craintes, crainte d'échouer malgré toutes les chances qu'il croyait avoir, crainte de s'être trompé peut-être sur les sentiments du Sultan, et crainte de mourir sans avoir pu sauver la patrie.

Or, comme il s'épuisait à vide dans sa rêverie douloureuse, il entendit qu'on marchait vers sa porte, qu'on s'arrêtait, et qu'on y frappait à petits coups. Il s'assit sur le lit, regarda, prêta l'oreille. De la lumière filtrait sous la porte. Il se leva et ouvrit. Un homme, qui tenait à la main une lanterne, salua.

— On vient pour vous emmener, Effendim.

— Où cela?

— Je ne sais pas.

— Mais qui est-ce?

— Un huissier du Padischah. C'est peut-être pour vous conduire à Sa Majesté.

Râmiz se prépara promptement. Dès l'abord, il n'augurait rien que de bon de cet appel tardif du Sultan ; il présumait que le Sultan voulait reprendre avec lui la conversation du matin, loin de tous importuns, à cette heure avancée de la nuit.

Dehors, un garde attendait le prisonnier. Râmiz le suivit sous les arbres qui faisaient l'obscurité du parc plus profonde et le silence plus émouvant, car on n'entendait que le bruit des pas du garde et du prisonnier. Bientôt, ils arrivèrent à une allée illuminée qu'ils prirent jusqu'à un rond-point d'où l'on découvrait le Petit-Palais, obliquèrent à gauche, et ne s'arrêtèrent que devant un palais somptueux que Râmiz voyait pour la première fois. Le garde, tirant une clef de sa poche, ouvrit la porte, entra devant Râmiz, et referma la porte. Le passage d'accès à la cour intérieure était éclairé. En le traversant, Râmiz aperçut, à sa gauche, une enfilade de petits salons. Laissant là son prisonnier, le garde disparut.

Curieux, Râmiz pénétra successivement dans les différents salons dont l'aménagement ne ressemblait

ni à celui du Petit-Palais, ni à celui de Malta-Kiosk. Tous avaient les murs tendus de soieries éclatantes dont les couleurs variées et le dessin se retrouvaient exactement sur les tapis qui décoraient le sol ; et chaque pièce avait un dessin et des couleurs particuliers. L'ensemble était d'une harmonie parfaite. Mais rien ne dénonçait que quelqu'un vécût, du moins pour le moment, dans cette partie du palais, et l'on pouvait supposer que le palais n'était destiné qu'à recevoir des hôtes temporaires.

Ayant admiré l'ensemble, Râmiz examina les détails. Au centre de chaque mur, un cadre était accroché. Râmiz les regarda l'un après l'autre. C'étaient des cartes géographiques, exécutées en relief avec un soin exact : ici, la Roumélie ; là, le Bosphore et ses rives ; ailleurs, l'Anatolie ; ailleurs, Constantinople ; travail minutieux de spécialistes ottomans, cartographes, ingénieurs et artistes. Et Râmiz, devant ce témoignage du génie de ses compatriotes, songeait à ceux que trop de persécutions avaient empêchés d'employer leurs dons naturels.

Mais le garde reparut, et, appelant Râmiz, le fit entrer à sa suite dans un vaste salon d'un luxe extraordinaire. Râmiz n'avait jamais rien vu de comparable. Tapis précieux, meubles rares à profusion, lustres géants avec toutes leurs bougies allumées, murs tendus de satin rouge broché d'or, horloges, bibelots innombrables, statues, tableaux dont le plus important représentait, en relief, la Caaba et ses environs, tout s'offrit à l'admiration de Râmiz, qui eût été embarrassé d'arrêter son choix sur ceci plutôt que sur cela.

Le garde souriait.

— Vous êtes, dit-il, dans Tchit-Kiosk, Effendim. C'est un des plus beaux palais d'Yildiz. Veuillez vous asseoir. On viendra. N'ayez pas peur.

Puis il se retira, et ferma la porte à clef sur Râmiz.

Alors cependant Râmiz s'inquiéta. Pourquoi le garde avait-il fermé la porte à clef ? N'était-ce qu'une feinte?

Râmiz voulut s'en assurer. Mais la porte était fermée, bien fermée, si bien même qu'elle semblait faire corps avec la muraille, et qu'il fallait savoir qu'il y avait là une porte pour croire qu'il y en eût une. Du regard, Râmiz inspecta les autres murs. Nulle autre porte n'était visible. Qu'était-ce donc que cette nouvelle prison? Allait-on le faire mourir ici? Il avait plus d'une fois frémi au récit des étranges assassinats dont la légende chargeait les habitants d'Yildiz. Pourquoi le garde lui avait-il dit, avant de se retirer : « N'ayez pas peur »?

II

De nouveau, Râmiz fit le tour du salon, avec l'espoir d'y découvrir une issue. Mais il ne découvrit rien. Et, bien que la pièce fût prodigieusement éclairée, il se sentit le cœur serré comme dans l'obscurité la plus lourde. Pour échapper à l'angoisse qui l'envahissait malgré lui, il examina les tableaux accrochés aux murs. Mais il les regardait sans les voir : son attention était ailleurs. Il s'assit près d'une table chargée de livres, en feuilleta un, puis un autre, puis un troisième. Mais il ne comprenait pas ce qu'il essayait de lire. Et il se représenta quelle hor-

rible vie avait dû mener son père prisonnier, si par bonheur le Sultan ne l'avait pas condamné à mort secrètement.

Et, soudain, il perçut un léger bruit, comme d'une clef qui grince. Il eut un sursaut. Venait-on? Qu'allait-on lui annoncer? Sa mort?

Il se retourna vers la porte par où le garde avait disparu. Le grincement persistait, mais on n'eût pas dit que ce fût du côté de la porte.

Râmiz se tourna vers le mur d'où le bruit semblait sortir. Mais rien n'y bougeait, rien n'y décelait la place d'une ouverture quelconque, et, se fiant plutôt à son bon sens qu'à son oreille, Râmiz regarda de nouveau vers la porte.

Une serrure geignit.

Or la porte resta fermée ; le mur, d'où le bruit avait semblé sortir, s'entr'ouvrit mystérieusement. Une espèce de fantôme en manteau blanc apparut. Râmiz recula. Etait-ce le spectre de son père évoqué qui surgissait du tombeau? Une sueur froide transit Râmiz. Son cœur battait violemment.

Mais le spectre se décoiffa du manteau qui le masquait. C'était Abd-ul-Hamid, en burnous blanc.

Debout, Râmiz tremblait encore.

Abd-ul-Hamid ferma derrière lui la mystérieuse ouverture, s'avança vers Râmiz, et sourit.

Mal remis de son émotion, le prisonnier fit un pas vers le Sultan.

— N'ayez pas peur, mon enfant, dit Abd-ul-Hamid. Si je viens à vous de si étrange façon, c'est pour échapper aux indiscrets qui m'épient et parce que j'ai besoin d'avoir avec vous un entretien absolument secret.

Le Sultan s'assit et, de la main, invita Râmiz à s'asseoir. Puis il réfléchit. Ce fut un long silence que Râmiz n'interrompit point. A la fin, le Sultan se décida.

— Ce que vous m'avez dit, hier, des gens de mon entourage, m'a vivement frappé. Je n'ai cessé d'y songer. Je suis persuadé que vous avez raison. Je ne suis entouré que de bandits, plus ou moins déguisés, mais dangereux. Tous les maux de l'Empire viennent de là. Par malheur, je dépends de ces bandits ; ils sont en nombre autour de moi ; ils ont su se faire des partisans nombreux. Je suis à leur merci. Seul au milieu de tous, que puis-je? Et comment me délivrer d'eux?

Il toussota, puis regarda craintivement autour de lui, comme s'il redoutait d'être entendu.

Il continua plus bas :

— J'ai voulu vous demander conseil, tête-à-tête. Au palais, ç'eût été proprement impossible. Je n'ai que des espions autour de moi : huissiers, valets, eunuques, femmes, et les derniers des esclaves, sont aux aguets pour le compte de quelqu'un. Je vous ai donc fait amener ici : le garde qui vous a conduit croit seulement que Tchit-Kiosk sera votre nouvelle prison ; il est reparti après vous avoir enfermé ici, et il ignore l'existence d'une autre porte, de ma porte. Nous sommes donc ici en sûreté. Parlons sans détours. Donnez-moi votre avis.

Râmiz avait repris son sang-froid. Tout ce qu'il venait de voir et d'entendre était étonnant ; mais il ne s'agissait pas de rêve ; Râmiz, malgré sa fatigue et tant d'émotions, s'en rendait compte ; il était en pleine réalité. Il répondit :

— Que mon Seigneur le Padischah dicte ses volontés ! Je suis à Ses ordres pour tout ce qui intéresse la Nation et l'Empire.

Abd-ul-Hamid soupira.

— Ah ! dit-il, combien de fois dans une journée n'entends-je pas ces deux mots : la Nation, et l'Empire ! On n'a que ces deux mots à la bouche dans mon entourage. C'est pour me flatter. Hélas ! Mais je ne suis pas dupe. Ainsi nous cherchons à nous leurrer mutuellement, et mutuellement nous nous suspectons. Si bien que, quelquefois, j'ai été malgré moi poussé à commettre des actions qu'Allah, je l'espère, daignera effacer du registre de ma vie, pourvu que je me hâte de mettre fin à cet état de choses.

Il se tut. Sa voix s'étranglait comme si des sanglots l'étouffaient. Le Sultan baissa la tête. Deux larmes perlaient à ses yeux.

Devant cette détresse, Râmiz ne pouvait plus se contenir : la sincérité d'Abd-ul-Hamid était évidente. En voyant pleurer le Sultan, il pleura. Et, s'il avait osé prendre la parole, il en eût été incapable.

III

Mais Abd-ul-Hamid n'avait pas tout dit. Il s'essuya les yeux et poursuivit :

— Je voudrais me débarrasser de ces traîtres qui m'enveloppent. Cependant, je ne peux rien entreprendre tant que je ne suis pas sûr des Libéraux, mes enfants. On me les a fait traiter de façon indigne.

Maintenant, ils sont loin de moi. Comment les rappeler? Il faudrait que j'eusse une conférence secrète avec eux. Nous tomberions vite d'accord sur les moyens les plus prompts pour supprimer dans sa racine le mal actuel ; puis on créerait aussitôt un gouvernement qui fît revivre le pays. Le passé nous aura servi de leçon. Il nous faut tout changer. Mais comment? Et réussirai-je? Si je m'appuie sur les Libéraux, seront-ils capables de m'aider sérieusement et de réduire nos adversaires? Si je m'engage dans cette aventure sans garanties suffisantes, si les Libéraux ne sont pas de taille à me soutenir jusqu'au bout, je joue là ma vie.

A ce coup, Râmiz se redressa. Jusqu'alors, il n'avait pu rien dire. Ses yeux brillèrent.

— Effendimiz, dit-il, je ne doute pas que les Libéraux vous soutiennent jusqu'au bout. Je ne le cacherai pas davantage à Sa Majesté le Padischah, puisque je vois qu'Il est prêt à s'appuyer sur nous : à la première tentative de révolution qu'ils feront, les Libéraux auront victoire complète. L'armée est à présent aux Libéraux. Il n'y a plus un officier, à Salonique et ailleurs, qui ne soit membre du Comité *Union et Progrès*. Par conséquent, ayant l'armée pour eux, les Libéraux sont capables d'exécuter leur projet ; et ils en seront d'autant plus capables que désormais la volonté de Sa Majesté Impériale les anime.

Abd-ul-Hamid écoutait. Ses yeux brillaient aussi. Sa figure s'éclairait de joie. Et Râmiz, dont le cœur battait d'espérance, s'arrêta pour mieux juger de l'effet de ses paroles.

— Est-ce bien vrai? demanda le Sultan.

— Rien de plus vrai, Effendimiz. J'appartiens au

cœur même du Comité, et je puis affirmer que, si le Comité apprenait que Sa Majesté les approuve, il sacrifierait tous ses membres pour Elle, jusqu'au dernier, et déclarerait une guerre à mort à tous les ennemis de Sa Majesté.

— Il faut que j'aie une entrevue avec eux, reprit le Sultan. Mais comment? Je ne puis pas sortir d'Yildiz.

Râmiz hasarda :

— Si mon Seigneur a besoin d'un ambassadeur de confiance....

Il n'osa pas achever.

Abd-ul-Hamid répliqua :

— Vous irez. Votre idée est excellente. Mais le Comité saura-t-il garder le secret jusqu'au jour de l'action? Car j'ai tout à craindre, moi, seul au milieu de mes ennemis.

— Que Sa Majesté se rassure. Elle a pu voir hier, par Elle-même, comment l'un de nous garde le secret de ses amis et s'expose à la mort hardiment plutôt que de trahir.

— Oui, dit le Sultan. Mais, à distance, même par l'intermédiaire d'un ambassadeur tel que vous, nous n'aboutirons que trop lentement. Il faut se hâter. Le mieux est que je m'entretienne, sans témoins, avec les chefs de votre Comité. J'ai beaucoup de choses à leur apprendre, qui leur seront utiles ; il est nécessaire que nous tenions conseil. Moi, je ne peux pas aller vers eux, puisque je vis à Yildiz en prisonnier, vous le savez....

— Mais ce leur sera un honneur de se rendre à l'appel de Sa Majesté.

— Ils ne viendront pas, dit le Sultan. Ils se mé-

fieront d'Yildiz, de mes gens, et de moi-même. On a si bien réussi à me rendre odieux !

— Je les détromperai, dit Râmiz, et ils nommeront une délégation qui se présentera devant votre Majesté.

— Soit ! dit encore Abd-ul-Hamid. Mais nous n'aurons pas d'entrevue de longue durée, puisqu'il ne faudra pas éveiller de soupçons ici. Il sied donc que les délégués aient pleins pouvoirs pour régler avec moi toutes les questions en une seule séance. Après quoi, l'action suivra, sans retard. Ah ! maudits soient-ils, ceux qui m'ont toujours caché les véritables sentiments des Libéraux ! Que de temps perdu ! Maintenant, je suis désabusé, et je vais remettre mon fardeau entre vos mains. Je vous donne toute ma confiance, mon enfant. Puissiez-vous faire triompher notre projet ! J'attendrai la délégation avec impatience. Qu'on m'envoie les chefs les meilleurs et les plus sages. Ils entreront à Yildiz sans difficulté : ils n'auront qu'à s'annoncer comme une délégation économique ou scientifique, ou quelque chose de semblable. Je les reconnaîtrai.

Râmiz, de la tête, acquiesça.

— Et quand mon Seigneur ordonnera-t-il qu'on se mette à l'œuvre?

— Tout de suite, dit le Sultan. Un de mes hommes, sur qui l'on peut compter, vous fera sortir d'Yildiz. Demain, on croira que vous vous êtes évadé. Voilà tout. Seulement, une fois dehors, soyez prudent. Notre entreprise ne dépend plus que de vous.

IV

Heureux du tour que prenaient les événements, fier d'avoir si rapidement gagné la confiance d'Abd-ul-Hamid, et fier d'être l'un des premiers ouvriers de la grandeur future de la Turquie, Râmiz se souvint de son père. Fort des avantages qu'il venait de remporter, il dit :

— La bienveillance de Sa Majesté le Sultan m'encourage à Lui présenter une requête personnelle.

— Parlez, mon enfant. Que désirez-vous ?

— Il y a une dizaine d'années, mon père est entré à Yildiz. Il n'en est jamais sorti. Jamais du moins nous n'avons su ce qu'il est devenu. Je voudrais bien savoir s'il est encore vivant.

Abd-ul-Hamid parut étonné :

— Votre père est entré ici il y a une dizaine d'années? Quel est son nom, et qu'était-il venu faire?

— Il se nommait Saïd. Il était venu pour....

L'étonnement d'Abd-ul-Hamid s'accrut.

— Saïd Bey est votre Père? On m'a dit qu'il venait pour venger la mort de Midhat Pacha, qui était son ami. Sur le rapport qu'on m'en fit, il méritait la mort. Je l'ai condamné seulement à la prison.

— Il est vivant?

— Toujours.

— Ah ! s'écria Râmiz d'une voix suppliante, le revoir serait pour moi la plus haute faveur. Et, que je le revoie, je suis toujours l'esclave de Sa Majesté le Padischah.

— Vous le verrez. Quoi de plus naturel? Au point

où nous en sommes, puis-je rien vous refuser? Votre père sortira de prison à l'instant même, et il quittera Yildiz avec vous.

Râmiz se précipita aux pieds du Sultan et posa ses lèvres, fervemment, sur le pan du manteau impérial.

Abd-ul-Hamid le releva :

— Je retourne à mon palais. L'homme que je vous ai annoncé va venir vous prendre. Il viendra avec votre père. Et il vous fera sortir tous deux d'Yildiz.

Ce furent les derniers mots du Sultan. Après quoi, il s'en alla, mystérieusement, comme il était venu. Et, derrière lui, le mur, qui s'était entr'ouvert de nouveau, se referma.

Resté seul dans le vaste et magnifique salon, Râmiz se demandait s'il n'avait pas rêvé. Son aventure était prodigieuse. Arrêté pour le plus grave des motifs, — complot contre S. M. le Sultan —, menacé du châtiment le plus rigoureux, il devenait l'homme de confiance du Sultan ! Peu s'en fallut qu'il remerciât de tout son cœur le fourbe Sahib, dont la trahison et la méchanceté avaient des effets si enviables. Non seulement Râmiz ne serait pas condamné, mais il était renvoyé par le Sultan, et il sortait d'Yildiz avec son père retrouvé, et il était chargé par le Sultan d'organiser les préparatifs d'un changement de régime? Quel rêve pouvait être plus extraordinaire?

Râmiz croyait rêver.

Pour éprouver s'il rêvait ou non, il se leva, fit le tour du salon. Il s'arrêta devant une pendule placée sur une table de bois doré. La pendule marquait deux heures, — deux heures du matin. Alors, il se mit à compter les minutes. Il attendait son père. Il

était resté des années sans le voir. Maintenant, les minutes lui semblaient plus longues que ces années écoulées.

Soudain, au dehors, un bruit de pas. Puis un grincement de clef. Râmiz courut à la porte.

Un homme masqué entra, salua Râmiz sans parler, puis fit un signe vers l'extérieur.

Saïd entra.

. . . .

Râmiz eut peine à le reconnaître. Saïd avait excessivement vieilli. Ses traits s'étaient altérés ; ses cheveux et sa barbe, blanchis, avaient poussé sans soins; et, prisonnier depuis dix ans, Saïd était d'une pâleur mortelle.

— Râmiz ! Mon fils ! Mon chéri !

Le vieillard, pleurant de joie, serrait son fils dans ses bras, sans plus rien dire. Râmiz pleurait pareillement.

— Père ! dit-il, je rends grâces à Allah. Sans lui, je ne serais pas entré dans cette prison, je ne t'aurais pas revu, et je ne t'aurais pas sauvé.

— Rendons grâces à la bonté du Prince des Croyants, répondit Saïd. S'il n'avait pas eu pitié de nous, nous serions à jamais prisonniers tous les deux. Le garde qui est venu me chercher m'a tout révélé brièvement. Il paraît que nous sommes libres et que tu es chargé par S. M. le Padischah d'une mission spéciale. Et ce garde-ci va nous donner les instructions nécessaires.

Debout, à l'écart, le garde n'avait pas ouvert la bouche. Quand il entendit qu'on parlait de lui, il s'avança et leur remit un paquet qu'il tenait sous son manteau.

Le paquet contenait deux *stamboulines.*

D'un signe, le garde invita les prisonniers à s'en revêtir.

Sans perdre de temps, Râmiz obéit, puis s'examina dans le miroir. Cependant, le garde lui tendait une feuille de papier. C'était un ordre de transport à destination de Salonique. Et Râmiz dit au garde, qui devait être muet :

— Compris.

Mais Saïd, lui, ne s'était pas habillé de la *stambouline.*

Par signes, le garde insista.

— Je ne puis quitter Yildiz cette nuit, dit le vieillard. Je ne puis pas sortir dans l'état où je suis.

Râmiz allait protester.

— Je partirai demain, dit Saïd. Nous nous retrouverons à Salonique. Est-ce que ma grâce n'est pas certaine?

— Certaine.

— Donc, ne crains rien. Pars. Je partirai demain. J'aurais honte de me montrer dans les rues tel que je suis ; j'ai l'air d'un ermite des bois. Et puis, l'émotion m'a brisé ; il faut que je m'habitue à l'idée que je suis libre ; cette nuit, je serais incapable de te suivre. D'ailleurs, j'ai passé ici dix années. J'y passerai bien encore une journée facilement.

Râmiz ne protesta plus. A cause du garde présent, il ne posa pas de question à son père ; mais il devinait que Saïd avait d'autres raisons, plus sérieuses, de s'attarder dans sa prison. Il prit la main de son père, et la baisa.

Derrière le garde qui les emmena, le père et le fils, quittant Tchit-Kiosk, se dirigèrent vers Malta-

Kiosk. A Malta-Kiosk, ils se séparèrent. Saïd rentra dans sa prison. Râmiz suivit le garde muet.

Par une allée couverte, ils arrivèrent à l'une des portes de l'enceinte extérieure d'Yildiz. Le garde ouvrit la porte, s'effaça, et, d'un geste, fit entendre à Râmiz qu'il était libre.

Mais, au moment où Râmiz allait s'enfuir, le garde, pour la première fois, parla, et prononca :

— Si un soldat par hasard vous arrête. dites-lui : « La Majesté Impériale ». C'est le mot de passe.

Et il referma la porte sur Râmiz.

Alors, et alors seulement, Râmiz remarqua que la voix du garde rappelait, à s'y tromper, la voix d'Abd-ul-Hamid.

— Simple coïncidence, se dit-il.

V

Râmiz libéré, Abd-ul-Hamid rentra dans son palais, rendit son uniforme au garde qu'il avait enfermé pendant son absence, renvoya le garde impassible, puis, en costume de nuit, gagna son cabinet de travail.

Le chef du personnel, comme il faisait souvent, avait placé un bouquet de violettes sur un piédouche. Abd-ul-Hamid, qui avait une préférence pour les violettes, prit le bouquet, en huma le parfum, ferma les yeux de plaisir, puis reposa le bouquet, s'étendit sur une chaise-longue, soupira, choisit un cigare, l'épointa, l'alluma, et, se renversant en arrière, la tête appuyée, leva les yeux vers le plafond. Il revoyait toute sa journée.

Attentivement, il suivait du regard les anneaux de fumée qui montaient du cigare l'un après l'autre et finissaient par se confondre les uns dans les autres.

Abd-ul-Hamid aimait à exprimer tout haut ses pensées, quand il était seul. Il murmura :

— Ce jeune homme est persuadé que j'ai confiance en lui et que je crois qu'il tiendra sa promesse. Il en sera mieux persuadé quand son père, délivré par moi, l'aura rejoint. Il est jeune et ardent. Il me servira. J'ai agi sagement. Le garder ici et employer la force eût été sans effet ; il était bien résolu à ne rien avouer. Il n'avait pas peur de mourir ; sa mort eût été sans profit, puisque les autres vivaient encore et m'échappaient. Et d'ailleurs je le tiens : sa fiancée est ma prisonnière. S'il veut se dérober à sa promesse, je lui ferai savoir que Chîrîne est ici. Il reviendra. Et, s'il revient sans la délégation qu'il s'est vanté de m'amener, ou s'il persiste alors à ne pas me donner les noms que je désire, et si Chîrîne de son côté persiste à se taire, je les châtierai tous deux : ils payeront de leur vie leur refus. Mais je suis tranquille : la délégation viendra. Ces Libéraux sont d'un incroyable orgueil. N'ai-je pas rendu la liberté à l'un d'eux, quand il était à ma merci? Ils l'écouteront. Celui-là m'est tout acquis. J'ai su le persuader. Ils viendront. Et ils mourront. Les autres perdront courage ; leur fameuse Association se dissoudra d'elle-même ; et il en sera de ce comité révolutionnaire comme de tous les comités révolutionnaires : j'en serai venu à bout.

Le Sultan se redressa. Ses yeux brillèrent. Il éleva la voix :

— Maudits soyez-vous ! s'écria-t-il, imbéciles que vous êtes ! Vous vous croyez plus malins que moi?

Vous donnerez à manger aux poissons du Bosphore. Entendez-vous? Je verserai du sang tant qu'il en faudra verser. Je suis le Maître ; je le serai, et seul. Quoi qu'ils pensent de moi, quelque opinion, bonne ou mauvaise, qu'ils aient de moi, que m'importe? Machiavel a raison : un prince ne reste prince, un maître ne reste maître, que s'il a le courage de renoncer à toutes les vertus inutiles en son rang. Un prince n'a qu'un devoir : garder l'empire et maintenir la patrie. La ruse est la première des vertus : perfidie selon les sots, talent selon d'autres. Machiavel a raison. La politique qu'il préconise fut celle de tous les grands hommes. Et nul empire ne s'est fondé jamais par de l'honneur, de la franchise, de la loyauté.

Abd-ul-Hamid parlait en phrases hachées et précises, comme s'il voulait convaincre un contradicteur. La nuit était fort avancée. Il se tut, jeta son cigare, se leva, prit le bouquet de violettes, et passa dans une chambre voisine pour essayer de dormir. Et ses manœuvres de chaque nuit recommencèrent, qui devaient laisser ignorer à tous où dormait le Sultan.

Il s'endormit en pensant à Râmiz.

. . . .

Sa première pensée, à son réveil, fut pour Râmiz. Sitôt levé donc, il ordonna au Premier Secrétaire de lui amener « le prisonnier ».

Naturellement, on ne trouva pas Râmiz à Malta-Kiosk.

Abd-ul-Hamid fut mécontent.

— Y était-il hier soir?

— Oui, Effendimiz, répondit le Premier Secrétaire

inquiet. Mais il paraît qu'un garde est allé le chercher cette nuit.

— Voilà ! s'écria Abd-ul-Hamid. On vous a joués. Vous avez laissé échapper cet homme ? Allah ! Qu'est-ce que cette incurie? Je ne puis donc compter sur personne?

Sous la colère du Sultan, le Premier Secrétaire baissait la tête, sans répondre.

Abd-ul-Hamid reprit :

— Faut-il donc que je fasse tout moi-même? Est-ce à moi de garder les prisonniers? Il s'est enfui. Il n'est certainement pas demeuré à Constantinople. Il a dû regagner Salonique.

Abd-ul-Hamid s'arrêta, réfléchit, puis :

— Envoyez un télégramme à Nâzim Bey.

— Bien, Effendimiz.

— Dites-lui : « *Râmiz s'est évadé. Il a dû rentrer à Salonique. Surveillez-le. Suivez-le. Sachez où siègent ses amis du Comité. Tant que vous n'aurez rien trouvé, laissez Râmiz libre. Que sa fuite nous serve. Quand vous aurez trouvé ses amis, saisissez-vous d'eux, vivants si possible, morts s'il faut. N'hésitez pas. Votre avancement est en jeu.* »

— Bien, Effendimiz.

Le Premier Secrétaire immédiatement rédigea la dépêche. Le Sultan y fit des corrections. Le Premier Secrétaire se retira.

Derrière lui, Abd-ul-Hamid éclata de rire.

— Si je ne fais pas tout moi-même, dit-il, tout est mal fait.

Le cas de Râmiz réglé, le Sultan releva la tête fièrement.

— Reste Chîrîne, dit-il.

Mais il s'était déchargé de ce soin sur la Cadine G... Il avait pleine confiance en elle ; il savait qu'elle l'aimait ; pour être aimée, que n'eût-elle pas entrepris?

Cependant, le Sultan songeait à la grossesse présumée de la Cadine, aux prédictions funestes qui interdisaient qu'elle eût un fils. Il murmura :

— Quand elle aura réussi, il sera temps de me délivrer d'elle.

VI

Sorti d'Yildiz, comme on l'a vu, avant d'avoir même songé qu'il en pût sortir, Râmiz avait douté d'abord s'il ne rêvait pas.

A peine avait-il d'ailleurs franchi la porte qu'Abd-ul-Hamid avait refermée sur lui, un soldat lui cria :

— Halte ! Qui vive?

— La Majesté Impériale, répondit Râmiz.

Et il passa. Il était libre. Il ne rêvait pas.

La nuit s'achevait quand il arriva à la gare. Il présenta son ordre de transport. On s'empressa autour de lui, et on l'installa dans un compartiment réservé du train qui allait partir pour Salonique.

Râmiz était épuisé de fatigue.

Trop d'événements s'étaient succédé depuis vingt-quatre heures. La veille, il ne concevait guère qu'il pût se soustraire à la mort, et son plus grand chagrin était de mourir sans nouvelles de son père et de sa fiancée.

Certes, Touhmâz lui avait bien dit que Chîrîne

avait pu se réfugier à Monastir, à Resna, n'importe où : il la retrouverait...

Il n'y avait qu'une ombre au bonheur de Râmiz : il regrettait que son père ne l'eût pas accompagné. Il supposait que Saïd évidemment ne restait pas à Yildiz sans motif sérieux ; et le Sultan évidemment tiendrait sa promesse, puisqu'il avait intérêt à la tenir. Mais les événements tournent si vite ! Râmiz l'avait éprouvé. Et il craignait un peu, malgré tout, l'événement imprévu qui empêcherait Saïd de sortir d'Yildiz.

Ainsi, bercé par le train, somnolent et résistant au sommeil pour mieux jouir de son bonheur, il regardait filer devant ses yeux, mais sans les voir, montagnes, vallées, forêts et bourgades.

. . . .

Le soir, quand il descendit du train, comme le soleil déclinait, il eût été incapable de décrire les paysages du parcours. Il était tout à la joie de rentrer à Salonique.

Or, machinalement, en sortant de la gare, il mit la main à la poche de sa *stambouline*. Il en tira un mouchoir, et un papier plié en quatre tomba du mouchoir. Intrigué, Râmiz déplia le billet.

Il lut :

« *Méfie-toi* ».

La joie de Râmiz tomba net. Son père venait adroitement de le rappeler à la réalité. La joie rend imprudent. Râmiz reconnut que le conseil lui arrivait à point.

Il avait peut-être l'intention de conter tout de suite son aventure à ses amis. Il se dirigea plutôt vers la maison de sa fiancée.

A mesure qu'il s'en approchait, il se sentait plus ému. Il oubliait sa fatigue, les dangers auxquels il avait échappé ; il oubliait tout, il ne voulait plus que revoir Chîrîne.

Mais la maison était fermée.

Des voisins le renseignèrent : Chîrîne depuis plusieurs jours avait disparu ; son père était à Constantinople ; et sa mère à Monastir, où Chîrîne avait des amies.

Quelle déception ! Râmiz sentit toute sa fatigue lui peser aux épaules. Il s'éloigna lentement de la maison fermée.

Un instant, il eut envie d'aller à Monastir. Mais il se rappela qu'il avait une mission à remplir et qu'il devait songer à sa mission avant de songer à sa fiancée. En outre, tout à coup il lui souvint qu'il y avait, ce soir même, séance ordinaire du Comité. Et il résolut de s'y rendre, pour exposer sans retard à ses amis la proposition d'Abd-ul-Hamid. Comment différer en effet? Le Comité tenait séance le soir même. Ne fallait-il pas profiter de l'occasion?

Il était déjà nuit. Râmiz se dirigea vers le café où, sans jamais parler de politique, par prudence, ses amis se réunissaient. Les soirs de séance du comité ils se transmettaient seulement, de l'un à l'autre, l'adresse du lieu où se tiendrait la séance. Rien de plus. Aux yeux du plus perspicace des policiers, ils n'étaient dans ce café que des amis qui se retrouvent pour causer de tout, sauf des choses interdites.

Le retour de Râmiz fut discrètement, mais vivement fêté. On lui parlait en termes vagues de son « voyage ». On n'espérait pas le revoir « si tôt ». Râmiz dit qu'il était revenu plus tôt qu'il ne pensait.

parce qu'il avait « une affaire importante » à traiter, « qui désormais le tirerait d'embarras, lui et ses associés ».

Quand, à l'heure du dîner, les « associés » impatients d'en apprendre davantage se séparèrent, Râmiz savait où se tiendrait la séance du Comité. Mais nul n'aurait pu deviner lequel de ses « associés » le lui avait dit.

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

A Salonique

I

Avant de se rendre au lieu fixé pour la séance du Comité, Râmiz retourna chez le voisin de Touhmâz qui l'avait renseigné sur la disparition de Chîrîne et le départ de ses parents. Un train de Constantinople arrivait en effet au milieu de la nuit ; Saïd débarquerait peut-être à Salonique par celui-là ; il se dirigerait immédiatement vers la maison de Touhmâz ; et Râmiz pria le voisin complaisant d'envoyer Saïd, chez un de leurs amis, dont il donna seulement le nom, Saïd connaissant l'adresse.

Dès lors, Râmiz fut prêt à s'acquitter de son message. Toutes ses dispositions étaient prises.

Il serait trop long de raconter ici par quel chemin compliqué, par combien de tours, de retours et de détours, par quel excès de prudence Râmiz gagna le lieu de la séance. Et un tel détail serait fastidieux pour qui n'a pas vécu à Salonique en 1908. Qu'il nous suffise de dire qu'après avoir marché longtemps,

et s'être rendu compte qu'il n'était pas suivi, Râmiz frappa d'une manière convenue à la porte d'une maison qui appartenait à un étranger et que par conséquent la police était contrainte de respecter ; qu'il en salua le maître à qui d'abord il recommanda Saïd; qu'il la traversa ; qu'il en sortit par une porte de derrière qui donnait sur une ruelle, que de la ruelle il passa dans une rue, puis dans une autre, et qu'après de nouveaux tours, retours et détours, il frappa enfin à une porte, d'une manière convenue, comme il avait fait quelques instants plus tôt. C'était là, et c'était une loge maçonnique. On voit que les membres du Comité *Union et Progrès* avaient fort à faire pour se réunir et qu'ils s'entouraient de toutes les précautions nécessaires pour n'être pas troublés au cours de leurs séances.

Aux coups frappés par Râmiz, la porte s'était ouverte. Au fond du corridor où il pénétra, brillait une lanterne puissante qui aveuglait les arrivants. Ainsi ils étaient reconnus avant de pouvoir rien discerner. Des hommes masqués, vêtus de noir, étaient alignés de chaque côté du corridor. Deux d'entre eux, le sabre haut, barrèrent le passage à Râmiz. Râmiz fit le signe convenu. Les deux hommes le laissèrent passer.

Au vestiaire,— cérémonie habituelle,— il endossa, par-dessus ses vêtements, un ample manteau noir à capuchon dont on pouvait, au besoin, se masquer. Puis, accompagné d'un huissier masqué, il marcha vers la salle des séances, recommanda Saïd à l'huissier, frappa à la porte comme il fallait, et entra.

N'assistaient aux séances du Comité directeur que

les membres du Comité. Ils étaient douze, y compris le frère président.

L'association était rigoureusement organisée et administrée. Les affiliés ne connaissaient pas les douze directeurs. Un candidat demandait-il son admission? Il devait être connu et présenté par un des douze. Admis, il assistait à une séance spécialement tenue pour lui ; il comparaissait devant les douze masqués, prêtait serment sur le Coran ou l'Evangile et le revolver, puis s'en allait, ne connaissant des douze que celui qui l'avait présenté. Et ce qui se faisait à Salonique, se faisait dans toutes les villes et dans tous les villages où des filiales et des sections avaient été créées. Chaque filiale avait été créée par un des douze, qui, recrutant sur place, dans la ville qu'il avait choisie, onze adhérents de toute confiance, formait un comité régional ; et ce comité régional opérait comme le Comité central de Salonique ; mais des douze de Salonique, il ne connaissait que celui qui l'avait fondé. Et chacune des sections, créées dans les villages par un membre d'un comité régional, opérait comme le comité régional, et ne connaissait des douze de ce comité que celui qui l'avait à son tour fondée. Ainsi l'association se gardait contre les délateurs ou les indiscrets.

Râmiz, lui, était l'un des douze du Comité Central de Salonique.

II

D'un coup d'œil, en entrant dans la salle des séances, il constata qu'il n'arrivait pas le dernier.

Tout de suite on l'entoura. Il y avait là l'Emir Alaï Haçan-Rida Bey, officier d'artillerie ; Faïq Bey ; Fethi Bey ; Haqqi Bey ; Réfig Bey, avocat ; Talat Bey ; Enver Bey ; Djémal Bey, et Rahmi Bey.

Râmiz s'était assis près de la petite table où les candidats prêtaient serment sur les livres sacrés et le revolver. Tout en répondant aux questions de ses camarades, il regardait obstinément le portrait de Midhat Pacha, « père de la Constitution » et ami de Saïd, qui voilé de noir, dominait le fauteuil du président, de l'autre côté de la grande table des séances.

Comme les douze devaient se réunir en séance ordinaire, aucun d'eux n'était masqué. Ils portaient tous seulement le grand manteau noir.

Quand ils furent au complet, le président leur dit :

— La séance est ouverte, à la mémoire de Midhat-Pacha, mort pour la Constitution.

Et tous les directeurs, qui s'étaient assis autour de la grande table, se levèrent respectueusement.

— Mes frères, commença le président, notre frère Râmiz nous arrive de Constantinople. Il a une communication à nous faire, d'où nous pourrons, croit-il, tirer profit. Je lui donne la parole.

Râmiz se leva.

— Vous savez, mes frères, qu'il y a quelques jours j'ai été expédié à Yildiz par force, à la suite d'une délation. Vous désespériez peut-être de me revoir vivant parmi vous ; car, aller à Yildiz ou en enfer, c'est la même chose.

On sourit.

— Nous avons été tenus au courant, dit le président, par le frère dévoué que nous avons à Yildiz et que vous n'avez sans doute pas vu.

— Je n'ai vu personne, dit Râmiz. J'étais reclus dans un Kiosk.

— Dans Malta-Kiosk, dit le président.

— En effet, confirma Râmiz. Dès mon arrivée, le Premier Secrétaire m'a laissé entendre que j'avais tout intérêt à vous trahir ; il me promettait d'abord la vie sauve, ensuite de grosses récompenses. Je n'ai pas besoin de vous dire que le Premier Secrétaire a perdu son temps. Ensuite, j'ai été appelé par Izzet Pacha, qui m'a reçu chez lui fort aimablement. Il a essayé, lui, de me prouver que notre politique du Comité est une politique funeste et sans avenir. J'ajoute qu'il m'a semblé convaincu. Mais évidemment il cherchait, lui aussi, à me faire passer dans le camp de nos adversaires. Comme je savais que j'étais perdu, et que je n'avais plus rien à perdre, j'ai risqué le tout pour le tout, et j'ai déclaré à Izzet Pacha que, si j'avais des choses à dire, je ne les dirais qu'au Sultan en personne. J'étais décidé, moi chétif, à dire au Sultan ce que personne peut-être n'avait eu le courage de lui dire : que notre patrie est en danger et que, seuls, nous, Libéraux, pouvons la sauver. Je vous avoue, mes frères, que le résultat de ma hardiesse a passé mon attente. Et, toute modestie à part, je crois que le succès que j'ai remporté sur le Sultan a de quoi vous intéresser. En bref, voici : nous aurons bientôt la Constitution, et cela sans être réduits à l'obtenir par la violence.

Les directeurs avaient écouté sans interrompre. Le président intervint :

— Dites-nous comment, mon frère. Vous savez qu'aux termes de notre pacte d'association, nous n'avons qu'un but : obtenir la Constitution afin de

sauver le pays, et sans violence inutile, si possible.

Enver Bey demanda la parole.

— Est-il vraiment possible, fit-il, d'obtenir quelque chose d'Yildiz autrement que par la violence? C'est une question. Pour moi, je suis persuadé que nous n'obtiendrons rien sans le secours des armes et sans verser de sang.

— Enver Bey, dit le président, vous êtes un soldat à toute épreuve, et nous vous admirons. Mais il faut écouter ce que Râmiz vient nous offrir. Il n'y a rien d'impossible pour Allah.

— Il n'y a rien d'impossible pour Allah, acquiesça Enver Bey. Vous avez raison. Parlez donc, Râmiz, nous écoutons.

Râmiz reprit.

— Que les soldats, dont le métier est de se battre, apportent une aide efficace quand on ne peut pas résoudre une difficulté pacifiquement, je n'y contredis pas, j'approuve. Mais moi, je ne suis qu'un écrivain, homme de lettres et publiciste. Mon rôle est d'étudier les différentes solutions, de confronter les idées et les hypothèses, et donner un avis motivé. Or, je crois que nous pourrions obtenir la Constitution sans recourir aux armes.

III

Râmiz, au milieu d'un silence attentif, fit revivre pour ses camarades les deux scènes d'Yildiz. Il insista sur l'entrevue nocturne de Tchit-Kiosk, raconta de quelle façon les yeux d'Abd-ul-Hamid s'étaient

ouverts à la vérité, de quelle façon le sultan confessa son erreur et le désir qu'il manifesta de collaborer avec les Libéraux pour créer en Turquie un régime constitutionnel.

— Ce qui me prouve, disait Râmiz, que le Sultan jouait franc jeu, c'est qu'il m'a relâché, alors que je ne pesais plus rien entre ses mains. Et il m'a relâché à l'insu de tous ses gens. Lui-même m'a ouvert la porte d'Yildiz, et il a pris toutes les précautions pour m'épargner tout ennui. Qui plus est, et qui me prouve mieux encore ses bonnes dispositions, c'est qu'il a relâché pareillement mon père, qui était prisonnier depuis dix ans, et que nous croyions mort.

— Votre père est sorti avec vous? demanda le président.

— Non, mon père n'est pas sorti avec moi. Il n'a pas voulu quitter Yildiz sur le moment. Ses motifs, je les ignore. Mais il devait sortir aujourd'hui. Franchement, ne vous semble-t-il pas qu'il y a quelque chose de nouveau dans cette attitude du Sultan à notre égard? Et ne croyez-vous pas qu'en me graciant et en graciant mon père, c'est à tous les Libéraux qu'il tend la main?

Râmiz, ayant achevé, se tut. Le président dit :

— Mes frères, aux termes de notre règlement, nous nous sommes résolus à donner à la Turquie un régime constitutionnel, sans employer la violence, si possible, et sans verser de sang. Aux termes de notre règlement encore, la personne du Sultan sera respectée, si nous obtenons le régime constitutionnel que nous voulons, car nous désirons sauver et relever le pays, et non point nous venger. En conséquence,

nous ne pouvons pas refuser, sans l'examiner de près, l'offre d'Abd-ul-Hamid.

Mais Enver Bey se leva.

— Mes frères, dit-il, l'offre d'Abd-ul-Hamid est très belle. Il est très beau aussi de ne pas verser de sang. Et obtenir le régime constitutionnel que nous voulons sans employer la violence, c'est un beau rêve. Cependant, quoique je ne sois qu'un soldat, comme a dit notre frère Râmiz, je n'ai pas négligé de confronter les idées et les hypothèses et d'étudier les différentes solutions ; et je vous le dis : votre projet va à l'encontre des lois naturelles et sociales qui régissent l'histoire des Nations depuis les temps les plus reculés. Citez-moi, je vous prie, l'exemple d'un peuple qui ait renversé un régime tyrannique et qui ait conquis sa liberté sans combattre et sans tirer l'épée ! Vous ne m'en citerez pas un. Et le poète arabe a raison, qui affirme que « l'honneur ne se sauve que par le sang ». Notez bien que je ne prétends pas non plus qu'il nous soit absolument impossible d'arriver à notre but sans employer la violence. Et il est juste que nous tentions tout pour y arriver de cette manière. Seulement, notre réussite serait sans précédent, et j'en conclus qu'elle serait douteuse ; car, si le moyen que vous préconisez était bon, on l'aurait employé avant nous. En outre, combien de temps ne nous faudra-t-il pas pour réussir de cette manière? Et, tandis que vous craignez de recourir au coup de force, tandis que vous temporisez, les peuples souffrent, nos frères gémissent, et le régime abominable continue d'exercer ses infamies. Non, mes frères, le coup de force est nécessaire. S'il ne l'était pas, pourquoi tant de soldats se seraient-ils

inscrits parmi nous? Vous déciderez. Je tiens néanmoins à faire observer que l'offre d'Abd-ul-Hamid me paraît suspecte, parce qu'elle vient d'un tyran, et qu'elle cache probablement un piège.

Sur quoi, Enver Bey s'assit. Un brouhaha d'approbations, d'objections et de restrictions, accueillit la fin de sa harangue. Une voix cria dans le tumulte :

— La force, la force, il n'y a que la force !

Mais le président rétablit le silence :

— Enver, dit-il, Allah soutienne votre courage et votre valeur ! Avec des hommes de votre trempe, une entreprise comme la nôtre ne peut que réussir. Vous nous avez donné votre avis, et je vous en remercie vivement ; mais il est équitable que nous écoutions d'autres avis, s'il y en a ; nous devons nous conformer au règlement : l'offre d'Abd-ul-Hamid ne peut pas être rejetée sans discussion.

— Je demande la parole, dit Faïq Bey.

— Parlez, dit le président.

Faïq Bey se leva.

— Frère président, vous avez raison, nous devons nous conformer au règlement, et nous n'avons pas le droit de repousser, sans examen, l'offre d'Abd-ul-Hamid. Examinons-la donc. Mais croyez-vous qu'elle mérite d'être examinée? De qui vient-elle en effet? D'Abd-ul-Hamid. Est-ce que nous ne connaissons pas Abd-ul-Hamid? L'expérience nous démontre suffisamment qu'on ne peut pas avoir confiance en lui. Est-ce la première fois qu'il essaye d'allécher les Libéraux par des promesses? Vous savez bien que non. Il promet et ne tient pas. On le croit, et l'on en meurt. Avez-vous oublié l'histoire du Comité de Paris? Je ne vous ferai pas l'offense de vous rappe-

ler la triste aventure de Mourâd. Et puis, à quoi bon accumuler des faits? Un seul suffit, la première trahison d'Abd-ul-Hamid. Il la commit le jour qu'il monta sur le trône. Pour régner, il promit à Midhat Pacha d'instaurer le régime constitutionnel. Il l'instaura, oui[1], mais avec l'arrière-pensée de le supprimer à la première occasion favorable. Il avait juré d'être fidèle à la Constitution. Il l'a supprimée[2], il a poursuivi tous les Libéraux, il a tué notre frère et notre père Midhat[3]. Cette première trahison a dominé toute sa vie. Les autres ne sont que des appendices à celle-là. Abd-ul-Hamid a dans le cœur la passion de la tyrannie. Son auteur favori est l'italien Machiavel, professeur d'immoralité politique. C'est un détail qui a de l'importance. Si encore le Sultan nous envoyait par écrit ses propositions, et s'il nous demandait de tout régler avec lui par écrit, je ne dis pas qu'il ne faudrait pas prendre en considération une offre pareille. Mais il nous convoque à Yildiz, tombe des Libéraux. Le passé nous instruit. Aller à Yildiz? Je n'en suis point partisan. Voilà mon avis, et, je vais plus loin : notre œuvre aujourd'hui est bien plus en péril qu'hier.

— Parfaitement ! cria Enver Bey.

Râmiz se leva.

— Vous avez le droit, dit-il, de douter d'Abd-ul-Hamid. Le passé témoigne contre lui. Et moi-même je suis longtemps demeuré indécis et sceptique. Mais je dois vous dire loyalement que j'ai vu des larmes couler des yeux du Sultan, quand il se repentait des

1. Le 22 décembre 1876
2. Le 14 février 1878
3. Le 26 avril 1883. [*Notes des Traducteurs.*]

crimes qu'on l'a contraint de commettre. Il avait l'air d'un enfant coupable qui a peur d'être puni. Voilà ce que j'ai vu. D'autre part, quant à régler une affaire de l'ampleur de celle-ci par correspondance, le Sultan y a songé. Mais il craint des lenteurs qui amèneraient indubitablement des indiscrétions, il craint pour sa vie, si l'on découvre qu'il complote avec nous contre ceux qu'il va dépouiller du pouvoir à notre profit, et il désire hâter les choses, afin de se mettre le plus promptement possible sous notre sauvegarde. Voilà ce qu'il m'a déclaré. Enfin, mon père, puisqu'il revient, vous pourrez l'interroger. Il a certainement d'Abd-ul-Hamid une opinion dont il ne serait pas inutile de tenir compte, et je vous demande de l'entendre avant de rien décider.

— J'approuve, dit le président. Remettons donc notre décision à plus tard. Nous aurons le temps de l'étudier individuellement à fond, ce qui n'en vaudra que mieux. Et même, vu la gravité des circonstances, mes frères, si vous estimez qu'il faille convoquer une assemblée générale, nous la convoquerons.

On approuva, à l'unanimité.

— Mais, dit le président en s'adressant à Râmiz, puisque la question est ainsi provisoirement résolue, voulez-vous, mon frère, nous parler un peu de votre père Saïd Bey?

— Quoi ! s'écria Haqqi Bey. Saïd Bey est le père de Râmiz? Mais c'était l'ami intime de notre père Midhat !

IV

— C'est lui-même, répondit le président, et non seulement il était l'ami intime de Midhat, mais il fut son exécuteur testamentaire. Par Saïd Bey, nous avons appris les suprêmes volontés de celui que nous considérons comme notre maître ; et grâce à lui nous avons pu créer notre association dans un esprit conforme aux derniers désirs de Midhat Pacha.

Quelqu'un interrompit le président :

— Ainsi c'est Saïd Bey qui détenait le testament de notre père?

— Non, répondit le Président. La chose n'est pas tout à fait exacte. Oh ! l'histoire est ancienne déjà, et vous êtes trop jeune pour qu'il vous en souvienne. Mais, puisque nous allons revoir notre cher Saïd Bey que nous autres, les vieux, nous n'espérions plus revoir, il sied que vous sachiez tous qui est Saïd Bey, et ce que nous lui devons. Comme l'a dit Haqqui Bey, Saïd était l'ami intime de Midhat Pacha. Il l'assista jusque dans ses heures les plus sombres. Il fut son compagnon d'exil, à Taïf, et compagnon volontaire, car il l'adorait, ou plutôt il adorait cette Constitution dont Midhat allait mourir victime. Au juste, c'est par Saïd, qui en fut témoin, que nous connaissons la fin douloureuse de notre maître vénéré : sa condamnation scandaleuse par neuf misérables, dont deux généraux, qui ont forfait à l'honneur militaire ; son exécution, Midhat étranglé, et sa tête coupée, expédiée à Yildiz dans une caisse avec cette inscription : *Contient des ivoires japonais pour S. M.*

le Sultan. Je pleure encore, mes frères, quand je revois dans mes souvenirs Saïd qui pleurait en me racontant ces ignominies. Mais, s'ils ont tué Midhat, ils n'ont pas tué son esprit avec lui, et nous ne sommes assemblés ce soir autour de cette table que parce que sa volonté nous anime.

La voix du président s'altérait. Il reprit haleine et poursuivit :

— Midhat mort, Saïd Bey rapporta fidèlement aux Libéraux traqués les conseils et les directives que Midhat l'avait chargé de nous transmettre. Et c'est d'après ce testament oral que nous nous sommes conduits. Mais, alors qu'il était emprisonné à Malta-Kiosk, et dès le premier jour de son incarcération, comme s'il pressentait l'odieux semblant de procès et la condamnation qui le menaçaient, Midhat avait, à notre intention, écrit un testament complet. Ce testament dangereux, il le cacha dans sa prison, et il espérait pouvoir le faire parvenir à son ami Saïd ; mais on tira notre maître inopinément de Malta-Kiosk ; il n'eut pas le temps d'emporter son testament, et il ne retourna jamais à Malta-Kiosk ; toutefois, avant de mourir, il révéla à Saïd Bey la cachette précieuse, et il lui demanda de nous faire parvenir l'inestimable document. Saïd Bey, la fidélité même, à peine revenu de Taïf, nous communiqua les volontés de Midhat ; puis, il y a une dizaine d'années, après avoir guetté l'occasion favorable, il pénétra dans Yildiz pour y chercher le testament autographe. Depuis lors, mes frères, nous attendions le retour de Saïd Bey.

L'assistance était silencieuse. Plusieurs membres du Comité, — et Râmiz même peut-être parmi

ceux-là, — entendaient pour la première fois, dans tous ses détails, l'histoire de Saïd.

— Attendrons-nous encore longtemps notre frère Saïd? demanda Enver Bey qui, durant que le président parlait, avait eu l'air profondément pensif.

— Il pourrait arriver cette nuit par le dernier train, répondit Râmiz, ou demain au plus tard. Il n'a pas voulu sortir d'Yildiz avec moi. C'est qu'il ne voulait pas sortir sans emporter le testament de Midhat Pacha, évidemment.

— Dans ces conditions, reprit Enver Bey, nous avons bien fait de ne rien décider au sujet de l'offre d'Abd-ul-Hamid. Si Saïd Bey revient avec le testament, nous pourrons fonder notre décision sur des motifs conformes aux volontés de notre maître vénéré.

Or, comme il achevait à peine, on frappa à la porte. Un huissier se présenta :

— Un homme est là, dit-il, qui demande à entrer. Il a donné le mot de passe, mais nous ne l'avons jamais vu. Comme nous refusons de le laisser entrer, il demande à voir le frère Râmiz.

— C'est mon père, dit Râmiz. J'avais pourtant recommandé, avant la séance...

— Mon frère, dit le président à Râmiz, allez chercher votre père, et introduisez-le promptement auprès de nous, avec nos excuses pour ce malentendu.

Tous les regards s'étaient tournés vers la porte, à la suite de Râmiz qui sortait.

Quand Saïd Bey parut, les directeurs, sur un signe du président, se levèrent tous ensemble.

— Mon frère, dit le président, soyez le bienvenu. Nous nous levons respectueusement devant vous,

en reconnaissance des services que vous avez rendus à la cause de la Liberté et parce que vous êtes le porte-parole de notre maître Midhat.

Saïd, saluant, restait debout.

Le président l'invita à s'asseoir à côté de lui. Le vieillard, lentement, gagna sa place en fixant les yeux sur le portrait voilé de Midhat qui dominait le siège du président. On regardait Saïd. Il s'assit. Il demeura silencieux, la tête baissée, assailli de souvenirs. On respecta son silence. Alors, il se retourna vers le portrait de Midhat. Il pleurait, et il essayait de se contenir. Toute l'assemblée, religieusement, était muette.

Le président dit enfin :

— Mon frère, notre joie est grande de vous voir au milieu de nous. Nous savons ce que vous avez souffert pour nous ; longtemps nous avons cru que vous étiez mort au poste d'honneur que vous aviez choisi. Jugez par là de la joie qui nous tient à présent. Grâces à Allah ! Votre retour, dont nous désespérions, est le gage d'un avenir meilleur, et notre foi dans le succès s'accroît, puisque nous avons enfin le bonheur de revoir l'homme qui nous apporta les dernières paroles de celui qui est toujours vivant parmi nous. O mon frère courageux, nous apportez-vous aujourd'hui le testament que vous aviez juré de retrouver? L'avez-vous retrouvé?

Saïd répondit :

— Il y a dix ans, j'ai pu pénétrer dans Malta-Kiosk. On m'y arrêta. Je n'avais pu parvenir jusqu'à la cachette. On crut que j'avais prémédité d'assassiner le Sultan ; on me condamna, non point à mort, par chance, mais à la prison perpétuelle. Par la

suite, j'eus mainte occasion de m'évader. Mais je ne voulais pas m'évader sans le testament. Pendant dix ans, je n'ai pas pu rentrer dans Malta-Kiosk. Hier, j'ai été gracié. J'ai demandé et obtenu la permission de ne partir qu'après que je me serais mis en état de me montrer décemment dans la rue. Vous devinez pourquoi. J'étais libre. On ne me surveillait plus. Je me suis emparé du testament. Le voici.

Saïd tendit au président une mince liasse de feuillets jaunis qu'il avait tirés de sa poche. Les bords en étaient rongés par endroits. Tous les regards se fixèrent avidement sur le président qui avait pris les minables feuillets du testament sacré.

V

Saïd aidait le président à ranger les feuillets.

— C'est bien son écriture, murmura le président. Allah ait son âme !

Et il y posa les lèvres.

— L'écriture est hâtive, dit-il encore. Vous m'excuserez, mes frères, si je ne vous lis pas ce texte unique avec toute la perfection qu'il y faudrait. Voici, pour commencer, une ligne, écrite au dos du premier feuillet :

« *La Constitution, demandez-la par les armes.* »

— Par les armes ! s'écria Enver Bey. Je vous l'avais dit : par les armes !

D'un coup d'œil plein de bienveillance, le président regarda Enver Bey, comme pour lui reprocher doucement son interruption.

— Ecoutez ! dit une voix.

Dès lors, on écouta le président sans oser l'interrompre, même pour applaudir. Il lut :

— « *Je vais mourir, victime de la liberté qu'on nous refuse. Mais je ne suis qu'un individu, et l'esprit qui m'anima ne s'éteindra point, car la jeunesse ottomane se réveille peu à peu. Peu à peu cet esprit se propagera, malgré tout, fatalement, naturellement. Un libéral peut mourir ; dix libéraux, cent libéraux peuvent mourir ; l'esprit qui les anima ne s'éteindra point ; il se propagera chaque jour davantage. C'est pourquoi j'écris ce testament et je l'adresse à cette âme nouvelle de la jeunesse ottomane. Persistez à réclamer justice : vous l'obtiendrez. Vous obtiendrez la Constitution ; vous avez le droit pour vous ; et le droit aura le dernier mot ici comme en toute circonstance. Mais je veux vous donner quelques conseils et vous faire profiter de mon expérience. Si j'avais su jadis ce que je vais vous apprendre, je ne serais jamais tombé entre les mains de nos tyrans et la Constitution ne m'aurait pas échappé. Mon premier tort fut d'avoir confiance et d'avoir pitié. Entre la confiance et la pitié, mes efforts se sont perdus. Ne soyez donc ni aveugles ni faibles. Soyez énergiques et prudents. Voilà d'abord mon plus pressant conseil ; qu'il vous souvienne que c'est un condamné qui vous le donna. Et voici mon testament, que je n'ai pas le temps de rédiger avec plus de détails, car d'un instant à l'autre on peut venir me prendre pour me conduire devant ceux qui oseront s'appeler mes juges.*

I. — Instruisez la nation. Elevez le niveau du peuple. L'ignorance est la cause de tous les malheurs. Et quand je parle d'instruction, c'est plutôt de l'éducation que je veux parler, ou, si vous préférez, de l'instruction morale. Insufflez aux jeunes gens le goût de la

liberté, poussez-les à penser par eux-mêmes. Répandez surtout l'amour de la patrie. Qu'ils sachent ce qu'elle est. Une telle nécessité vous oblige à éduquer soigneusement la femme, car la femme est l'âme d'une nation, et un peuple ne vaut que par ce que valent ses femmes. Plus le niveau de la femme s'élèvera, plus le niveau de la nation s'élèvera, puisque la mère est la première éducatrice de ses enfants. L'éducation prime l'instruction. Il faut l'entreprendre dès l'enfance. Si notre malheureux pays avait été éduqué selon ces principes, même médiocrement, il n'aurait pas permis qu'on lui supprimât la Constitution que nous avions arrachée pour lui. Il ne faut pas que l'ignorance de notre pays se prolonge. Je vais en mourir. Que ma mort du moins vous éclaire et vous serve. Si je savais qu'elle dût avancer l'heure où notre pays sera heureux, je mourrais tout de suite, avec empressement.

II. — Mettez fin aux querelles de nationalités et de religions dans l'intérieur de l'Empire. C'est un des points principaux sur lesquels j'appelle l'attention de ceux qui rédigeront la nouvelle Constitution. Notre Empire englobe des peuples nombreux et des croyances diverses. Travaillez à détruire chez nous tout préjugé de race ou d'opinion. Unissez-vous dans l'Ottomanisme : ne distinguez ni Islamisme, ni Christianisme, ni Judaïsme ; et ne faites pas de différence entre le Turc, l'Arabe, le Grec, le Bulgare, et l'Albanais. Supprimez tous ces fanatismes particuliers dont nous souffrons : ils n'ont d'utilité que pour nos ennemis ; et nos ennemis entretiennent, eux, jalousement, ces fanatismes et ces préjugés, afin de nous trouver désunis quand ils nous attaquent. Aussi bien, nul peuple n'est favorisé par le régime tyrannique, nulle religion n'est

privilégiée ; tous. tant que nous sommes, nous sommes tyrannisés. Unissez-vous donc.

III. — Ayez l'armée avec vous. Fondez des associations, et faites-y entrer les soldats. L'armée, c'est la nation même. La liberté s'obtient, s'établit, et se garde par les armes. Si l'armée n'est pas avec vous, on l'emploiera contre vous. Le tyran actuel ne règne que parce que l'armée lui est fidèle. Aucune révolution ne peut réussir, si le gouvernement qu'on veut renverser a l'armée de son côté. Ayez donc l'armée avec vous. Il faut en outre qu'elle soit instruite, comme je le disais plus haut. Je ne parle pas des officiers, je parle de la troupe ; une troupe ignorante appartient à ceux qui la mènent. Ayez donc les officiers avec vous, et instruisez les soldats, afin qu'ils soient capables de venir avec vous d'eux-mêmes.

IV. — Je vous l'ai dit rapidement plus haut : soyez prudents, soyez méfiants. Tout libéral est enthousiaste, et donc trop crédule. Vertu superbe qui va me coûter la vie, et qui coûtera la vie à ceux qui la pratiqueront. Méfiez-vous surtout du Sultan Abd-ul-Hamid. Méfiez-vous de ses paroles, de ses promesses, de ses serments ! Il n'a jamais hésité devant le parjure. Fourbe il est né, fourbe il mourra. Que ceux d'entre vous qui l'approcheront principalement se méfient : il est doué d'une force de simulation surprenante et quasi irrésistible ; habile à feindre tous les sentiments, il déroute ses interlocuteurs. Son visage est d'une mobilité sans pareille : même prévenu, on s'y laisse prendre. Nul mieux que lui ne sait convaincre et séduire. Il est redoutable, car il ne recule devant aucun moyen, jusqu'à pleurer à volonté. Ne l'oubliez jamais. Quoi qu'il vous dise, ne le croyez jamais. Quoi qu'il fasse,

ne le suivez jamais. Je l'ai méconnu, je vais en mourir. »

A ces paroles, Enver Bey se leva.

— L'affaire est entendue, dit-il. Nous n'avons plus besoin de discuter la proposition que nous apportait notre frère Râmiz.

Le président sourit.

— Attendez, Enver. Je n'ai pas tout lu.

Et il poursuivit :

« *V. — J'arrive au point délicat. Un régime comme celui que nous voulons instaurer, constitutionnel, fondé sur le respect de la personne humaine, doit pratiquer la justice, la clémence, et la pitié. Malheureusement, vous ne l'instaurerez que par la violence, et en bannissant de vos cœurs toute vaine pitié. Nous avons trop d'ennemis, qui ne désarmeront pas, même si vous vous montrez généreux. Pour établir le règne de la paix, il faut inexorablement supprimer tous les ennemis de la paix. La morale ne permet pas de tuer ; mais la politique exige qu'on tue un individu dans l'intérêt du plus grand nombre. Ne craignez pas de tuer ceux qui travailleront contre la liberté. J'assume d'avance la responsabilité des crimes que vous commettrez afin d'obtenir la Constitution. Il suffit parfois de faire mourir un homme pour faire vivre un pays. Des scrupules m'ont trop longtemps empêché d'admettre cette vérité. Mais telle est la loi d'Allah à l'égard de ses créatures : les enfants doivent profiter de l'expérience des pères.*

VI. — Quand vous aurez obtenu la Constitution, ne laissez, à aucun prix, et quelle que soit son attitude

en face des événements, Abd-ul-Hamid sur le trône. Le Parlement qui se réunira, choisira, dès ses premières séances, un Sultan, et fixera le mode de succession qu'il jugera le meilleur. A l'heure actuelle, c'est en principe l'aîné des fils qui succède à son père, même s'il est incapable de gérer les affaires de l'Etat. Il faut, à mon avis : 1° Que le pouvoir demeure dans la maison d'Otman : 2° Que tous les enfants majeurs aient le droit de briguer la succession de leur père ; 3° Que la Nation, par ses députés, choisisse parmi les enfants majeurs celui qui semblera le plus apte à s'acquitter de sa tâche. Je ne nie pas que la question soit difficile à résoudre. Et je n'ai pas le temps de l'approfondir ici. Mais je vous fais crédit sans inquiétude, et je vous confie à la garde d'Allah.

Signé : MIDHAT. »

VI

Quand le président se tut, ayant achevé la lecture du testament qu'ils attendaient depuis dix ans, toute l'assistance s'écria :

— Allah ait son âme !

— Mes frères, dit alors le président, ce que nous avait rapporté Saïd Bey de vive voix était absolument conforme aux volontés écrites de notre père Midhat, que nous possédons enfin. Et le règlement du Comité *Union et Progrès* est tout plein de l'esprit même du martyr de Taïf. Remercions donc notre frère Saïd qui nous transmit le flambeau sacré. Aux ordres et aux conseils de Midhat, nous avons déjà obéi : l'instruction morale du peuple est dans notre

programme ; nous n'avons pas pu la pousser encore très loin, car le gouvernement entrave nos efforts. Unir les nationalités et les religions de l'Empire, notre programme l'exigeait aussi ; nous ne nous sommes mis à travailler dans ce sens que depuis peu ; à l'avenir, nous redoublerons d'efforts. Quant à la recommandation de notre père Midhat touchant l'armée, je n'ai pas besoin de vous dire où nous en sommes, puisque nous comptons ici bon nombre d'officiers. Reste la conduite à tenir envers Abd-ul-Hamid. Le conseil de notre maître vient au moment que nous en avions besoin, car nous étions indécis et troublés. Il me semble que le conseil de Midhat est pour nous un ordre, et que toute discussion, comme disait Enver Bey quand il interrompit ma lecture, est désormais superflue. Y a-t-il parmi vous quelqu'un qui ait des scrupules à repousser immédiatement les propositions d'Abd-ul-Hamid que notre frère Râmiz nous a apportées?

Il n'y eut qu'un cri dans l'assistance :

— Repoussées !

Le président continua :

— Venons-en à ce que notre père Midhat appelle le point délicat. Jusqu'ici, notre désir, inscrit dans nos statuts, était d'obtenir la Constitution sans employer, si possible, la violence. Mais notre maître nous conseille de ne pas craindre d'aller jusqu'au meurtre. Voilà qui peut modifier notre ligne de conduite. Qu'en pensez-vous, mes frères?

Enver Bey demanda la parole.

— J'approuve, dit-il. Notre maître spécifie bien dans quelles circonstances il est permis de tuer. Ses propres termes sont : « Ne craignez pas de tuer

tous ceux qui travailleront contre la liberté. » C'est la politique du pouvoir qui l'exige, et le bon sens la justifie. Mieux vaut tuer un homme que de laisser mourir toute une nation. J'approuve entièrement.

— La justice aussi nous permet de tuer, dit Faïq Bey. Les partisans d'Abd-ul-Hamid nous traitent en ennemis. Ils ne craignent pas de nous tuer, eux, quand ils nous prennent. Ainsi ils nous autorisent à nous prévaloir des lois de la guerre et à user de représailles. Ils font mourir ceux qui travaillent pour la Constitution? Il est donc juste que nous fassions mourir ceux qui travaillent contre la Constitution. Nous sommes avec eux en guerre déclarée.

— Approuvez-vous tous que nous ajoutions à notre programme la nécessité du meurtre par raison politique? Quelqu'un est-il d'avis contraire? Réfléchissez bien, mes frères, avant de décider. La chose est d'importance. Et nous allons nous engager dans une voie nouvelle.

— Je demande la parole, dit Saïd.

Le vieillard se leva. Tous les regards se tournèrent vers lui.

— Non, dit-il, vous ne vous engagez pas dans une voie nouvelle. Vous allez suivre un chemin vieux comme le monde, et personnellement je crois que, sans la violence, vous n'arriveriez à rien. Tous les gouvernements tyranniques ne durent que par la terreur qu'ils inspirent : c'est une marque de faiblesse. Inspirez-leur de la terreur, ils s'effondrent épouvantés. Contre un tyran il faut se défendre, non point par des protestations, mais par des actes ; non point par la plume, mais par l'épée. Ces gens-là ne comprennent que le langage de la force. Parlez-leur leur

langue, et vous réussirez, avec la permission d'Allah

Les paroles de Saïd firent une grande impression sur les assistants. Quand le président mit la question aux voix, il y eut unanimité.

— Mes frères, dit le président, ce vote annule notre première résolution, qui est inscrite dans nos statuts. Mais nous l'acceptons : 1° parce qu'il répond au désir de notre père et maître vénéré ; 2° parce que la politique l'exige et que nous sommes tous d'accord sur ce point.

Et l'ordre fut donné au secrétaire de communique la nouvelle décision aux filiales du Comité.

Il était alors deux heures du matin. Le président allait lever la séance. Il demanda au secrétaire :

— Nous n'avons rien reçu aujourd'hui de notre frère d'Yildiz? Il nous écrit pourtant à peu près tous les jours.

— J'ai reçu ce soir une lettre, répondit le secrétaire. Je n'ai pas eu le temps de la déchiffrer. Je vais le faire tout de suite.

— Dix minutes de repos ! annonça le président

Les directeurs, dans un brouhaha de sympathie entourèrent Saïd. Chacun le questionnait. Le vieillard répondait à tous, avec affabilité.

Cependant Râmiz, qui connaissait le chiffre aidait le secrétaire. La lettre d'Yildiz fut promptement déchiffrée. La séance reprit :

— Notre frère nous mande-t-il quelque chose de neuf? dit le président.

— Voici son message :

« *Redoublez de précautions. La situation devient plus grave. Gardez-vous. Le Sultan vient d'envoyer à Nâzim Bey le télégramme suivant :* « *Râmiz s'e*

évadé. Il a dû rentrer à Salonique. Surveillez-le. Suivez-le. Sachez où siègent ses amis du Comité. Tant que vous n'aurez rien trouvé, laissez Râmiz libre. Que sa fuite nous serve. Quand vous aurez trouvé ses amis, saisissez-vous d'eux, vivants si possible, morts s'il faut. N'hésitez pas. Votre avancement est en jeu. »

VII

Toute l'assemblée se récria. Les voix s'échauffaient, pleines de colère.

Quelqu'un, perçant le tumulte, affirma :

— Nâzim va mourir. Priez Allah d'avoir de lui miséricorde !

— Du calme, mes frères! demanda le Président, rétablissant l'ordre. Nous avons besoin de tout notre sang-froid pour délibérer.

Enver Bey se leva :

— Conformément à notre dernière résolution, dit-il, Nâzim Bey doit mourir.

— Soit ! dit le président. Mais il faut d'abord que nous ayons des volontaires prêts à se sacrifier en accomplissant leur sainte tâche. C'est un service à créer chez nous. Voulez-vous le créer?

Râmiz se leva et dit :

— Ce Nâzim m'a fait plus de mal qu'à quiconque. Je suis mieux désigné que personne pour le tuer.

— Permettez ! interrompit un jeune officier de vingt-cinq ans. Permettez, Râmiz ! Nous n'avons pas trop d'écrivains pour faire notre propagande. Vous êtes écrivain, écrivez. Laissez les armes à

ceux qui en ont l'habitude. A ce titre, Nâzim me revient. Je le réclame. Demain, je le tuerai.

— Vous vous chargez de le tuer? demanda le président.

— Je m'en charge.

— Vous serez donc notre premier oblat. La postérité ne vous oubliera jamais : vous allez conquérir une belle gloire au péril de votre vie.

Le président se leva, l'appela à lui, et, solennellement, lui baisa la tête.

— Je n'ai pas peur de mourir, dit le jeune homme. Il faut bien risquer un peu pour gagner tant que la liberté. Et, si je meurs, vous parlerez de moi chez mes parents.

Le président annonça :

— La séance est levée.

Alors, les directeurs s'assemblèrent autour de la petite table où reposaient le Coran, l'Evangile, et le revolver sur quoi juraient les candidats. Ils jurèrent de garder le secret sur ce qu'ils venaient de voir et d'entendre et renouvelèrent leur serment de fidélité.

L'aube était proche. Ils se séparèrent. Ils sortirent l'un après l'autre par une porte de derrière qui s'ouvrait sur une ruelle. La ruelle était déserte.

CHAPITRE II

La Cadine et sa prisonnière

I

Le harem d'Abd-ul-Hamid, placé sous les ordres de la Walidé-Sultane, comptait douze Cadines ou favorites, dont quatre étaient les épouses légitimes du Sultan. Car, selon la loi, un musulman, même s'il est le Padischah, ne peut avoir que quatre épouses, les autres femmes, qu'il a le droit de faire vivre chez lui, ne se légitimant qu'à mesure que des vacances se produisent parmi les quatre épouses. Ainsi le Sultan Abd-ul-Hamid avait à sa disposition, dans le harem d'Yildiz, trois cents concubines choisies entre les plus belles de ses sujettes, Circassiennes ou Grecques pour la plupart, achetées ou reçues en cadeau, toutes esclaves. Une hiérarchie sévère les distinguait en plusieurs catégories : la *guezdé* ne devenait *icbal* que si elle avait plu au Sultan ; et l'*icbal* devenait *cadine* quand elle donnait un enfant à son maître ; mais Abd-ul-Hamid limitait volontairement le nombre des naissances ; et les vieilles

esclaves, qui remplissaient au harem l'office de sages-femmes, avaient à observer une consigne rigoureuse.

Chacune des douze Cadines occupait un palais particulier à l'intérieur du harem, où elle était maîtresse de toute une petite cour de femmes, d'eunuques et d'esclaves. Et la *maison* de la Cadine était administrée par une trésorière, une secrétaire et une chancelière, les douze maisons des douze Cadines demeurant sous le contrôle général de la Walidé-Sultane, et sous la surveillance du Grand Eunuque.

Quand Nâdir-Agha, le Grand-Eunuque, conduisit Chîrîne à la Cadine G..., la maison de la Cadine n'attendait pas la visite du surveillant-chef, et un aimable laisser-aller y régnait. Les femmes de la Cadine G..., toutes merveilleusement belles, puisque toutes, après examen, avaient été reconnues aptes au plaisir du Sultan, se prélassaient un peu partout. Richement vêtues, mais sans yachmac, elles étonnèrent la fiancée de Râmiz par leur nombre. Elle avait rarement vu tant de si belles femmes réunies en un si petit espace. Mais, devant tant de créatures emprisonnées et parées pour satisfaire à la volonté d'un seul maître, se sentant gênée par cet air voluptueux qu'une éducation spéciale leur avait imposé jusque dans le regard le plus calme et le geste le plus simple, Chîrîne éprouva dès l'abord une pitié réelle.

Surprises par l'arrivée de l'étrangère, les femmes la regardaient curieusement, et peut-être craintivement. Cependant, Chîrîne jamais n'avait eu visage moins dur que ce jour-là.

La Cadine G..., dans la cour intérieure de sa mai-

son, se reposait sur un divan couvert de tapis somptueux. Autour d'elle quelques eunuques, et parmi eux le bouffon Kâghed-Khanah Imâmi, se livraient à leurs excentricités coutumières pour égayer le repos de la Cadine.

Dès qu'ils aperçurent le Grand Eunuque, ils se dispersèrent en toute hâte aux quatre coins de la maison. Il ne resta dans la cour que la Cadine, qui prit une attitude moins nonchalante.

Nâdir-Agha présenta Chîrîne.

— Je vous amène cette jeune fille. Elle se nomme Chîrîne. Comme elle est à Yildiz pour quelque temps, notre Seigneur le Padischah ordonne qu'elle soit traitée chez vous avec tous les égards nécessaires et qu'elle trouve dans votre maison une solitude plus supportable.

— Nous sommes tous esclaves du Prince des Croyants, dit la Cadine, et ce qui nous vient de lui est toujours un bienfait.

Et elle tendit la main à Chîrîne.

— Vous voici comme chez vos parents, lui dit-elle. Ma maison vous appartient.

Touchée par la gentillesse de cet accueil, Chîrîne allait répondre par un compliment. Le Grand Eunuque ne lui en laissa pas le loisir. Il disait à la Cadine :

— Je n'ai pas de recommandation à vous faire. Il suffit que je vous aie transmis le désir du Prince des Croyants.

Sur quoi, il se retira.

Son départ ramena le bouffon et les eunuques. Quelques femmes se montrèrent. Elles venaient en jouant, attirées par l'étrangère.

La Cadine les montrait l'une après l'autre, et cherchait à les mettre en valeur. L'une mangeait des pistaches. L'autre mâchait du mastic. Celle-ci tenait sur son poing un magnifique perroquet, celle-là portait contre sa poitrine un chat d'Angora tout à fait remarquable. Certaines, causant entre elles, riaient à toutes dents. Elles n'osaient pas trop s'approcher. Elles rôdaient autour de la Cadine d'un air indifférent. Mais il n'était pas difficile de deviner le motif de leurs allées et venues.

Tout en essayant de nouer la conversation dont elle seule faisait les frais, la Cadine examinait curieusement, elle aussi, la jeune fille que le Sultan avait confiée à ses soins, — à ses soins dangereux.

En face de cette inconnue qui forçait la sympathie par la loyauté de ses yeux et la grâce naturelle de son sourire, même de son sourire triste, la Cadine eut-elle quelque hésitation à lui dresser le piège qui la perdrait?

A coup sûr, elle envia d'abord cette jeune fille qui aimait et qui était aimée. Elle, favorite du Sultan, elle aimait aussi, mais était-elle aimée? Hélas, elle en doutait. Quand elle faisait le compte des témoignages d'amour que le Sultan lui avait donnés, elle constatait que toujours ils étaient liés à des services qu'elle avait rendus au maître, et liés à des services de trahison : lors de l'affaire des Arméniens, qu'elle n'hésita point, elle, Arménienne, à trahir, elle crut que son heure avait définitivement sonné : le Sultan reconnaissant la nommait, par exception, pour le rôle qu'elle avait tenu, Cadine. Déjà elle se voyait aimée. Mais le Sultan n'avait pas la reconnaissance longue. Il négligea vite la favorite. Alors, pour se

l'attacher mieux que par de la reconnaissance, elle résolut d'avoir de lui un fils. Entreprise hardie, on sait pourquoi. La Cadine amoureuse et dédaignée se flattait d'en sortir, à la première occasion, épouse légitime. Elle était ambitieuse, mais elle avait plus d'amour que d'ambition. Et elle enviait cette Chîrîne qui aimait et qui était aimée.

La Cadine voyait bien que Chîrîne était inquiète.

— Vous vous sentez dépaysée, n'est-ce pas? dit-elle. C'est parce que vous venez d'arriver. Mais je ne veux pas que vous soyez triste. Moi, je suis très contente que le Prince des Croyants m'ait choisie pour vous recevoir. Je vous connais à peine, et vous me plaisez déjà beaucoup. Ah ! je voudrais vous plaire comme vous me plaisez. Nous nous aiderions mutuellement à supporter la lenteur des heures. J'ai dit au Grand Eunuque, en vous accueillant, que tout ce qui nous vient du Padischah est un bienfait. Je le lui disais du bout des lèvres. Je vous le dis maintenant du fond du cœur : tout ce qui est ici, est à vous. Voulez-vous que nous passions en revue ce que nous possédons?

La Cadine se leva, posa sur les genoux de Chîrîne le chat d'Angora qu'elle avait pris des mains d'une de ses femmes, et ordonna :

— Appelez-moi la Trésorière.

La Trésorière, vieille femme que la Cadine prenait souvent pour confidente, était macédonienne, comme Chîrîne. En l'appelant, la Cadine avait peut-être une arrière-pensée.

— Je vous présente Fatima, ma Trésorière, dit-elle à Chîrîne, et mon amie. Elle est du même pays que vous, des environs de Monastir.

Chîrîne tendit la main en souriant.

— Notre amie Chîrîne va vivre quelque temps avec nous, continua la Cadine en s'adressant à Fatima. Il faudra qu'on s'évertue à la distraire.

Autour de la Cadine, les femmes et les eunuques, occupés en apparence à cent bagatelles, écoutaient à l'envi. Ayant entendu, le bouffon, courtisan aux aguets, courut vers sa maîtresse.

— Notre maîtresse désire des distractions? dit-il. Présent !

Et il fit le salut militaire.

— Oh ! s'écria la Cadine. Ce n'est pas de pitreries que nous avons besoin.

Fatima, la Trésorière, comprit. Elle s'éloigna rapidement. Le bouffon, mortifié, qui n'avait pas moins compris, murmura :

— Bien sûr, je n'ai ni la grâce d'une danseuse ni le charme d'une musicienne.

Et, retournant son turban pour se rendre grotesque, il s'éloigna lentement, d'un pas digne.

Chîrîne sourit de commisération ; puis, par un simple regard, elle remercia la Cadine de sa délicatesse.

Déjà, une danseuse, grande et jolie, obéissant à l'ordre de la Trésorière, venait, suivie d'une joueuse de luth. Elles saluèrent. La joueuse de luth s'installa sur un tapis, croisa les jambes, accorda son instrument, et préluda. Les bras chargés de bracelets, la danseuse haussa son tambourin, et se mit à danser.

La Cadine commentait, expliquait les particularités de la danse turque qui succéda à la danse grecque, admirait la science de la danseuse, jugeait la dextérité de la musicienne, s'évertuait elle-même

enfin à distraire par ses paroles la dolente Chîrîne que rien ne distrayait.

Chîrîne tournait constamment vers la Cadine un pauvre sourire poli, mais la Cadine sentait que, loin de s'en évader, Chîrîne s'enfonçait de plus en plus dans sa tristesse.

— Venez, dit-elle. Je vais vous montrer ma chambre. Nous y serons seules. Je vois que, pas plus que moi, vous ne vous intéressez à ces divertissements mesquins, qui sont les uniques divertissements de toutes les Cadines.

II

Nulle flatterie ne se cachait sous cet aveu de la Cadine. Si la plupart des femmes du harem impérial, dont l'intelligence n'était pas la qualité première, se contentaient de plaisirs puérils, la Cadine G... s'en contentait mal. Certes, à mener comme les autres cette existence vide et périlleuse de femme condamnée à n'avoir d'autre idéal que d'éveiller et satisfaire le désir d'un maître maniaque, elle avait fini par se donner quotidiennement comme les autres ces plaisirs puérils, tant pour ne se point singulariser outre mesure, car elle excitait assez de jalousies, que parce que le milieu malgré tout exerce sur le caractère ou les habitudes une influence certaine. Mais elle gardait un idéal plus élevé que celui de ses compagnes et rivales. Elle en tirait sans doute un peu d'orgueil. N'importe. Pour forcer la sympathie de Chîrîne, elle tenait seulement à lui faire entendre qu'il ne fallait

la confondre dans la foule de ses ignorantes rivales dont le goût n'était pas des plus fins.

Chîrîne, il est vrai, avait déjà apprécié l'esprit de son hôtesse. A plusieurs reprises, elle avait cru pressentir que la Cadine n'était pas heureuse et que, par conséquent, elle pouvait être accessible à la pitié. Et elle songeait qu'une favorite du Sultan, apitoyée, pourrait découvrir sans trop de difficultés ce qu'il était advenu de Râmiz. Car, depuis l'audience du Sultan, Chîrîne, toute forte qu'elle était, pensait moins à l'avenir de la Turquie qu'au sort du fier jeune homme qu'elle aimait.

Elle avait souri sans se contraindre, quand la Cadine lui proposa de la mener dans sa chambre, où elles devaient être seules. Elle espérait intéresser la Cadine à ses malheurs. Et la Cadine espérait de son côté que le tête-à-tête lui permettrait plus aisément de pousser la jeune fille aux confidences.

La chambre à coucher de la Cadine était luxueusement meublée : tapis, tentures, lit, sièges, cheminée, bibelots, tout y était de prix. En y entrant, après avoir vu ce qu'elle avait vu déjà dans la maison, Chîrîne se rappela qu'elle avait toujours cru qu'on exagérait, lorsqu'on lui affirmait jadis que les dépenses d'Yildiz s'élevaient, chaque mois, à la somme de trente-cinq mille livres turques. Elle n'avait pas tout vu d'Yildiz ; mais était-il nécessaire qu'elle en vît davantage pour ne plus s'étonner de l'énormité de la somme? Cinq mille personnes vivaient à Yildiz ; sept mille soldats assuraient la défense des palais. Dans le harem seul, les douze Cadines avaient leur *maison*. La *maison* seule de la Cadine G... devait être d'un train coûteux. A remonter de là au harem

et du harem à Yildiz entier, Chîrîne approuvait les Libéraux qui protestaient contre les fantaisies excessives du Sultan Abd-ul-Hamid. Mais, à peine eut-elle évoqué ces souvenirs et retrouvé sa révolte, et ce fut bien plus tôt qu'on ne peut le dire, car la pensée est plus rapide que la parole, Chîrîne désespéra tout à coup de jamais revoir Râmiz, son Râmiz, qui était entre les mains de cet Abd-ul-Hamid tout puissant. Et elle retint difficilement ses larmes.

Elle s'était assise près d'une fenêtre qui s'ouvrait sur le Jardin Intérieur et d'où l'on apercevait, au loin, le Bosphore.

— Pour commencer, dit la Cadine, vous allez changer de robe? Il faut vous mettre à l'aise.

— Oh ! pas tout de suite, répondit Chîrîne. Je suis trop fatiguée, et je n'ai pas le courage de faire le moindre mouvement.

Et elle se tourna vite vers le jardin. Elle pleurait.

La Cadine s'approcha d'elle doucement.

— Quoi ! dit-elle, vous pleurez? Si vous devez être malheureuse chez moi, je ne veux pas que vous y demeuriez plus longtemps malgré vous.

— Non, non, répondit Chîrîne sous ses larmes. Depuis que je suis à Yildiz, c'est la première fois maintenant que je me sens en sécurité. Vous êtes si gentille pour moi...

— Alors, pourquoi pleurez-vous?

Chîrîne soupira.

— Vous ne répondez pas? demanda la Cadine. Voulez-vous que je vous dise ce que vous avez?

Puis, tendrement :

— Il n'y a qu'une femme amoureuse pour pleurer comme vous pleurez.

Et elle-même soupira.

— J'ai deviné?

Chîrîne rougit. Elle ouvrit la bouche pour répondre. La Cadine la lui couvrit vivement de sa main.

— Ne niez pas. Il n'est pas honteux d'aimer. Rien n'est plus noble qu'un noble amour. Et si vous saviez comme je suis capable de comprendre votre chagrin ! Se plaindre soulage. Ah ! ne craignez pas de pleurer sur mon épaule ! Hier je ne vous connaissais pas ; mais il me semble que j'ai pour vous l'affection que j'aurais pour une sœur chérie depuis toujours.

Chîrîne releva la tête. Elle, qui en face du Sultan avait su rester dans une prudente réserve, elle était prête à se livrer à la Cadine ; mais elle espérait et elle voulait avoir des nouvelles de Râmiz ; et d'ailleurs, prisonnière, que risquait-elle de plus?

— Moi aussi, dit-elle, je me sens attirée vers vous. Vous semblez si bonne ! Je peux bien vous avouer ma peine, mais je n'ose pas. Et cependant, si vous vouliez...

— Je veux tout ce que vous voudrez. Puis-je vous être utile? Je suis à votre disposition.

Chîrîne s'enhardit.

— Connaissez-vous, dit-elle, un prisonnier qui est arrivé récemment de Salonique?

— Oh ! je ne sors jamais de chez moi. Le monde extérieur nous est interdit. Mais, pour vous être agréable, si vous désirez savoir quelque chose, je tâcherai volontiers de me renseigner. Dites-moi de quoi il s'agit.

Chîrîne conta brièvement l'arrestation de son fiancé.

— On le dirigea sur Yildiz. Alors je suis venue,

décidée à le sauver ou à mourir avec lui. S. M. le Padischah m'a déclaré que Râmiz est prisonnier. C'est tout ce que j'ai pu apprendre.

— Vous avez eu l'honneur de voir S. M. le Padischah? demanda la Cadine, feignant l'ignorance.

— J'ai eu cet honneur. Je me suis présentée et il m'a reçue.

— Voilà une faveur que bien peu de femmes obtiennent. Est-ce que le Sultan sait que vous êtes la fiancée de Râmiz?

— Oui, sa police l'avait renseigné.

— Et il vous a reçue? Mais comment vous y êtes-vous prise?

— Le plus simplement du monde, affirma Chîrîne. Je lui ai écrit que j'avais des choses très importantes à lui révéler.

— Mais ce n'était pas vrai?

— Si, c'était vrai. Je lui ai révélé qu'un immense mouvement se prépare dans tout l'Empire, et que les plus grands dangers le menacent, lui, Sultan, s'il n'accorde pas à ses peuples une Constitution.

La Cadine parut effrayée.

— Vous lui avez dit cela?

— Je le lui ai dit.

— Et qu'a-t-il répondu?

— Il m'a remerciée. Après quoi, il m'a demandé de lui donner les noms des chefs du mouvement. Il savait que Râmiz en était. Il m'a promis de libérer Râmiz, si je dénonçais ses camarades ; et il a ajouté que, si je ne parlais pas, Râmiz mourrait.

— Naturellement, vous avez obéi?

Chîrîne secoua la tête.

— Naturellement non. Est-il honnête de trahir un

secret dont on n'est pas maître, surtout quand une pareille trahison peut coûter la vie à plusieurs personnes?

La Cadine se mordit les lèvres, puis, prompte, sourit d'admiration.

— Comme vous êtes courageuse ! dit-elle. Je croyais jusqu'ici que la bravoure était l'apanage des hommes. Vous me détrompez. S'exposer à la mort et exposer à la mort son fiancé pour garder le secret d'autrui, c'est d'une âme grande entre toutes.

La Cadine regarda de droite et de gauche, comme si elle craignait d'être entendue, — précaution que chacun prenait à Yildiz, — puis, baissant la voix, continua :

— Il est vrai qu'il y a, parmi les réformateurs, des hommes d'un caractère exceptionnel et qui méritent qu'on se sacrifie afin de les aider dans leur belle tâche. Il y a malheureusement aussi parmi eux trop de lâches et de fourbes qui profitent du malheur des autres. Si tous étaient comme Râmiz et comme vous...

Rusée, elle s'arrêta, laissa la phrase en suspens, se leva, et, prenant Chîrîne par la main :

— Vous devez avoir faim, dit-elle en coupant l'entretien malgré son envie de pousser jusqu'au bout, et pour que Chîrîne, rassurée par une telle discrétion, s'enferrât à son propre piège. Venez manger.

Chîrîne était navrée que la Cadine eût coupé l'entretien. Elle dit qu'elle n'avait pas faim.

— Vous mangerez bien des fruits? demanda la Cadine. Il n'est pas indispensable d'avoir faim pour manger des fruits.

— Si vous voulez.

Mais Chîrîne restait assise. La Cadine alors s'assit près d'elle.

— Vous ne m'avez pas dit le service que vous attendiez de moi.

— Vous êtes trop intelligente pour n'avoir pas déjà deviné.

La Cadine sourit.

— Oui, fit-elle, vous désirez savoir où se trouve Râmiz, et vous cherchez le moyen de le sauver?

— Je vous en aurais une reconnaissance éternelle.

— Ne parlez pas de reconnaissance. Ce que je pourrai faire, je le ferai. Je vous aiderai de toutes mes forces. Trop heureuse si, un jour, pour moi-même, quelqu'un...

De nouveau, la Cadine s'arrêta. Elle rougit, parut embarrassée, réfléchit, puis fit le geste de chasser une idée importune, et reprit :

— Demain matin, je veux que nous ayons des nouvelles de Râmiz.

Elle battit des mains. Une négresse entra :

— La table ! dit la Cadine. Avec beaucoup de fruits! Et qu'on m'appelle la Trésorière!

III

C'était déjà le crépuscule. A cette heure-là, Chîrîne toujours éprouvait une inquiétude indéfinissable. Mais, en face de la Cadine qui lui témoignait tant d'amitié, elle se reprochait de n'avoir pas la force de réagir. Elle craignait aussi d'abuser de la

patience de son hôtesse, qui s'ingéniait à lui faire accepter sa solitude.

— Je tombe de fatigue ! dit-elle, pour s'excuser. Et elle demanda la permission de se retirer dans la chambre qu'on lui avait préparée.

— Une heure de repos et ce sera fini.

— Reposez-vous, dit la Cadine.

Mais Chîrîne avait surtout besoin de solitude.

Dans sa chambre, elle s'abandonna toute au chagrin qui la brûlait. Elle n'était plus qu'une douloureuse jeune fille qui a perdu son fiancé et qui craint de l'avoir perdu pour toujours. Sa fierté,son courage, son énergie, sa volonté cédaient au chagrin. Elle pleura, sans bruit, le visage enfoui dans un coussin.

La nuit était venue. L'esclave chargée du service des lampes n'osa pas entrer dans la chambre de Chîrîne. La chambre, bientôt, fut complètement sombre.

Soudain, Chîrîne leva la tête. On avait marché près d'elle. Elle reconnut le pas léger de la Cadine.

Elle se retourna. La Cadine se penchait sur elle et l'embrassait.

— Pendant que vous dormiez, je me suis occupée de vous.

— Oh ! comment vous remercier?

— Chut ! pas si vite : je ne sais rien encore, mais ne désespérons pas. L'essentiel était de trouver un moyen, car ce que nous désirons ne peut pas se faire ouvertement, et, ici, il faut se méfier de tout le monde. Cependant, j'ai trouvé un moyen, et nulle autre Cadine, j'en suis certaine, n'aurait pu trouver celui-là, parce que, vous le savez, les Cadines ne font pas toujours ce qu'elles veulent.

La Cadine soupira profondément.

— Quoi ! dit Chîrîne, apitoyée à son tour, vous êtes Cadine et vous soupirez? Songez-vous que, dans l'Empire, il y a des milliers de femmes qui vous envient? Et vous soupirez?

Dans l'ombre, la Cadine répondit à voix basse :

— On a tort de nous envier. Il n'y a pas, dans l'Empire, de femmes plus malheureuses que les femmes du Sultan. Même nos esclaves ! Elles sont plus heureuses que nous.

Elle allait donc livrer son secret et rendre confidence pour confidence? Chîrîne, silencieuse, attendit que la Cadine continuât. La Cadine murmura :

— Est-il rien de plus précieux au monde que la liberté?

— Assurément non.

— Les chiens sont libres, poursuivit la Cadine. Les chats sont libres, les oiseaux, les mouches, les moustiques, que sais-je? Tout est libre, sauf nous. Quand une femme devient Cadine, c'est comme si on l'ensevelissait dans sa maison. Elle n'en sort plus, plus jamais, pas même pour aller dans ce jardin que vous apercevez de la fenêtre. Encore si elle avait une vie tranquille ! Mais elle est à la merci de la colère de son maître, et la colère du maître se déchaîne sur un simple soupçon. Chacune des femmes d'Yildiz est une ennemie pour les autres, et chacune doit se défendre contre les autres. Toutes n'ont qu'un dessein : avancer, supplanter les rivales, devenir Cadine. Beau succès ! Devenues Cadines, arrivées au faîte des honneurs, elles n'ont plus devant elles que des regrets : elles ont perdu leur liberté. Ah ! la liberté, la liberté ! Etre libre !

Chîrîne, prompte à s'émouvoir, fut bouleversée. Mais peut-être entrevit-elle brusquement le profit qu'elle pourrait tirer des plaintes de la Cadine.

— La liberté, dit-elle, est le plus grand trésor des hommes. C'est parce qu'ils rêvent de la donner, ou plutôt de la rendre à tous ceux qui y ont droit, que les Libéraux sont en guerre avec le Sultan.

— Le Sultan? dit la Cadine. Il ne veut pas qu'on soit libre. Il ne veut même pas l'être, lui, Sultan : il s'est emprisonné dans Yildiz. Comment pourrions-nous être libres? O Chîrîne, que vous ai-je dit? Voyez, je me suis oubliée devant vous. Je vous croyais déjà mon amie. Me suis-je trompée? Hélas, si vous alliez abuser de ma franchise...

— Rassurez-vous. Vous ne vous êtes pas trompée. Je serai votre amie quand vous voudrez, si vous voulez, et une amie prête à faire pour vous ce qu'il faudra, quand il faudra.

Sur la pointe des pieds, la Cadine courut à la porte, l'ouvrit, s'assura qu'elle n'était épiée par personne, revint à Chîrîne et lui dit :

— Le plus grand service qu'on pût me rendre, ce serait de me délivrer de ma prison. Hélas ! Cette heure sonnera-t-elle jamais?

Elle parlait d'une voix sourde. Si Chîrîne jusqu'alors s'était méfiée, elle n'aurait plus eu sujet de suspecter les sentiments de la Cadine. La Cadine ne venait-elle pas de prononcer des paroles terriblement compromettantes?

— Si je sors d'ici avec Râmiz, dit Chîrîne, je vous jure que nous nous emploierons à réaliser votre désir. Et, si le mouvement que préparent les amis de Râmiz réussit, — et il réussira, avec la permission

d'Allah! — vous serez à la tête des vainqueurs. Râmiz et moi, je vous jure que nous vous délivrerons.

— Je ne doute ni de vous ni de Râmiz, répliqua la Cadine. Mais les autres.... les autres... Tant de mouvements se sont préparés déjà qui devaient nous donner la liberté ! Et les chefs étaient les premiers à se livrer au Sultan pour le servir, tandis qu'ils abandonnaient à leur sort déplorable les malheureux qui les avaient suivis les yeux fermés. J'ai vu cela de près, moi, ici, à Yildiz. C'est pourquoi, tout en souhaitant que les Libéraux de Salonique réussissent, je souhaite d'abord qu'ils ne ressemblent pas à leurs prédécesseurs. Mais laissons. J'étais venue pour vous parler, non pas de moi, mais de vous.

Habilement, la Cadine avait piqué Chîrîne au vif et, sans attendre qu'elle protestât, changeait le tour de la conversation.

— Je vous ai dit, fit-elle, qu'il m'était difficile, sinon impossible, de me renseigner directement. Les Cadines jamais ne sortent de chez elles, et elles ne voient, outre le Padischah, que leurs femmes et les eunuques du harem. Mais quelquefois, par exception, on me traite, moi, avec un peu de faveur. Ainsi comme je me plaignais, ces jours derniers, d'une indisposition, on m'a envoyé un des médecins du palais. Au reste, je ne sais quel est cet homme ; seulement, je soupçonne, par de certains détails, qu'il n'est pas d'un dévouement fanatique à l'endroit du Padischah. Je me trompe peut-être, car enfin il m'a été envoyé par le Padischah. Bref, passons. J'avais pensé d'abord à me servir de cet homme pour m'évader. Je n'ai pas osé. Mais je vais me servir de lui pour

vous. Pour vous j'oserai. Il doit revenir me voir. Vous serez souffrante, et je vous le présenterai. Une fois seule avec lui, vous êtes intelligente, vous jugerez ce que vous aurez à faire. Notez que, même s'il vous dénonçait, le mal ne serait pas grand, puisque le Sultan sait que vous n'avez reculé devant rien pour apprendre ce qu'est devenu Râmiz. Enfin, si vous obtenez un bon résultat, qu'il vous souvienne de moi, Chîrîne ! Sur ce, je vous quitte. On va vous apporter de la lumière. Restez au lit. Dès maintenant, je vais répandre le bruit que vous êtes souffrante.

Sitôt dit, sitôt fait. La Cadine avait disparu. Elle se flattait d'attirer Chîrîne dans le piège. Elle s'était confiée à elle avec une spontanéité dont Chîrîne assurément devait apprécier la franchise. Des confidences appellent des confidences. Chîrîne, âme noble et droite, ne voudrait pas se montrer moins franche que la Cadine. La Cadine du moins l'espérait. Et, à la vérité, Chîrîne se reprochait de n'avoir pas senti tout de suite qu'elle pouvait se confier à la sympathique Cadine. Ainsi, dans la lutte où les deux femmes étaient engagées, mais où Chîrîne avait le désavantage d'ignorer qu'elle eût à se défendre, la Cadine venait de remporter un succès d'escarmouche.

IV

De bonne heure, le lendemain matin, la Cadine était au chevet de sa malade.

— Puisque nous ne l'avons pas vu cette nuit, dit-

elle, nous ne verrons pas le médecin avant la nuit prochaine. Il n'entre ici que secrètement. Les autres Cadines deviendraient folles de jalousie, si elles savaient que je suis soignée par un médecin spécial. Quelle existence, mon amie !

Elle s'était assise sur le lit de Chîrîne.

— Ecoutez, dit Chîrîne. J'ai beaucoup réfléchi, la nuit dernière, sur votre situation. Si vous supportez mal la vie du harem d'Yildiz, il faut vous enfuir, il faut hâter votre délivrance.

— Et où irai-je? répliqua vivement la Cadine. La police n'aurait pas de peine à m'arrêter et à me ramener ici, où les derniers châtiments me puniraient. Songez que nul ne pourrait dire combien il y a de cadavres d'hommes et de femmes au fond du Bosphore !

Elle baissait la voix, prudemment.

— Et puis, ajouta-t-elle, s'il faut tout vous avouer, malgré vos promesses je me défie des Libéraux. Vous me dites que, vainqueurs, ils me sauveront. Mais seront-ils vainqueurs? Et auront-ils le courage de mener à fond leur offensive? Tant de fois ils ont reculé, à la dernière minute !

Chîrîne protesta.

— Les Libéraux d'aujourd'hui ne sont pas les Libéraux d'autrefois.

La Cadine hocha la tête.

— Vous le dites.

— Je l'affirme.

— Alors, vous le supposez.

— Non. Je le sais, fit nettement Chîrîne. C'est à Yildiz qu'on préjuge des Libéraux. Moi, je ne préjuge pas. Je sais.

— Ah ! ma chère, soupira la Cadine, les femmes ne savent pas ce que sont en réalité les hommes. Moi non plus, je ne préjuge pas des Libéraux. Je sais ce qu'ils furent, voilà tout. Tenez, l'un des plus turbulents était Mourâd Bey, vous vous le rappelez? Aujourd'hui, il est à Constantinople, favori, et favori intime du Sultan.

Chîrîne eut le sourire de ceux que l'ignorance d'un contradicteur soutient.

— Je vous ai dit, et je vous répète que les Libéraux de maintenant n'ont absolument rien de comparable avec les Libéraux de jadis et de naguère. N'était le respect dû aux secrets d'autrui, je vous nommerais quelques-uns des chefs du mouvement actuel. Et vous n'auriez plus un instant de doute.

La Cadine baissa la tête, puis leva les yeux vers Chîrîne. Son regard était lourd de tristesse.

— Vous avez raison, dit-elle. Les secrets doivent se garder. Il ne faut pas en être prodigue, comme je le suis. Oh ! je ne regrette pas de vous avoir ouvert mon cœur et de vous avoir donné de quoi me perdre quand vous voudrez. Je me suis sentie en confiance près de vous. Et tant pis pour moi, quoi qu'il arrive : en me livrant, j'ai du moins éprouvé la volupté de me livrer.

Les joues de Chîrîne s'empourprèrent. Le reproche l'avait touchée. Quelle maladresse elle venait de commettre ! Elle essaya de se racheter.

— Vous avez mal interprété mes intentions, dit-elle. Tous mes secrets, je suis prête à vous les prodiguer, s'ils ne sont qu'à moi. Mais celui-là n'est pas à moi. Il appartient à Râmiz, qui ne me l'a pas caché parce que nous ne nous cachions rien, étant fiancés.

Râmiz est sûr que jamais son secret ne sortira de ma bouche, même si l'on voulait me l'arracher par la force. Puis-je trahir mon fiancé? Me trahir moi-même, oui, tant qu'il vous plaira. Je n'ai pas peur de me perdre.

— Mais je ne vous demande pas de me révéler ce qui ne doit pas être révélé. Loin de moi pareille ignominie ! Vous êtes grande à mes yeux, je veux que vous le demeuriez. Que m'importe le nom des chefs actuels du mouvement libéral? Ces noms n'auraient pour moi aucune valeur décisive. Ce que je désirerais savoir, c'est la différence que vous voyez entre le caractère des Libéraux d'aujourd'hui et celui des Libéraux d'hier, et j'ai cru que vous vouliez me le cacher comme si j'étais indigne de l'apprendre.

Chîrîne respira. A mesure qu'elle connaissait mieux la Cadine, elle lui découvrait des qualités nouvelles : discrétion, délicatesse, prudence, esprit et bonté. Elle répondit donc :

— Ce qui distingue le mouvement libéral actuel des mouvements antérieurs, c'est que ceux-ci n'étaient menés que par des écrivains, et que le nôtre est mené par des écrivains et par des officiers. Bientôt, toute l'armée sera avec nous. Ce jour-là, par qui Abd-ul-Hamid nous fera-t-il combattre?

— Je l'avais entendu dire, avoua la Cadine, mais qu'il ne s'agissait que de quelques petits officiers tapageurs, vaniteux, et d'ailleurs révoqués.

— C'est une erreur, trancha Chîrîne. Nous avons déjà de notre côté bon nombre d'excellents officiers supérieurs et même d'officiers généraux. Et j'en connais plus d'un.

Chîrîne était à deux doigts de sa perte. La Cadine

le sentit. Belle joueuse, elle eut la coquetterie de ne pas abuser de son avantage. Elle se persuadait que le moment viendrait où Chîrîne, d'elle-même, se confierait à son amie.

Elle s'était levée.

— Il me semble qu'on parle à la porte, dit-elle. Serait-ce le médecin?

Elle sortit.

— Ce n'était pas le médecin, dit-elle en rentrant. Il paraît qu'on lui a donné l'ordre de ne pas venir aujourd'hui. Mais j'ai donné l'ordre qu'on le fît venir quand même, ce soir. Il ne faut pas laisser échapper l'occasion, et le temps nous presse.

Et la Cadine se retira, ayant des questions urgentes à régler avec sa Trésorière.

V

Vers minuit, le médecin fut introduit auprès de la Cadine par la Trésorière Fatima. Il était déguisé en huissier du palais.

— Je ne devais pas venir aujourd'hui, dit-il en s'inclinant respectueusement devant la Cadine. Mais j'ai supposé que vous étiez plus souffrante. D'ailleurs, vous m'appeliez, et je suis venu.

— Ce n'est pas pour moi que je vous ai appelé, c'est pour une de mes amies. J'ai été si contente de vos soins que j'ai voulu que mon amie ne fût soignée que par vous.

Chîrîne était couchée sur le côté, tournant le dos à la porte.

— Voici notre médecin, annonça la Cadine. Je vous laisse. A tout à l'heure.

— Pourquoi s'en va-t-elle? se demanda le médecin.

Chîrîne ne s'était pas encore retournée. Une pudeur la retenait.

Le médecin s'approcha du lit et s'assit sur une chaise, près de la malade.

— D'où souffrez-vous? dit-il.

— De la tête, répondit Chîrîne.

Alors elle se retourna vers le médecin.

Ils se regardèrent, gênés tous deux, puis étonnés soudainement, comme s'ils croyaient se reconnaître.

— N'êtes-vous pas Chîrîne? dit le médecin.

— Et vous, le docteur N...?

Ils s'étaient reconnus.

— Que faites-vous ici? dit-il encore.

Et il se posa l'index sur la bouche pour inviter Chîrîne à parler bas.

Elle répondit :

— Je suis venue chercher Râmiz. Et vous? Je ne vous savais pas médecin du Palais.

— Je ne le suis que pour les besoins de notre entreprise. Grâce à mon métier, qui m'a permis de m'introduire à Yildiz, je peux faire autre chose.

A son tour, Chîrîne se posa l'index sur la bouche.

— Et Râmiz? demanda-t-elle.

— Râmiz....

Il hésitait. Chîrîne eut envie de pleurer. Elle se raidit.

— Où est-il? Que lui est-il arrivé? Parlez, parlez, je vous en conjure! Dites-moi tout. Je suis courageuse.

Et elle éclata en sanglots.

— Soyez courageuse, Chîrîne, dit le médecin.

— Donc dites-moi tout. C'est l'incertitude où je suis qui me fait mal.

— J'avais presque tout de suite appris que Râmiz était enfermé dans Malta-Kiosk. Immédiatement, j'ai cherché à le voir. Il me fallait un prétexte. J'en ai trouvé un hier soir. Hier soir même, j'ai pénétré dans Malta-Kiosk. Râmiz n'y était plus.

Chîrîne eut un frisson.

— Où est-il?

— Je ne sais pas.

— Si ! vous savez. Dites, dites, ils l'ont tué?

— Je ne sais pas. Tout ce que j'ai pu découvrir, et je ne l'ai découvert qu'avant de venir ici, c'est que Râmiz est sorti de Malta-Kiosk, il y a deux jours, vers minuit, appelé au Petit Palais, et qu'on ne l'a pas ramené à Malta-Kiosk.

Chîrîne bondit de son lit.

— On l'a tué, Docteur ! On l'a tué !

Elle se meurtrissait le visage.

— Du calme, Chîrîne, je vous en supplie !

Il lui avait pris les mains. Il la fit asseoir.

— Soyez courageuse, dit-il. Tout notre sang-froid est nécessaire, si nous voulons persévérer.

— Que m'importe? s'écria Chîrîne. Râmiz mort, je n'ai que faire de vivre.

Mais aussitôt elle ajouta, changeant de ton :

— Pardonnez-moi. Vous avez raison. Je dois songer à vous. Vous êtes utile à nos amis.

— Vous leur êtes plus utile que moi, Chîrîne, dit-il. Des femmes comme vous sont l'âme d'un parti. Soyez forte. Notre entreprise réclame notre sacrifice. Heureux ceux qui ont l'honneur de tomber glo-

rieusement pour la liberté ! Heureux si je dois tomber aussi !

Chîrîne baissa la tête. Quelque fervent que fût son amour de la liberté, son amour de Râmiz, après tant d'épreuves, dominait. Elle avait accepté d'avance que Râmiz mourût pour la Constitution ; mais, Râmiz mort, elle se révoltait. Aux paroles héroïques du docteur N..., elle ne répondit rien. Son héroïsme avait succombé.

— Ne désespérez pas, dit le médecin. Au fond, rien ne prouve que Râmiz ne soit pas encore vivant.

Mais Chîrîne secoua la tête.

On marchait derrière la porte. Le Docteur N... eut un geste d'impatience, mais il était homme de décision, et, s'il entrevoyait les conséquences de sa conversation avec Chîrîne, pour peu qu'on les eût épiés comme on avait accoutumé d'épier tout le monde à Yildiz, il était prêt à faire tête au danger nouveau qu'il pressentait.

La Cadine entra. Elle souriait. Le médecin s'inclina respectueusement.

— Eh bien ! dit-elle, allez-vous guérir notre malade?

— La maladie est sans remède, répliqua Chîrîne. On l'a tué.

Et sa voix s'étrangla.

Le médecin avait tout prévu, sauf ce qui arrivait. La Cadine était donc avec eux?

— Comment? dit la Cadine. On a tué Râmiz? Mais qui l'a tué ? Ce n'est pas possible.

— Le médecin m'a tout appris. Avant-hier, dans la nuit, ils l'ont appelé au Petit Palais. Depuis lors, on ne l'a pas revu. C'est donc qu'ils l'ont tué.

La Cadine s'attrista.

— Il ne faut pas conclure trop vite, dit-elle, quoique, après tout, ils soient bien capables de l'avoir fait.

VI

Etonné qu'une Cadine s'exprimât si franchement, le docteur N..., qui joignait à une perspicacité toujours en éveil un goût des situations nettes, voulut s'assurer que la Cadine G... ne jouait pas une atroce comédie.

— C'est votre avis, lui demanda-t-il, qu'on a pu exécuter Râmiz sans autre forme de procès?

— Je ne l'affirmerais pas, répondit la Cadine. Mais il n'est pas douteux qu'on ne recule devant rien à Yildiz pour maintenir la paix de l'Empire.

— Je vois, insinua le médecin, que vous admettez en somme le meurtre par raison d'Etat.

— Serais-je la première? riposta la Cadine. Le philosophe Machiavel l'a admis avant moi.

La Cadine se tenait déjà sur la défensive.

Le front du docteur N... se rembrunit. Elle le regarda. Il la regarda fixement. Puis, risquant l'attaque directe :

— Admettriez-vous aussi, fit-il, le meurtre par raison d'Etat, si la victime devait être *vous*?

Sa voix était si grave, que la Cadine éprouva soudain une angoisse que rien de précis n'expliquait.

— Que voulez-vous dire? demanda-t-elle.

Il prononça lentement :

— Depuis quelques jours, je suis chargé d'une

mission terrible. Je ne l'ai pas encore accomplie, parce que j'ai eu pitié de vous.

— Que voulez-vous dire? répéta-t-elle.

— Est-il commun qu'un médecin du Palais entre dans le harem pour y *soigner* une Cadine?

Il avait insisté sur le mot *soigner*.

— Alors? fit-elle, épouvantée.

— Alors, conclut le médecin, je suis probablement chargé d'autre chose.

La Cadine chancela.

— Mais pourquoi? Savez-vous pourquoi?

— Parce que le Sultan ne veut pas que vous mettiez au monde l'enfant que vous portez.

— Mais j'ai vu le Sultan, et...

— Peut-être. Voulez-vous des détails dont vous comprendrez l'importance beaucoup mieux que moi? J'ai reçu l'ordre, moi, de vous faire mourir discrètement. Là-dessus, vous avez vu le Sultan, en effet, et c'est à la suite de votre entretien qu'il m'a donné l'ordre de suspendre mes visites et d'attendre son ordre définitif. J'obéissais, lorsque vous m'avez appelé. Si vous voulez bien vous remémorer l'entretien que vous avez eu avec le Sultan, vous découvrirez peut-être un rapport entre cela, et ceci, qui est votre mort retardée.

Accablée, elle ne demanda plus rien. Un lourd silence pesa sur les trois personnages de ce drame secret.

Le docteur N... résolut de pousser à bout l'angoisse de la Cadine.

— Vous avez le droit de douter de mes paroles, dit-il. Mais je n'ai aucun motif de mentir. Quand on joue sa vie quotidiennement, sans espoir de récom-

pense, dans un poste obscur, on ne s'abaisse pas à de si vils procédés. J'ai fait depuis longtemps le sacrifice de ma vie, et vous pouvez me dénoncer au Sultan : je mourrai volontiers. Seulement, ma mort n'empêchera pas la vôtre. Ce n'est pas moi qui vous exécuterai, voilà tout.

La Cadine avait écouté derrière la porte, comme le médecin le supposait. Elle connaissait donc déjà qu'il était homme de courage. Elle ne douta pas de ses dernières paroles.

— Mais, dit-elle, pourquoi me faire mourir? Est-ce un si grand crime que rêver de donner un fils au Padischah?

— On lui a prédit que son trône serait menacé quand il aurait un enfant d'une Arménienne. N'êtes-vous pas Arménienne? Je suis chargé de mettre un terme aux inquiétudes légitimes de Sultan.

— Et vous avez accepté de commettre ce crime?

— J'ai accepté, parce que j'avais besoin d'entrer à Yildiz et que je ne pouvais y entrer qu'à ce prix ; j'ai accepté, mais cela ne signifie pas que j'aurais tenu ma promesse. Nous ne tuons pas les innocents, nous, Libéraux, car je suis libéral, je n'ai plus à vous le dissimuler. Je ne perdrai rien que la vie, — peu de chose ! — si l'on me découvre ; mais vous n'y gagnerez rien non plus. Vous êtes irrévocablement condamnée ; vous en avez la certitude, n'est-ce pas? Vous connaissez Abd-ul-Hamid. Or, si vous vivez, Abd-ul-Hamid mourra. Il ne veut pas mourir. Vous mourrez donc, à moins...

Il regarda la Cadine.

— .... à moins que vous ne preniez la fuite, en emmenant Chîrîne avec vous.

C'était plutôt un commandement qu'un conseil. Ayant conduit sa partie au plus court, le docteur N... entendait la gagner sans discussion. Ce ton d'assurance qu'il avait, émut la Cadine. Elle connaissait trop bien Abd-ul-Hamid, et elle avait déjà remarqué, non sans douleur, car elle l'aimait, tout cruel qu'il était, qu'il ne daignait l'honorer d'un semblant d'amour que lorsqu'il avait besoin d'elle par raison politique.

— Je vous obéirai, Docteur, dit la Cadine vaincue. Mais où irai-je?

— Les Libéraux seront heureux de vous accueillir et de vous protéger. Et Chîrîne vous conduira. Partez le plus tôt possible. Moi, j'ai d'abord à remplir la mission que mes frères m'ont confiée. Je partirai quand je pourrai, si je peux, avec la permission d'Allah.

— Nous partirons cette nuit même, décida la Cadine. Je vais m'occuper immédiatement de notre évasion. Vous, Docteur, allez votre chemin, et puissiez-vous réussir ! Je n'oublierai jamais ce que je vous dois.

La nuit était avancée. Le docteur N... leur fit ses adieux. Chîrîne pleurait en silence : fuir sans Râmiz, fuir quand Râmiz était peut-être mort, était-ce le salut pour elle? Elle ne désirait plus rien.

— Du moins, dit-elle au docteur N..., sauvez-vous avec nous, cher ami ! Ne vous exposez pas davantage. C'est assez que...

Il répliqua d'une voix ferme :

— Ma présence ici est nécessaire. Soyez courageuse, Chîrîne. Les coupables seront châtiés.

Et il sortit.

CHAPITRE III

Premières tentatives

I

Pendant les deux premiers jours, Abd-ul-Hamid, sûr de son stratagème, attendit patiemment que Nâzim Bey, gouverneur militaire de Salonique, lui envoyât le fatal télégramme annonçant l'arrestation des principaux membres du Comité *Union et Progrès.*

Le troisième jour, dès son réveil, Abd-ul-Hamid s'inquiéta. Il se demandait vainement quel motif avait empêché Nâzim Bey d'agir. Et il accusait déjà de négligence le gouverneur de Salonique. Fallait-il donc que lui, Sultan, se transportât en personne dans la ville maudite pour y procéder lui-même à l'arrestation désormais si facile de ces sots révolutionnaires?

Abd-ul-Hamid était fort mécontent. La journée commençait mal. On s'en aperçut vite autour de lui.

Nâdir-Agha, le Grand Eunuque, plus que jamais demeurait immobile, respectueusement, craintivement, devant le maître.

On ne parle pas au Sultan sans être interrogé.

— Tu as quelque chose à me dire? fit Abd-ul-Hamid sur un ton bourru.

Nâdir-Agha, tremblant, annonça que la Cadine G... avait disparu du harem, avec Chîrîne.

— Qu'on les cherche ! ordonna le Sultan.

On chercha. Tous les huissiers furent envoyés dans toutes les directions. Le Sultan dirigea lui-même l'enquête. On questionna tous les gardes, tous les eunuques, toutes les esclaves.

Alors on constata qu'un officier des gardes albanais, Fawzi Bey, colonel, manquait. C'était donc lui qui avait aidé la Cadine à s'enfuir?

Plus que la fuite de Chîrîne en effet, la fuite de la Cadine troublait le Sultan. La terrible prophétie l'obsédait. Il était superstitieux. Il pensa que la Cadine conspirait contre lui. Il eut peur. Mais il se croyait seul à connaître la prédiction funeste. Qui donc l'avait révélée à la Cadine?

Pour la première fois de sa vie, Abd-ul-Hamid éprouva que, ruse contre ruse, il avait été devancé. Un sentiment d'humiliation lui gonfla le cœur d'amertume.

— Qu'on les retrouve ! commanda le Sultan au chef de la police secrète.

Toute la police disponible fut mobilisée.

Mais, vers midi, un télégramme arriva de Salonique. Il était de Nâzim Bey.

— Enfin ! s'écria le Sultan qui espérait qu'un peu de joie féroce adoucirait sa colère.

Malheureusement, Nâzim Bey n'envoyait pas de bonnes nouvelles. Il annonçait qu'il avait été victime d'un attentat, qu'il avait essuyé plusieurs coups de revolver, qu'il était blessé, mais non mor-

tellement, et que les révolutionnaires insaisissables menaient une propagande intense dont on ne pouvait pas conclure qu'il ne s'ensuivrait pas des actes de force.

Mais, en même temps que le télégramme de Nâzim Bey, Abd-ul-Hamid en avait reçu un autre.

Le Sultan le lut rapidement. On lui rendait compte que Sâmi Bey, inspecteur de la police envoyé en mission spéciale à Kossovo, avait été tué par un libéral.

Abd-ul-Hamid serra les poings. Il lui semblait qu'une masse accablante lui pesait tout à coup sur les épaules.

Il appela le Premier Secrétaire.

Abd-ul-Hamid, feignant le plus grand calme, tranquillisa d'abord le Premier Secrétaire, qui avait l'air désolé. En public, devant ses gens, il ne voulait pas montrer qu'il était inquiet. La moindre marque de faiblesse l'eût perdu aux yeux de ses partisans. Il le savait, et que, du jour au lendemain, ils passeraient du côté de ses ennemis.

Il eut le courage d'éclater de rire.

— Allons ! Allons ! dit-il au Premier Secrétaire. Il est temps que je change de tactique. La clémence ne vaut plus rien contre ces petits insolents. Nous allons sévir.

Seulement, le Premier Secrétaire, notant les ordres du Padischah, ne fut peut-être pas dupe de la forfanterie de son maître.

Tel en public, Abd-ul-Hamid fut différent dans la solitude de son cabinet de travail.

Aux heures graves, il aimait d'exprimer à voix haute ses pensées.

— Malheur à eux ! s'écria-t-il. Les voilà qui osent s en prendre à mes serviteurs? Pas un d'entre eux ne vient me livrer le secret des autres, et chacun d'eux s'expose à la mort sans crainte? Et voilà que les femmes rivalisent d'audace avec les hommes? Qu'est-ce que cela veut dire? Pourquoi ne m'a-t-on pas averti ?

Sa stupeur était profonde. Mais la colère le dominait. Il continua :

— Ils m'ont trahi. Ils me trahissent. Je ne suis entouré que de traîtres. Même cette Cadine, qui disait m'aimer, elle me trahissait. Elle est sortie vivante d'Yildiz, avec l'enfant qu'elle porte, avec l'enfant dont j'ai tout à redouter. Si on ne la retrouve pas, je suis perdu.

Il eut un cri de désespoir, se prit la tête entre les mains, et réfléchit. Il murmura :

— Est-ce que ton étoile a fini de briller, ô Abd-ul-Hamid?

Et il pleura. Et c'étaient des larmes véritables.

Mais les désespoirs d'Abd-ul-Hamid ne duraient pas. Il se ressaisissait promptement. N'était-il pas tout puissant? Et n'avait-il pas les moyens de broyer tout ce qui le gênait? N'était-il pas le Padischah, le Calife, le Seigneur des Deux-Mers et le Souverain des Deux-Continents?

— Ces maudits ! s'écria-t-il. Ils prêchent l'union, et ils s'unissent ! Contre moi ! Nous verrons. Je suis Abd-ul-Hamid, qu'ils ne l'oublient pas ! Pendant trente années, j'ai vaincu toutes leurs intrigues. Et cette bande chétive qui manœuvre à Salonique prétendrait me vaincre ? Nous verrons. Ils veulent s'unir? Je les désunirai.

Il alluma un cigare et se mit à se promener silencieusement de long en large. Il réfléchissait.

Soudain, il murmura :

— Chemsi... Chemsi... C'est l'homme de la situation. Il a de la poigne. Je lui donnerai pleins pouvoirs... Et ce Sahib, qui a déjà tant fait pour moi, car c'est lui qui a découvert Râmiz, il est habile ; il m'est dévoué ; avec de l'avancement, il deviendra capable de tout... Je l'emploierai. Chemsi et Sahib... Ceux-là ne me trahiront pas. J'ai de l'argent, je les en couvrirai. Par bonheur, j'ai su me faire des réserves. C'est le moment d'y puiser. Ah ! maudits !

II

Râmiz et son père n'avaient pas pu se voir sans témoins avant la fin de la séance du Comité de Salonique dont nous avons fait le récit plus haut.

Depuis dix ans, Saïd et Râmiz se revoyaient pour la première fois. Ils avaient tant de choses à se raconter, comme on pense, qu'il ne leur fallut pas moins d'une journée entière pour effleurer seulement les principaux sujets. Saïd surtout ne se lassait pas de poser des questions. A la joie de retrouver un fils dont, en son âme de vieux libéral, il pouvait être fier, se mêlait pour lui la curiosité d'apprendre comment Râmiz s'était peu à peu acheminé vers le libéralisme. Et Râmiz avait déroulé discrètement l'histoire de sa vie. Il ne s'était attardé qu'en parlant de Chîrîne.

— Où est sa mère à présent? avait demandé Saïd.

— Leur voisin m'a dit qu'elle est partie pour

Monastir, où elle pensait que Chîrîne s'était réfugiée à la suite de la trahison de Sahib.

Le vieillard avait proposé :

— Eh bien ! allons à Monastir. Le Comité n'a-t-il pas besoin d'envoyer à sa filiale de là-bas la copie du testament de Midhat et le texte des décisions prises cette nuit? Nous les y porterons.

Râmiz s'était empressé d'approuver son père.

— Je verrai le secrétaire, avait-il dit, et je préparerai notre départ.

Un espoir nouveau le soulevait.

Le lendemain, un inconnu tirait sur Nâzim Bey. Tout Salonique ne s'occupa que de l'attentat : jamais agression si audacieuse n'avait eu lieu. On eut l'impression que ces coups de revolver n'étaient que le prélude inquiétant de graves événements.

Saïd et Râmiz, au milieu de l'effervescence générale, quittèrent la ville sans encombre, munis des documents chiffrés qu'ils emportaient pour la filiale de Monastir.

Le Comité de la filiale, sitôt prévenu, tint une séance extraordinaire. Les membres en étaient des officiers ou des fonctionnaires. Ils se réunirent sous la présidence du plus actif d'entre eux, Sâdiq Bey, commandant du 14e régiment de cavalerie, et de plus écrivain fort apprécié. Mais la séance de Monastir fut moins agitée que celle de Salonique. Monastir ne pouvait qu'enregistrer les décisions du Comité directeur. Il les enregistra néanmoins avec enthousiasme. Le président, Sâdiq Bey, chef plein d'ardeur et de foi, n'eut pas de peine à obtenir de ses camarades une approbation unanime. Et Saïd fut fêté cordialement.

Leur mission remplie, — car, pour ces deux hommes, pour le fils comme pour le père, l'intérêt général primait l'intérêt particulier, — Râmiz et Saïd allèrent se présenter à la mère de Chîrîne.

Tevhidet accueillit Râmiz avec des larmes de joie. Elle croyait déjà qu'elle avait à jamais perdu celui qu'elle considérait un peu comme son fils. Mais ce fut bien autre chose quand, s'imaginant qu'elle rêvait, elle reconnut Saïd. Elle en demeura sans parole, tant sa surprise et sa joie étaient grandes. Mais, hélas, son bonheur se voila soudain. Râmiz demandait où était Chîrîne.

Tevhidet conta tout ce que Râmiz ignorait : l'insistance que l'infâme Sahib Bey avait mise à solliciter la main de Chîrîne, les refus, l'obstination et la fidélité de Chîrîne, enfin la fuite de la pauvre fiancée affolée par l'arrestation de Râmiz et par la menace d'un mariage odieux que Touhmâz lui aurait probablement imposé.

— Je la retrouverai, s'écria Râmiz... Pourvu que, dans un accès de découragement, elle ne se soit pas oubliée jusqu'à commettre un crime contre elle ! Mais non, n'est-ce pas? Elle est incapable d'une telle faiblesse? Et elle aime la vie à cause de moi, comme je l'aime à cause d'elle, n'est-ce pas?

Râmiz, accablé, mendiait un encouragement.

— Il faut avoir de la patience, mon fils, dit Saïd. Allah nous sauvera.

— Et où est Touhmâz ? demanda-t-il à Tevhidet.

— Je ne sais, répondit-elle. Quand je l'ai quitté, pensant que je retrouverais Chîrîne à Monastir, il était à Salonique avec ce Sahib Bey dont il ne se séparait pas plus que de son ombre.

Bien qu'aucun des trois n'eût envie de rire, ils sourirent tous les trois.

Saïd n'en demanda pas davantage. Et Râmiz en savait trop maintenant pour rester inactif.

Avec l'appui du secrétaire de la filiale, il commença de mener une enquête minutieuse dans toute la région, jusqu'au fond des moindres villages où les Libéraux comptaient des amis. En attendant les résultats de ces mortelles recherches, qui de jour en jour se confirmaient vaines, il aidait le secrétaire à rédiger les communications destinées aux Comités des sections de la région, et à les faire transmettre par des porteurs sûrs, qui étaient la plupart du temps des femmes, moins suspectes que les hommes d'agissements politiques.

Or, un jour, le président Sâdiq Bey convoqua d'urgence ses camarades du Comité. Il avait reçu des nouvelles importantes de Salonique.

Dès l'ouverture de la séance, le président déclara :

— Mes frères, le Comité directeur vient de nous envoyer copie d'une lettre qu'il a reçue d'un des siens qui travaille à Yildiz. Notre frère secrétaire va bien vouloir nous lire cette lettre :

Le secrétaire lut :

— « *J'ai eu plus de peine que d'habitude à vous faire tenir ce message, parce que la surveillance à Yildiz est devenue d'une rigueur excessive. Réjouissez-vous, mes frères, c'est un signe excellent : le Sultan a peur, et j'ai d'abord de bonnes nouvelles à vous donner.*

La tentative d'assassinat de Nâzim Bey et le meurtre de Sâmi Bey, survenus coup sur coup de façon si

déconcertante, ont fortement ému le Sultan, Yildiz, e moi-même. Allah vous bénisse ! Le Sultan offensé s prépare à lutter par tous les moyens contre vous.

Il a nommé Chemsi Pacha grand chef de la répres sion, avec pleins pouvoirs. En outre, Sahib Bey es chargé d'organiser une vaste propagande qui détruis les effets de la vôtre ; il doit s'efforcer d'envenimer entr Chrétiens, Juifs et Musulmans, les querelles que vou essayez, vous, d'apaiser. Veillez donc de ce côté : c'es principalement sur les Chrétiens que les efforts d Sahib Bey vont porter.

Si vous l'ignorez, je suis heureux de vous annonce qu'il y a quelques jours il s'est passé à Yildiz des chose étonnantes : une jeune fille, Chîrîne, fille de Touhmâ et fiancée de notre frère Râmiz, s'est présentée hardi ment au Palais en sollicitant le Padischah d'un audience, sous un prétexte quelconque, en réalité pou savoir ce qu'était devenu son fiancé, arrêté depuis peu Le Sultan l'a reçue. Elle lui a parlé comme jamai aucun homme n'a certainement parlé à aucun Sultan Le Sultan en était fou de rage. »

Il y eut des chuchotements dans l'assistance. Tou les regards se fixaient sur Râmiz, qui avait pâli Mais le secrétaire continuait :

— « *Chîrîne était probablement condamnée à mort. O sachez qu'elle s'est évadée d'Yildiz, et qu'elle a fait fui avec elle une des femmes du Sultan, une des favorites la Cadine G... Voilà un beau succès, n'est-il pa vrai ? Et si je revois jamais notre frère Râmiz, j le féliciterai vivement : il peut s'enorgueillir d'une s héroïque fiancée, digne compagne du héros qu'il est lui aussi.* »

Ayant achevé sa lecture, le secrétaire s'était assis

Les chuchotements qui l'avaient interrompu reprenaient.

— Mes frères, dit le président, nous joignons tous nos félicitations à celles de notre frère d'Yildiz. Notre frère Râmiz et sa fiancée sont notre gloire et notre meilleure espérance.

Et chacun s'empressa de louer Râmiz, dont le cœur battait violemment.

Mais le président réclama le silence.

— Mes frères, dit-il, à la suite de cette précieuse lettre d'Yildiz, nos frères de Salonique sont d'avis que nous devons redoubler d'ardeur. Il faut que les tentatives de Sahib Bey et de ses agents échouent. Une proclamation a été rédigée. Nous aurons à la distribuer un peu partout, sans relâche, et à profusion. Je compte sur vous. D'autre part, nos frères de Salonique nous prient de transmettre officiellement aux consuls de notre région une adresse, qui les informe de nos relations avec notre Sultan, et de notre dessein d'établir en Turquie un régime constitutionnel qui ne demandera qu'à vivre en paix avec les Puissances étrangères. Enfin, on nous annonce que notre frère Tossoun Bey, qui s'était rendu en Anatolie, déguisé en derviche, pour y répandre nos idées et créer des filiales, a pleinement réussi. A l'heure actuelle, la presque totalité des officiers du 3me régiment est des nôtres.

III

Le message de Salonique connu, il restait à distribuer à chacun des membres du Comité de Monastir

la tâche dont il s'acquitterait le mieux. Homme d'action, le président Sâdiq Bey dirigea les débats sans perdre de temps.

— Pour contrebattre la propagande du Sultan, le Comité directeur a rédigé une proclamation au peuple, dit-il. C'est parfait. Nous la traduirons et nous la répandrons dans les marches bulgares, serbes, et albanaises. Il faudra toucher surtout les notables, les principaux citoyens, les comitadjis et les tribus de la montagne. Nous sommes d'accord?

Saïd se leva et dit :

— Absolument, et je m'offre à distribuer moi-même des proclamations aux chefs de bandes.

— Soyez béni ! s'écria le président. Vous êtes notre ancien, et le meilleur de nous tous, ô fidèle ami de notre père Midhat ! La mission que vous demandez vous vaudra des fatigues et des dangers. Ces bandes sont perpétuellement par monts et par vaux. On les croit ici, elles sont là-bas. C'est pourquoi, comme je connais un peu le pays, je vous conseille de vous renseigner sur elles auprès de notre frère Niâzi Bey, du régiment de Resna. Il a longtemps pourchassé les comitadjis bulgares par ordre de Constantinople. Il vous fera profiter de son expérience. Il est des nôtres et nous le savons, mais il ne sait peut-être pas que nous sommes à Monastir ce qu'il est à Resna. Servez-vous donc de lui, mon frère.

Pour l'adresse à présenter aux consuls, Sâdiq Bey songeait à Râmiz. Râmiz, qui possédait à fond plusieurs langues étrangères, traduirait en français le document et le transmettrait lui-même. Ainsi, outre qu'il était naturellement mieux désigné qu'un soldat pour cette mission, il pourrait en même temps,

au cours de son voyage, rechercher sa fiancée.

— Je suis très honoré, dit Râmiz, que le frère président me juge digne de m'acquitter de ce devoir. Je m'en acquitterai de toute mon âme.

Alors Sâdiq Bey se leva. Ses yeux brillaient. Sa voix se fit grave :

— Quant à la dernière tâche, dit-il, je demande à me la réserver.

Tous comprirent qu'il s'agissait d'exécuter Chemsi Pacha, le grand chef de la répression choisi par Abd-ul-Hamid.

— Non, mon frère, répliqua Dia Bey. Nous ne faisons pas assez bon marché de votre bras pour vous le permettre. C'est à moi qu'il revient...

— Ou à moi ! s'écria Habib Bey.

Le président répondit :

— Nous sommes d'accord sur la nécessité de supprimer Chemsi Pacha. Peu importe donc l'exécuteur. Vous ou moi, nous tiendrons notre serment.

Et il se dirigea vers la petite table où reposaient, comme dans la salle des séances de Salonique, le Coran, l'Evangile, et le revolver. Habib et Dia l'imitèrent. Et tous les trois firent le serment de délivrer la patrie turque de son ennemi Chemsi Pacha.

Cette cérémonie, la première de ce genre à Monastir pour un motif si précis, émut profondément toute l'assistance. Un silence s'était établi.

Le président Sâdiq Bey, heureux d'avoir pris l'engagement d'agir enfin, regagna sa place en souriant.

— Mes frères, dit-il, avant de nous séparer, il est bon que nous sachions tous ce que contiennent, au moins sommairement, l'adresse aux consuls et la

proclamation au peuple. Je passe donc la parole à notre frère secrétaire.

Le secrétaire se leva.

— J'irai vite, dit-il. Voici d'abord la proclamation :

« *A nos frères chrétiens, des marches bulgares, serbes, grecques, albanaises et autres* :

« *Depuis un demi-siècle, les petits royaumes qui entourent la Macédoine, — nous nommons la Bulgarie, la Grèce et la Serbie, — travaillent à nous délivrer, — du moins ils le prétendent, — du joug ottoman. S'ils y arrivaient, ce ne serait que pour nous mettre sous leur joug, ne vous y trompez pas. Maintenant, vous comprenez pourquoi ils essayent de vous éloigner de nous.*

« *Enfants de la même patrie, nos frères, il est temps que vous ouvriez les yeux et que vous discerniez la vérité. Ces gens-là convoitent votre pays. Et il est temps que vous songiez à vous opposer à leurs intrigues. Vous n'y parviendrez que si vous concevez la nécessité d'une union étroite entre tous les peuples de l'Empire Turc. Cette union, nous voulons la faire. Il faut que vous nous aidiez. Unis, nous obtiendrons le régime constitutionnel dont une grande nation a besoin pour vivre heureuse, libre, prospère, et respectée. Venez résolument à nous. N'écoutez pas ceux qui ont intérêt à entretenir chez nous des haines de races ou de religions. Nous sommes tous frères, et tous fils de la même patrie. Unissons-nous, nous n'aurons plus rien à craindre de personne* ».

L'adresse aux consuls était plus longue. Le Secrétaire se contenta de la résumer aux membres du Comité.

Destinée à tous les consuls, sauf aux consuls de

Russie, elle rappelait que la question Macédonienne faisait depuis longtemps l'objet de l'attention européenne, que plusieurs puissances avaient essayé d'obtenir de Constantinople les mesures d'ordre intérieur qu'elles croyaient bonnes à dissiper le malaise et que le malaise néanmoins durait. Reconnaissant loyalement le fait, les Jeunes-Turcs se déclaraient prêts à résoudre la question parce qu'ils connaissaient mieux que personne la cause du mal. Ils demandaient seulement que, loin de s'opposer à leur tentative, les puissances européennes consentissent, sinon à les aider, du moins, à rester neutres jusqu'au jour où leur arbitrage pourrait devenir nécessaire. Ils ajoutaient que l'Europe était mal renseignée sur leurs intentions, qu'on les considérait comme des révolutionnaires bruyants et dangereux, qu'ils étaient uniquement de bons patriotes inquiets de l'avenir de leur patrie, qu'ils n'avaient de visées offensives contre aucune puissance étrangère, et qu'ils entendaient, sans plus, maintenir intact l'empire turc.

Le malaise macédonien, disaient-ils, était la conséquence de l'impérialisme russe. La Russie, panslaviste, champion du christianisme dans les Balkans, avait dénoncé tendancieusement la prétendue oppression exercée par l'Empire turc sur les chrétiens de la Macédoine. Son but, on le devinait. Le bruit lancé par elle s'était accrédité, et les populations chrétiennes de Madécoine avaient fini elles-mêmes par se persuader que leur misère venait de Constantinople.

Malheureusement pour la Russie, on pouvait constater sur place que le fanatisme musulman, s'il s'exerçait quelque part, s'exerçait en Macédoine

beaucoup moins qu'ailleurs. Et, en second lieu, il suffisait de voyager en Turquie pour constater également que la situation déplorable de la Macédoine n'était point particulière à la Macédoine.

Tous les villayets de l'Empire souffraient du même mal. La Macédoine souffrait comme les autres provinces, mais pas davantage. Et la racine du mal était à Constantinople, mais elle n'était pas celle que pensaient les Puissances européennes. Selon les Jeunes-Turcs, le régime autocratique du Sultan Abd-ul-Hamid ne convenait plus à un empire turc. Toutes les réformes que les Puissances demanderaient au Sultan seraient insuffisantes. Il fallait une réforme radicale, un changement de régime ; il fallait établir à Constantinople un régime constitutionnel, fondé sur le respect de la personne humaine et de toutes les libertés. A ce prix seulement l'empire turc vivrait en paix, et le malaise qui inquiétait l'Europe disparaîtrait.

L'adresse s'achevait ainsi :

« *Si donc l'Europe, par humanité, souhaite que le sort des marches turques et de la Turquie s'améliore, nous lui demandons, conscients de nos devoirs, de ne pas s'opposer à la tentative du Comité ottoman* Union et Progrès. *Si elle veut faire davantage, car nous serons peut-être obligés de recourir à la violence pour sauver notre patrie, nous lui demandons d'intervenir à Constantinople en obtenant du Sultan qu'il reconnaisse le bien fondé de nos efforts. Mais l'Europe aura suffisamment mérité notre gratitude, si elle nous laisse libres de régler nous-mêmes la question : justice et liberté sont les deux principes sur lesquels nous fonderons le nouvel empire turc.* »

Telle était l'adresse que Râmiz devait transmettre aux consuls de la province.

L'ordre du jour se trouvait épuisé. Le président Sâdiq Bey leva la séance.

. . . .

Le premier soin de Râmiz fut naturellement de courir chez Tevhidet pour lui faire part de tout ce qu'il avait appris sur Chîrîne.

— Cette fois, dit-il, j'espère bien ne plus la chercher trop longtemps.

— Va, Râmiz ! répondit la mère rassurée. Allah veuille !

CHAPITRE IV

De graves événements

I

Au contact des Jeunes-Turcs dont l'enthousiasme lui plaisait, le vieux Saïd, qui n'avait jamais désespéré de venger la mort de Midhat, s'était repris d'ardeur pour la cause libérale. Dans un moment d'exaltation, il avait assumé la charge de porter aux chefs des comitadjis l'appel du Comité *Union et Progrès*. Après réflexion, il ne s'en repentit point. Il s'entoura seulement de toutes les précautions indispensables, non pas pour réussir sans courir trop de dangers, mais simplement pour réussir. La tâche qu'il s'imposait était ardue.

Ces bandes, albanaises ou bulgares, dont l'effectif variable allait de dix à cent hommes, terrorisaient les marches turques de Macédoine. Sous prétexte de défendre les Chrétiens opprimés, elles attaquaient, dans les chemins déserts, tous les Musulmans qu'elles rencontraient, s'emparaient d'eux, les dévalisaient s'ils voyageaient avec un train suffisant,

ou les gardaient prisonniers jusqu'à ce que les familles informées eussent envoyé la rançon exigée par les bandits. Les premières bandes s'étaient peut-être mises en campagne avec un but avouable, comme pour une guerre de religion, sans y chercher aucun intérêt matériel. Mais l'esprit s'en transforma vite. Et, à la fin, il était difficile de discerner entre ces bandes de justiciers volontaires celles qui avaient encore un dessein honnête. Quoi qu'il en soit, elles ne contribuaient pas modérément à ruiner le peu de sécurité qui restait aux habitants ou aux voyageurs des régions où elles opéraient. Le gouvernement d'Abd-ul-Hamid leur donnait la chasse, mais sans grand succès ; utilisant le terrain avec bonheur, se réfugiant sur les montagnes, dressant des embuscades, les bandes se dérobaient devant les soldats. La plus fameuse de toutes était la bande de l'albanais Girgis.

Saïd avait décidé de commencer par la bande de Girgis.

Pour circuler plus facilement, il s'était déguisé en Albanais. Pistolets plantés dans la ceinture, guêtres, souliers ferrés, calotte plate, jupe courte, et bâton à la main, il n'avait rien oublié. Ainsi il put se mettre hardiment à la recherche de Girgis.

Il le chercha longtemps. Chaque fois qu'on lui indiquait l'endroit où devait camper la bande, il arrivait trop tard. Elle était repartie. Mais il ne se lassait pas, et lui aussi repartait. La première vertu de Saïd était la patience. D'autre part, Girgis avait plusieurs bandes sous ses ordres, et elles n'opéraient pas toutes dans le même secteur. La dispersion de ces petits groupes mobiles rendait la tâche de Saïd

d'autant plus ardue, car nul ne pouvait dire avec quel groupe le chef se tenait .

Un soir, alors que, malgré sa patience habituelle, le vieillard se demandait s'il s'obstinerait à courir après Girgis avant de chercher les autres bandes, moins importantes mais peut-être plus abordables, il apprit que l'illustre bandit bivouaquait sur la montagne même au pied de laquelle Saïd était arrêté.

Tout fatigué qu'il était, Saïd s'engagea d'un pied alerte sur le sentier qui escaladait la montagne.

Le soleil avait disparu à l'occident. La nuit peu à peu gagnait le ciel.

Saïd se hâtait dans l'ombre croissante. De temps en temps il faisait halte, moins pour reprendre haleine que pour découvrir dans la nuit un indice, flamme de feu, lueur de lanterne, qui lui révélât l'emplacement du bivouac. Mais il ne découvrait rien.

Soudain, un coup de fusil claqua.

Saïd tressaillit. Il perçut un bruit confus de cris, de voix, et de hennissements. L'écho, dans la vallée, répercutait le claquement du coup de fusil.

Saïd courut. Mais à un tournant du sentier qui sinuait au milieu des roches, il s'arrêta net : il n'était qu'à une cinquantaine de mètres du bivouac de la bande. Des feux de branchages éclairaient le campement. Saïd se cacha derrière un bloc de rocher, prêtant l'oreille et regardant avec attention.

Une voix de femme, qui parlait turc, disait :

— Amân Janim ! Que voulez-vous de nous? Laissez-nous poursuivre notre chemin.

Et une voix d'homme, qui parlait turc aussi, disait :

— N'ayez pas peur de ces chiens, seraient-ils cent!

Evidemment, c'étaient des voyageurs tombés d'eux-mêmes par hasard sur la bande au repos.

Saïd intrigué s'approcha sans bruit.

Les bandits entouraient de loin les voyageurs, pour leur couper toute retraite. Saïd vit un homme et une femme à cheval, et deux domestiques à pied qui menaient des mulets de charge. La femme était voilée, et, autant qu'on en pouvait juger à distance dans l'ombre, vêtue comme une femme de la classe riche. Et l'homme, enveloppé d'un ample manteau, avait la plus grande partie du visage dissimulée par une écharpe.

Saïd s'étonna que des voyageurs du rang probable de ceux-là eussent pris comme chemin ce sentier de montagne. Mais il n'eut pas le loisir de pousser plus loin ses réflexions : Girgis, chef de la bande, allait au-devant des voyageurs. A sa taille, à son air, à son costume, à ses longs cheveux, et aux armes somptueuses qu'il portait, Saïd l'avait reconnu. Et il oublia sa fatigue, heureux d'avoir enfin trouvé celui qu'il cherchait.

Girgis parlait mal le turc. Il dit, s'adressant au cavalier :

— Toute résistance est inutile. Vous succomberiez inévitablement. Aussi bien, nous n'en voulons pas à votre vie. C'est ce que vous avez avec vous qu'il nous faut. Ne différez donc pas. Et ne craignez rien pour votre compagne : nous ne nous attaquons jamais aux femmes.

Et la femme dit à son compagnon :

— C'est assez, Janim, c'est assez. Donnez-leur tout ce qu'ils voudront, et continuons notre route.

— Moi? Me rendre à ces brigands ! répliqua le cavalier.

Mais, prêt à s'élancer sur Girgis, il calma son cheval et ne bougea pas.

Girgis lui dit tranquillement :

— Rendez-vous sans honte. De plus puissants que vous l'ont déjà fait. Nous aurons pitié de vous, par égard pour votre compagne.

— Que voulez-vous? demanda le cavalier d'une voix rauque.

— La charge de vos mulets.

— Qu'en pensez-vous? dit à sa compagne le cavalier.

Elle répondit :

— Tout ce qu'ils voudront, Fawzi. Mais passons vite. Ces gens gagnent leur vie comme ils peuvent. Malheur au tyran dont les sujets sont réduits à de tels expédients !

A ce coup, Saïd crut rêver : non seulement il avait retrouvé Girgis, mais il trouvait de surcroît, par la plus extraordinaire des rencontres, la Cadine G... et Fawzi Bey, l'officier des gardes impériaux qui s'était enfui d'Yildiz avec elle et avec Chîrîne.

Mais où était Chîrîne ? Le vieillard ne la voyait pas. Il voulut savoir où elle était. Il délibéra promptement de se présenter aussitôt à Girgis. Il cria donc :

— Girgis ! Girgis !

Tous se retournèrent du côté de la voix.

— Qui est là? demanda Girgis.

— Un hôte, répondit Saïd. Depuis plusieurs jours je te cherche. J'ai un message à te remettre. Puis-je?

Girgis donna l'ordre à ses gens d'emmener les voya-

geurs dans sa tente. Puis il marcha vers Saïd qui s'avançait. Mais, en apercevant l'humble costume albanais de celui qui l'avait interrompu dans sa besogne, il s'écria, mécontent :

— Qui es-tu?

— L'envoyé de toute une nation. Ecoute-moi, Girgis, j'ai à te parler. Mais je suis las. Invite-moi d'abord à m'asseoir près de toi.

— Qui te permet de t'adresser à moi avec tant de familiarité?

— Quand tu sauras qui je suis et quel est l'homme à qui tu viens de faire grâce de la vie, tu ne regretteras pas de m'avoir écouté.

— Viens, dit Girgis.

Cependant les deux voyageurs descendaient de cheval. En posant le pied à terre, la Cadine chancela et s'appuya sur son compagnon. Saïd connut qu'elle était grosse et dans un état assez avancé.

— Entre ! dit Girgis à Saïd.

Dans la tente du chef, la Cadine et son compagnon s'étaient installés sur une natte.

— Assieds-toi ! dit encore Girgis à Saïd.

Et lui-même restait debout.

— Veuille t'asseoir aussi, dit Saïd.

Le sang-froid du vieillard imposait au bandit.

— Tu es bien Girgis, chef du groupe albanais de Tosca, n'est-ce pas?

— Oui. Et toi?

— Un messager, déguisé, du Comité Ottoman *Union et Progrès*. Je t'apporte une lettre. Tu n'as pas besoin de savoir qui je suis. Voici la lettre.

Girgis la prit d'un geste brusque et s'approcha d'une lanterne afin de la lire.

La Cadine et Fawzi Bey regardaient Saïd. Son visage ne leur rappelait rien.

Saïd dit alors à Fawzi :

— N'êtes-vous pas Fawzi Bey, officier des gardes d'Yildiz? et votre compagne, la Cadine G...?

Fawzi tressaillit.

— Je ne comprends pas, dit-il, prêt à nier. Qui êtes-vous?

— Vous ne répondez pas. Vous avez peur de moi? Vous vous croyez donc encore à Yildiz, où l'on a toujours peur de tout et de tous? Dites-moi, je vous prie, où est Chîrîne, qui s'est enfuie avec vous?

Il n'y avait plus moyen de nier. Saïd possédait indubitablement le secret des voyageurs.

— Chîrîne? dit enfin Fawzi. Elle nous a quittés à Salonique.

Mais Girgis avait lu le message des Jeunes-Turcs. Il revint à Saïd et, froissant la proclamation entre ses mains rudes, il la lui jeta sur les genoux.

— Inacceptable, dit-il. Vous vous moquez de nous.

Saïd ouvrait de grands yeux.

— Oui, daigna expliquer Girgis, nous n'aurions pas demandé mieux, nous, chrétiens, que de faire la paix avec vous, mulsumans. Mais nous ne pouvons plus. Vous n'êtes pas sincères. Vous nous engagez à nous unir avec vous et, en même temps, vous excitez les musulmans contre nous.

Saïd avait l'air surpris.

— Tu es surpris, poursuivit Girgis, que nous ayons démasqué vos manigances? C'est la vérité. Au moment où nous penchions vers vous, nous avons mis la main sur une proclamation que vous adressiez à

vos frères musulmans. Et tu oses venir me parler d'union, de paix, et de prospérité?

— La proclamation aux musulmans est fausse, affirma Saïd.

— Fausse?

Girgis fit signe à l'un de ses hommes. On lui apporta un portefeuille grossier d'où il tira la proclamation.

Saïd examina le document. Destiné au gouverneur de Stagora, il était scellé de la *toughra* véritable et écrit au nom du Calife.

Girgis, âprement, triomphait.

— Vous nous dites que le régime constitutionnel, que vous demandez, sauvegardera les droits de chacun sans distinction de race ou de croyance. Et le Sultan, lui, dit que le régime constitutionnel conduirait l'Empire turc à sa ruine et que l'Empire turc doit être le fief des musulmans.

Mais Saïd leva la main.

— Permets ! dit-il. Cette proclamation est signée : *Sahib*. Or Sahib est un de ces monstrueux parasites qui s'enrichissent de la misère des peuples en poussant le Padischah aux excès que nous déplorons. Il est de nos ennemis personnels, et l'un des plus acharnés. Ce qu'il peut écrire ne doit pas être pris en considération.

— Ouais ! fit seulement Girgis.

Et, se tournant avec désinvolture vers Fawzi Bey :

— Ça ! dit-il, finissons-en. Où est la charge de vos mulets? Je veux voir.

Saïd, offensé, avait rougi.

— Ecoute, Girgis ! reprit-il. Tu es un homme droit et loyal. Est-ce de cette façon que tu reçois l'ambassadeur officiel d'hommes droits et loyaux qui te

demandent de t'unir avec eux contre ce tyran, dont les aveugles serviteurs, — tu viens de m'en montrer la preuve, — ne travaillent qu'à nous diviser, au grand détriment du bonheur de tous? Tu repousses la main que les Libéraux te tendent?

— Ah ! ricana Girgis. Quand ils seront les maîtres du pouvoir, tes Libéraux deviendront autant de tyrans. Ils disent aujourd'hui : Justice et Liberté ! C'est parce qu'ils ont besoin de nous. Demain, victorieux grâce à nous, ils nous traiteront comme des chiens. Ne me parle plus de tes Libéraux. Ils ne valent pas mieux que les autres.

Saïd, qui baissait la tête, n'eut pas le temps de répondre. Une fusillade éclatait, toute proche, à l'instant même où Girgis se taisait.

— Alerte ! cria Girgis.

Il y eut une minute d'affolement. Le bivouac était attaqué. Les bandits couraient au hasard. La fusillade était nourrie.

— Ce sont les soldats ! dit Girgis.

Il lança des ordres. Trop tard. Tout occupés par la capture de la Cadine et de Fawzi et par l'arrivée de Saïd, les bandits avaient oublié de se garder. Les réguliers s'étaient approchés du campement sans éveiller l'attention. Tombant à l'improviste sur les bandits, ils les déroutèrent sans peine à la faveur de l'obscurité. Les bandits étaient courageux. Mais, sous la surprise, les plus braves faiblissent. Une panique s'ensuivit. Rapidement, Girgis se trouva seul dans son bivouac, abandonné par ses hommes.

— Attendez-moi ! avait dit Saïd à Fawzi, dès le début de l'action.

Et il était sorti de la tente, à la suite de Girgis.

Girgis ne pouvait pas songer à tenir tête à la troupe qui le cernait. Ce qu'il avait fait pour les deux voyageurs qu'il avait invités à se rendre, d'autres allaient le faire pour lui. Mais peut-être songeait-il à disparaître prudemment comme ses hommes, lorsqu'une voix lui cria :

— Girgis ! ne fuis pas, ne crains rien : je ne te veux pas de mal.

Au même instant, un officier bondissait vers le bandit.

Saïd leva la lanterne qu'il avait prise en sortant de la tente.

— Niâzi !

— Saïd !

— Vous?

— Quelle rencontre !

— Je suis l'hôte de Girgis, le héros albanais, répondit Saïd.

Girgis, penaud, dit à Saïd :

— Tu ne m'avais pas annoncé ton nom.

— Mon nom n'importe pas, répliqua Saïd. Ce qui importe, c'est ce pour quoi je suis venu te trouver. Tu prétendais tout à l'heure que les Libéraux te flattaient parce qu'ils ont besoin de toi. Te voici entre les mains d'un officier du Sultan : tu es perdu. Et que répondras-tu, si Niâzi Bey vainqueur t'offre ce que je t'ai offert ? Repousseras-tu sa main comme tu as repoussé la mienne?

— Girgis a repoussé votre main? demanda Niâzi Bey.

— Il doutait de mes paroles, parce qu'il a intercepté un message de propagande anti-unioniste du Sultan.

— Mais tu appartiens au Sultan? dit Girgis à Niâzi.

— Je suis Libéral, répondit l'officier. Je n'appartiens pas au Sultan ; je ne suis qu'au service de ma patrie, qui est la tienne. Le Sultan et ses créatures sont nos ennemis. Veux-tu te joindre à nous contre eux? Je t'ai longtemps pourchassé, Girgis, c'est vrai, toi et tes frères des autres bandes. Mais tu reconnaîtras que je ne vous ai jamais fait grand mal. Vous troubliez la paix de ces contrées ; je devais vous l'interdire ; mais je voulais surtout, même si les ordres que je recevais étaient différents, vous amener, toi et tes frères, à reconnaître que les Libéraux ne sont pas ce que tu croyais et à travailler avec nous au relèvement de notre commune patrie. Veux-tu? Voici ma main.

Sans hésiter, Girgis mit sa main dans la main de Niâzi : un monde nouveau s'ouvrait devant ses yeux. La poignée de main de l'officier et du bandit valait un traité d'alliance en bonne forme. Le bandit invita Saïd et Niâzi à se reposer dans sa tente.

— Un instant ! dit Niâzi.

Et il disparut dans l'ombre.

Il revint bientôt.

— Mes ordres sont donnés pour la pause, dit-il à Saïd qui l'attendait. Mes hommes ne soupçonnent rien. Seul, mon lieutenant est au courant. Vous vous étonnez, Saïd, que j'aie conduit moi-même cette petite opération de nuit? C'est que j'avais appris, ce soir, que Girgis campait sur cette montagne. Comme je craignais que vous ne l'eussiez point encore trouvé malgré votre persévérance et votre ardeur, je tenais à lui faire part de nos intentions. Mais vous m'aviez devancé.

— Mais sans votre intervention, dit Saïd, je n'aurais probablement rien obtenu de ce terrible homme.

— Alors, victoire complète !

— Plus complète. Voulez-vous que je vous montre la Cadine G... et Fawzi Bey, officier des gardes d'Yildiz, échappés de Constantinople?

— Ils sont là?

— Dans la tente de Girgis.

— Et Chîrîne est avec eux? Vous l'avez retrouvée?

— Non. Je vous conterai cela. Venez.

III

Dans la tente de Girgis, il y eut des félicitations échangées.

Fawzi Bey avoua :

— Je suis sûr maintenant que les Libéraux triompheront quand ils voudront. Des hommes résolus, comme vous l'êtes tous, ne peuvent pas ne pas réussir.

Saïd répondit simplement :

— Nous réussirons, ou nous mourrons.

— Votre organisation est magnifique, s'écria Fawzi Bey. Jamais je n'aurais supposé que je rencontrerais ici, cette nuit, quelqu'un qui me fît entendre qu'il connaît mon histoire et celle de la Cadine G...

— Nous savons bien d'autres choses ! dit Niâzi.

— En tout cas, si je pouvais avoir l'honneur d'être accepté parmi vos moindres serviteurs...

— Vous nous serez utile, répondit Saïd, comme nous vous serons utiles.

— Que ferons-nous?

— Descendre à Monastir. Nous vous y fournirons un abri où la police du Sultan ne vous dépistera pas.

Saïd ajouta, en souriant du côté de Girgis :

— Je pense que Girgis ne vous retiendra pas la charge de vos mulets.

— Je conduirai les voyageurs à Monastir, dit Girgis.

— Non, répliqua Niâzi. Nous les conduirons nous-mêmes. Tout ce que je te demande, c'est de ne point oublier ta promesse.

— Je suis à tes ordres, conclut le bandit.

La petite caravane se mit en route sur ces mots. Niâzi Bey se sépara d'elle quand ils furent à la grand'-route ; il regagnait sa caserne, et Saïd se dirigeait vers Monastir avec la Cadine et Fawzi Bey.

Mais, avant de le quitter, Niâzi dit à Saïd :

— J'ai une idée et un projet dont vous entendrez bientôt parler.

Chemin faisant, Saïd, qui s'expliquait mal pourquoi l'officier des gardes d'Yildiz s'était enfui avec la Cadine, questionna Fawzi. Fawzi ne lui cacha rien.

— C'est tout un roman, dit-il.

Il aimait la Cadine depuis toujours ; mais il n'avait pu l'obtenir de ses parents ; elle était partie un soir pour le harem d'Abd-ul-Hamid ; lui, afin de vivre près d'elle et avec l'espérance de la revoir peut-être, s'était engagé dans la garde impériale. Alors, touchée de tant d'amour, et par pitié affectueuse plutôt que

par amour véritable, la Cadine avait veillé sur son avancement ; il était devenu officier, et même commandant de régiment. Jamais il n'avait pu revoir la Cadine, lorsque, tout récemment, une nuit, elle lui fit dire qu'elle avait besoin de son aide. Il s'était mis à sa disposition, et il l'avait accompagnée.

— Et Chîrîne? demanda Saïd.

— Elle ne nous a pas quittés jusqu'à Salonique, répondit Fawzi Bey. Nous avions marché par étapes courtes, à cause de l'état de santé de la Cadine, et par des chemins détournés, à cause de la police qui devait être à nos trousses. Ainsi nous arrivâmes à Salonique. Nous descendîmes tous trois dans un hôtel, sous de faux noms. Mais, à peine installés, un matin, Chîrîne nous dit qu'elle allait chez elle, pour essayer de voir sa mère qu'elle voulait rassurer. Elle partit avec Christo, un valet fidèle qui l'avait suivie à Constantinople. Elle ne revint pas de la journée, ni Christo. Le lendemain, nous envoyâmes notre domestique aux nouvelles. Il nous rapporta que Chîrîne était retenue à la maison par son père Touhmâz, et qu'il avait vu Touhmâz en compagnie d'un certain Sahib, habitué d'Yildiz. Et le bruit courait que, Râmiz étant mort, Touhmâz se disposait à donner sa fille à Sahib. Craignant pour nous, et désespérant du retour de Chîrîne, nous n'avions plus qu'une ressource : gagner de notre mieux l'Albanie, d'où je suis, en passant par Monastir. Vous savez où vous nous avez trouvés.

Saïd demeura silencieux. Il songeait que ce Sahib, ruine de Râmiz, était aussi la ruine de la patrie turque ; Sahib avait signé le message au gouverneur de Stagora que le bandit Girgis lui avait montré ; selon

les dernières décisions des Jeunes-Turcs, Sahib méritait la mort ; le vieillard se promit de la faire voter dans la prochaine séance du Comité. Puis il songea que Râmiz devait être mis au courant de ces faits ; mais Râmiz voyageait de ville en ville et de consulat en consulat ; et le vieillard ignorait où se trouvait Râmiz à cette heure.

IV

Les fugitifs confiés à l'obligeance d'un Libéral qui possédait une maison discrète dans un faubourg de Monastir, Saïd présenta au Comité la candidature de Fawzi Bey, qui fut agréé, et rendit compte de sa mission. On le félicita. Mais il ne laissa pas lever la séance sans qu'on eût voté la peine de mort pour Sahib, agent d'Yildiz, et traître. Et un volontaire s'offrit.

Dès lors, les affaires d'intérêt général étant réglées, il s'occupa des affaires de son fils. C'était la morale de l'excellent vieillard : les autres d'abord, soi ensuite ; tous avant un. Saïd alla voir Tevhidet.

— Ah ! malheureuse ! s'écria la pauvre mère. Touhmâz est de plus en plus féru de ce Sahib, alors que toutes nos misères ne nous viennent que de là ! Il faut que je retourne à Salonique, puisque Chîrîne y est seule. Pauvre enfant ! Elle ne sait pas encore que Râmiz est vivant, et, dans sa détresse, elle n'aurait peut-être pas la force de refuser toujours cet odieux Sahib.

— Non, répliqua Saïd. Restez. Râmiz doit reve-

nir ici : vous lui répéterez tout ce que je vous ai dit. Et moi j'irai à Salonique.

Tevhidet approuva. Elle concevait que la sagesse de Saïd convaincrait plus aisément l'obstination cruelle du gros Touhmâz.

Mais Saïd ne put pas s'embarquer tout de suite. Comme il faisait ses préparatifs, on lui annonça que le Comité de Monastir allait tenir une séance extraordinaire, où on le priait d'assister, vu la gravité des circonstances.

— Les autres d'abord, soi ensuite.

Le vieillard retarda son départ.

La séance extraordinaire du Comité de Monastir avait été provoquée par l'arrivée de Jemâl Effendi, chef de la municipalité de Resna, ville où était en garnison le régiment de Niâzi Bey. Saïd savait quelle vive amitié liait l'un à l'autre Jemâl et Niâzi. Quelles nouvelles apportait donc Jemâl?

Le président en laissa pressentir l'importance par ces mots d'introduction :

— Mes frères, le Comité directeur de Salonique nous a montré la bonne voie en décidant l'exécution des créatures malfaisantes d'Yildiz. Mais l'un de nous vient d'aller plus loin, et ce sera pour notre comité de Monastir un titre de gloire d'avoir donné le signal de l'émancipation turque : sachez donc que notre valeureux frère Niâzi Bey, de la section de Resna, va soulever toute la contrée et réclamer la Constitution avec l'appui du peuple. Allah veuille! Notre frère Jemâl Effendi va vous communiquer de plus amples détails. Nous l'écoutons.

Jemâl Effendi se leva.

— Mes frères, dit-il, vous connaissez tous le courage de notre frère Niâzi Bey, du régiment de Resna. Nul de vous n'ignore quel beau soldat il fut pendant la dernière guerre et de quelle façon il s'y distingua, notamment en Grèce. Le gouvernement impérial l'a chargé, depuis longtemps déjà, de maintenir et de réprimer les exactions des comitadjis albanais et bulgares. Tout cela, vous le savez. Mais, dans son poste de Resna, Niâzi Bey s'est vite rendu compte qu'il est à peu près impossible de venir à bout de ces bandes. Elles sont pourtant indisciplinées et mal armées.

— C'est exact, confirma Saïd.

— Mais elles opèrent dans un pays difficile, où la nature leur fournit une terrain magnifique et des positions inexpugnables. Et Niâzi Bey s'est dit que, disciplinées et bien armées, et encadrées par des chefs et des soldats libéraux, ces bandes, qui ne sont que des hordes à l'heure actuelle, pouvaient devenir des troupes invincibles et capables, non seulement de tenir l'armée du Sultan en échec, mais de la battre et d'imposer enfin au Sultan nos volontés. Niâzi Bey, qui est homme d'action, n'a pas tergiversé longtemps. Il est venu me déclarer : « J'ai peu à peu économisé cinq cents livres. Avec cela, je peux réunir cent cinquante ou deux cents hommes, paysans ou soldats à nous. Je les arme. Ochri marche avec Resna. Je m'installe dans les montagnes, et là, pendant des mois s'il faut, je promets de donner du fil à retordre au gouvernement. » Niâzi Bey était plein d'enthousiasme. « Je ne veux pas attendre davantage, m'a-t-il dit. A Reval, les Puissances ont décidé de se partager notre pauvre Macédoine. Il est temps de pro-

tester. Il faut que le signal de la révolution sorte de Resna, parce que c'est par Resna que les Bulgares ont commencé. L'heure des grandes réalisations est venue. Après avoir promis, il faut tenir : il faut que nous aimions les chrétiens comme nos frères, que nous respections leurs femmes comme nos femmes, leurs biens comme nos biens, leur vie comme notre vie. Assez de divisions et de contraintes ! Il faut établir en Turquie l'empire de la Liberté, de l'Egalité et de la Fraternité. Assez de discours et de projets ! Il nous faut à présent des actes. J'ai chez moi ma femme, mes sœurs et leurs enfants ; je les renvoie ce soir à Monastir, avec un adieu sans doute éternel. N'importe ! C'est pour la grandeur de la Turquie future.» Telles sont, mes frères, les paroles mêmes de notre frère Niâzi Bey.

— Elles sont admirables ! s'écria Saïd.

— Et d'autant plus, ajouta le président Sâdiq Bey, qu'il n'y a pas un an encore que notre frère Niâzi Bey s'est marié.

— Mais sa femme est aussi admirable que lui, reprit Jemâl Effendi. Quand il lui fit part de ses projets, savez-vous ce qu'elle lui répondit? Simplement ces mots : « Va, Niâzi. Ton seul devoir est de mourir pour la patrie ».

Sâdiq Bey s'écria :

— Voilà les femmes turques ! Et rappelez-vous, mes frères, l'héroïsme de la fiancée de notre frère Râmiz. Un pays qui a des femmes pareilles ne peut pas continuer à subir l'esclavage qu'on lui impose.

— Mais, demanda Saïd, quand Niâzi va-t-il se mettre à l'œuvre?

— C'est fait, répondit Jemâl Effendi.

Il y eut des exclamations diverses.

— Déjà?

— Déjà. Niâzi a pris hardiment ses responsabilités. Nous n'avons plus qu'à le suivre et qu'à le soutenir.

— Nous le suivrons.

— Yildiz va trembler.

— Vive la Constitution !

— Vive Niâzi !

— Est-ce que le Comité directeur de Salonique est averti?

— Il faut l'avertir.

Saïd se leva :

— Je comptais aller à Salonique ce matin pour affaires personnelles. Je suis à votre disposition pour porter au Comité directeur ces nouvelles que je crois excellentes.

— Quoi ! dit le président. Vous ne vouliez pas attendre le retour de Râmiz?

— Mon fils a sa mission à remplir, et moi j'ai la mienne, et nous avons tous la nôtre.

— Allah vous récompense, mon frère ! Vous êtes le meilleur de nous.

Et la séance fut levée.

On devine avec quelle joie Saïd mit le Comité de Salonique au courant de la tentative de Niâzi. Les directeurs écoutèrent le vieillard avec une émotion qu'ils cachaient mal.

Quand il eut parlé, le président lui dit :

— Mon frère, vous nous voyez émus à la limite de l'émotion, car ce que vous nous annoncez nous donne une espérance que vous comprendrez. Apprenez en

effet la dernière nouvelle qui nous arrive : Enver vient de se soulever avec tout son régiment pour donner l'exemple aux autres. Par Enver et Niâzi, la Révolution Turque est commencée.

— Allah veuille ! s'écrièrent les Douze.

Plus que personne, le vieux Saïd se réjouit. Des larmes furent pour lui ce que les cris d'enthousiasme furent pour ses camarades plus jeunes. Il ne quittait pas des yeux le portrait de Midhat Pacha qui dominait le fauteuil du président. Le long rêve de sa vie allait se réaliser. Il avait attendu ce jour trop longtemps pour n'en pas éprouver une amère volupté. Tant d'amis de jadis étaient morts après avoir désespéré que ce jour de succès pût luire enfin ! Et l'aube se levait, l'aube merveilleuse. Le vieillard en pleurait de joie, silencieusement.

Il était venu aussi à Salonique pour « affaires personnelles ». Mais il accepta sans protester de reprendre le train de Monastir.

Il n'avait en somme qu'à passer chez Touhmâz. Le vieillard se flattait de faire rentrer sans difficulté dans son bon sens le malheureux père de Chîrîne, qu'une sotte ambition avait affolé.

Mais Saïd ne trouva personne chez Touhmâz,

La veille même, le père avait quitté la maison, emmenant sa fille et Christo, le domestique albanais.

— Où sont-ils allés?

— On ne sait pas, répondit le voisin.

Et Saïd reprit tristement le train de Monastir.

QUATRIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Le coup de force

I

Monastir était en pleine effervescence. Les événements se précipitaient. Toute la contrée ne parlait que de Niâzi. En moins de quarante-huit heures, l'officier de Resna s'était acquis par son audace une popularité que rien ne semblait pouvoir désormais enrayer.

Niâzi avait débuté par un coup de surprise. Feignant que des comitadjis bulgares lui étaient signalés dans la direction du Nord, il y avait envoyé tout ce que la garnison comptait d'officiers et de soldats fidèles au Sultan. Puis ses hommes envahissaient la caserne. Ses lieutenants leur distribuaient les armes et les munitions disponibles. Niâzi, prévoyant, s'emparait de l'argent contenu dans la caisse du régiment, laissant en échange un reçu régulier dont l'insolence exaspérerait le Sultan. Par surcroît d'insolence, et afin de n'être pas accusé de félonie, il mandait officiellement au Sultan, ainsi qu'à toutes

les personnalités civiles de la région, qu'il se mettait en campagne, lui, Niâzi, pour obtenir la Constitution, et que seul le gouvernement serait responsable si du sang devait couler, puisqu'il dépendait du gouvernement seul d'accorder ou de refuser à la Nation ce qu'elle demandait.

Et la petite troupe, forte de cent cinquante hommes, quittait Resna par l'ouest pour conquérir la Constitution. C'était un vendredi.

Au point de rassemblement qu'il avait fixé, Niâzi trouvait ses amis. Il encadra les paysans et les bourgeois par des soldats. Son armée était prête. Il la passa en revue, et s'écria :

— Nous partons pour une guerre à mort contre les tyrans ennemis de la patrie. Nous ne déposerons les armes que quand nous aurons obtenu la Constitution. S'il y en a parmi vous qui, au dernier moment, hésitent, qu'ils s'en retournent !

Pas un homme n'avait hésité. Une formidable acclamation encouragea Niâzi.

Dès lors, la Révolution n'avait plus qu'à suivre son cours. Dans chaque village qu'il traversait, Niâzi recrutait sans peine des partisans. Musulmans et chrétiens, qu'il conjurait de s'unir sans rancune dans l'amour de la grande patrie turque menacée par l'étranger, se joignaient à lui en pleurant d'espérance. Mettant en pratique déjà les principes des Jeunes-Turcs, Niâzi organisait des gouvernements locaux provisoires tels qu'ils fonctionneraient dès que Constantinople aurait institué le régime constitutionnel du Nouvel Empire Ottoman. Liberté, égalité, fraternité, c'était le mot d'ordre qu'il imposait, au milieu d'un enthousiasme qui faisait traînée de poudre.

Cependant, envoyé par Abd-ul-Hamid pour réprimer le mouvement naissant, Chemsi Pacha était arrivé à Monastir. Il s'y comporta comme dans une ville en état de siège. Sa police pénétra partout à toute heure de jour et de nuit. Vexations, enquêtes, arrestations, il ne ménagea rien ni personne. Tant et si bien que, condamné à mort depuis une semaine par le Comité de Monastir, Chemsi Pacha, tout protégé qu'il était par quinze cents soldats, gardes, ou policiers, fut assassiné, un matin, par un jeune homme qui put prendre la fuite sans être inquiété.

Le meurtre de Chemsi Pacha entraîna les indécis. On comprenait que la tentative des Libéraux était sérieuse. La marche de Niâzi devint triomphale. Déjà le bandit Girgis lui amenait d'appréciables renforts. Des volontaires de Stagora, d'Ochri, de Doubra se portaient au-devant de lui. Toute la Macédoine tressaillit d'allégresse.

Avant de mourir, Chemsi Pacha avait organisé une expédition contre Niâzi. Les troupes du gouvernement furent battues par les rebelles. Et le vainqueur se montra si généreux, que la plupart des soldats demandèrent à servir sous ses ordres. La popularité de Niâzi, qui aurait pu sombrer dans une défaite, sortit plus éclatante de la bataille gagnée, et plus puissante. Le vainqueur connut que le dernier mot lui resterait. Dans les villes et les villages où il entrait, la population le recevait avec les plus touchants honneurs. Les prêtres célébraient son succès et priaient pour sa victoire définitive.

Abd-ul-Hamid se sentit perdu.

Faisant tête néanmoins, il nomma Othman Pacha au poste de Chemsi assassiné. C'était vouloir défier

les révolutionnaires. Mais il les méconnaissait. Au lieu d'assassiner Othman Pacha, qui avait l'ordre de s'emparer de Niâzi vivant ou mort, ils résolurent de s'emparer d'Othman vivant et d'en faire leur prisonnier. Et, pour ajouter une impertinence, dont le Sultan souffrirait, à leur désir de montrer qu'ils ne versaient pas le sang de propos délibéré, ce fut Niâzi même qu'ils chargèrent de l'exploit.

Rappelé à Monastir au moment qu'il se préparait à marcher sur Janina, Niâzi revint. Le vainqueur, que son succès n'enivrait pas, obéissait aux directives qu'il continuait de recevoir du Comité. Il obéit.

Le palais d'Othman fut cerné. On coupa les fils du télégraphe. Les gardes surpris se laissèrent désarmer sans résister outre mesure. Othman Pacha dormait. Niâzi le réveilla et lui présenta une lettre du Comité. On le louait de ses mérites et de sa valeur, en termes assez ironiques, et on le priait d'être désormais l'hôte de Niâzi, à Resna.

Ayant lu, Othman Pacha ne dit pas un mot. On l'emmena avec tous les égards possibles.

L'aventure d'Othman, tôt répandue, fit plus encore en faveur des Libéraux que le meurtre de Chemsi. Tout ce qui restait d'officiers ou de soldats hostiles ou indifférents en Macédoine abandonna le parti du Sultan.

Menée par Niâzi, et par Enver dont il serait trop long de raconter ici les efforts et les succès, la lutte devenait inégale.

Abd-ul-Hamid, conscient du danger, appela ses troupes d'Anatolie. Il les croyait fidèles. Elles refusèrent.

C'était la fin.

II

Le succès ayant été plus rapide que les Libéraux n'eussent osé l'espérer, les chefs du mouvement, avant de tenter la dernière manœuvre, — une démarche auprès du Sultan aux abois, — attendaient avec impatience la réponse des Puissances que Râmiz avait été chargé de solliciter.

On était déjà au milieu de juillet. Depuis quinze jours, Enver et Niâzi menaient leur offensive. La réponse des Puissances fut satisfaisante. Elles n'aideraient pas les Jeunes-Turcs, mais elles ne s'opposeraient pas à leur tentative. Les Jeunes-Turcs n'en désiraient pas davantage. On félicita Râmiz.

Les Libéraux, portés par l'assentiment du peuple, n'avaient plus qu'à demander officiellement au Sultan la Constitution que le pays se disposait à obtenir par d'autres moyens, si le Sultan ne l'accordait pas de bonne grâce. Toutefois, fidèles à leur dessein, les Libéraux ne songeaient pas à maltraiter le Sultan, pourvu que le Sultan ne les y contraignît pas : ils faisaient une guerre de principes ; ils ne faisaient pas une guerre d'hommes. Mais ils ne s'accordaient pas sur les termes de la requête au Sultan. Les uns la voulaient impérative ; d'autres penchaient pour plus de respect, car le Sultan est toujours le Sultan, le Padischah, le Calife, le successeur du Prophète.

Le vieux Saïd, qui était la sagesse même, proposa de prendre conseil de ceux qui connaissaient le mieux Abd-ul-Hamid. Il pensait à la Cadine G...,

favorite des jours difficiles, qui avait vu de près le maître d'Yildiz aux moments le plus critiques de son existence tourmentée. Or la Cadine se cachait, avec l'ex-colonel Fawzi Bey, dans une petite maison du faubourg, à Monastir. Et par Fawzi, qui était maintenant libéral et inscrit sur les listes de Comité, rien n'était plus aisé que de prendre conseil de la Cadine.

Comme à chacune de ses propositions, on l'approuva. Et Saïd fut chargé de se rendre immédiatement chez Fawzi.

Râmiz l'accompagna. Il aurait aimé entendre de la bouche même de la Cadine, ou de Fawzi, tout ce que son père lui avait déjà dit des aventures de Chîrîne. La nouvelle disparition de sa fiancée, alors qu'il ne l'avait pas revue, bien qu'elle fût retrouvée, le désolait. Et une angoisse aussi lui venait : un Sahib était capable de tout ; en cette période de troubles, les agents d'Yildiz, munis de pleins pouvoirs, se livraient sans scrupule à l'arbitraire ; furieux que Chîrîne lui résistât, un Sahib était capable...

Râmiz n'osait pas achever sa pensée.

— Savez-vous la grande nouvelle? dit Fawzi Bey, dès que Râmiz lui eut été présenté.

— A quel propos? demanda Saïd.

— La Cadine...

— Ils l'ont reprise?

— Non, non, répondit Fawzi. Elle est accouchée.

— Un garçon?

— Un garçon. Voulez-vous le voir?

Fawzi tirait de sa poche un portrait.

— Déjà photographié? demanda Saïd.

— Depuis huit jours. La Cadine l'a voulu. Et elle

a envoyé à Abd-ul-Hamid un exemplaire du portrait. Vous connaissez la prophétie?

— Parfaitement.

— Dans les circonstances présentes, où il faut faire impression sur le Sultan, la Cadine a pensé que rien ne pouvait l'éprouver plus que la naissance de ce fils.

Saïd ne répondit rien. Il se rappelait que des guerres n'avaient pas eu d'autre cause que des fils, supposés ou non, dont les prétentions au trône étaient bien ou mal fondées. Et il souffrait à la pensée qu'un Sultan, en 1908, attachât tant d'importance à des prédictions de bonne femme ou de charlatan.

— Voilà, dit Fawzi, l'enfant de l'Arménienne, qui fera perdre son trône au Sultan Abd-ul-Hamid.

— J'étais venu pour vous parler du Sultan, dit Saïd. Nous allons lui demander officiellement la Constitution. Et nous désirons savoir de la Cadine sur quel ton il est préférable que nous fassions notre requête.

— Je peux vous répondre tout de suite. Nous avons déjà débattu la question avec la Cadine. Exigez et menacez. Le Sultan est faible. Il ne réagira plus.

— C'était mon avis, dit Saïd.

Mais, à cet instant, des cris éclatèrent dans le jardin. Des domestiques couraient.

— Qu'y a-t-il? fit Fawzi.

Une femme répondit en haletant :

— Le petit... le petit...

— Eh bien ! que lui est-il arrivé?

— Je ne sais pas... Il crie, il est devenu tout bleu, ses prunelles sont retournées..

Fawzi s'élança. On entendit les plaintes aiguës de la Cadine.

Fawzi revint, tenant l'enfant dans ses bras. Le frêle corps violacé ne donnait plus signe de vie.

— Il est mort, dit Saïd. Que lui a-t-on fait manger?

— Rien sans doute, répondit Fawzi. Il tète. N'est-ce pas, nourrice?

La nourrice sanglotait.

— Mais il est empoisonné, dit Saïd.

— Empoisonné?

La nourrice poussa un hurlement de bête blessée.

— Malheureuse ! s'écria-t-elle. C'est cette sorcière! C'est la sorcière avec son sel !

— Quelle sorcière?

— Tuez-moi ! Tuez-moi ! C'est ma faute. Ah ! malheureuse ! Elle passait. Elle a vu l'enfant. Elle lui a mis un grain de sel sur la langue pour le fortifier. C'était du poison ! Qui l'aurait cru? Elle n'avait pas l'air méchant. Elle est partie en me promettant bonheur. Alors, le petit s'est endormi. Et puis il s'est réveillé. Et puis il a crié. Et puis... ah ! malheureuse ! Où est cette maudite?

— Elle est bel et bien partie, répliqua Fawzi. Reste là. Elle n'a probablement agi que pour le compte d'un autre.

Saïd, se disant que la mort de cet enfant mettait fin peut-être à de terribles complications futures, se retirait discrètement.

— Exigez et menacez ! lui répéta Fawzi. Abd-ul-Hamid ne mérite aucune pitié.

Mais il s'interrompit, et, regardant vers la porte du jardin :

— Qu'y a-t-il encore? dit-il.

Un homme accourait de toute la vitesse de ses jambes.

— Fawzi Bey ! Fawzi Bey !

— C'est Christo ! exclamèrent en même temps Râmiz et Fawzi Bey.

— Christo? demanda Saïd.

— Le valet de Touhmâz.

Christo, essoufflé, ouvrait la bouche vainement.

— Râmiz ! Mon maître Râmiz ! il est vivant !

Et il lui couvrait les mains de baisers.

— Qui t'a dit que nous étions ici? demanda Saïd, tout à coup inquiet.

— Non, non, répondit Christo, qui reprenait mal haleine. Je ne le savais pas. Je... je venais dire à Fawzi Bey... que... qu'il veille... qu'il fasse attention... L'enfant de la Cadine est menacé...

— Tu viens trop tard. L'enfant est mort.

— Ah ! fit Christo. Je n'ai pas pu venir plus tôt... J'ai couru... Mais j'ai eu beaucoup de peine à trouver la maison... Je n'avais pas très bien entendu... Ce traître...

— Quel traître?

— Sahib Pacha...

— Qu'est-ce que cette histoire? demanda Râmiz. Voyons, remets-toi, explique-toi. Nous ne comprenons rien.

Mais Christo peu à peu s'était remis. Il commença :

— Ma maîtresse Chîrîne sera contente.

— Chîrîne? coupa Râmiz. Où est-elle?

— Ici, à Monastir, là-bas, à l'autre bout de la ville.

— Avec son père?

— Et avec ce maudit Sahib Pacha.

— Il est donc Pacha maintenant?

— Oh ! il est bien plus encore.

— Conduis-nous ! ordonna Râmiz qui ne se contenait plus. Ce Sahib est condamné par le Comité. Il n'a que trop longtemps vécu. Un volontaire s'est déjà chargé de lui, mais j'arriverai avant le volontaire.

Il emmenait Christo, sans plus attendre.

— Merci, Christo! cria Fawzi Bey vers les trois hommes qui s'en allaient d'un pas rapide.

En route, Christo dut conter son odyssée. Après l'arrestation de Râmiz, il avait accompagné Chîrine à Constantinople. Un jour, elle l'avait quitté pour se rendre à Yildiz et elle lui avait dit : « Reste là jusqu'à ce que je revienne. » Elle n'était revenue que quelques jours plus tard, en pleine nuit, avec un officier, une Cadine, et le valet de l'officier. On lui avait dit : « Nous allons à Salonique. » Il leur avait fallu plusieurs jours, car ils voyageaient à cheval, loin des routes fréquentées, et lentement, à cause de la Cadine qui était dans un état de grossesse avancé. Bref, ils arrivèrent à Salonique. Laissant ses compagnons dans une chambre d'hôtel, et promettant de revenir les chercher, Chîrine, avec Christo, était rentrée dans la maison de son père. Elle pensait y trouver sa mère. Tevhidet n'y était pas. Touhmâz enferma Chîrîne. « Ta mère va bientôt arriver », disait-il. Mais c'est Sahib Pacha qui arriva, car il était Pacha, menait grand train, dépensait plus que jamais et se vantait d'être le bras droit du Sultan. Touhmâz dit à Chîrine que Râmiz était mort, que rien ne servait de l'attendre indéfiniment, qu'on ne le verrait plus, que le mouvement libéral

était maté, vaincu, réduit, que Sahib Pacha était un grand personnage qui leur faisait beaucoup d'honneur en daignant prendre Chîrîne pour femme, et que Chîrîne devait s'incliner devant sa volonté.

— Naturellement, dit Christo, ma maîtresse a refusé. Notez qu'elle ne sait pas que vous êtes vivant. Et puis Sahib a disparu, pendant plusieurs jours. Ma maîtresse, enfermée sans pouvoir sortir, était triste, triste, à faire pitié. Elle ne mangeait ni ne buvait. Et puis, elle a appris que sa mère était à Monastir. Alors elle a prié Touhmâz de la mener vers sa mère. Mais il n'a pas consenti tout de suite. J'ai compris plus tard pourquoi il finit par consentir. Bref, nous sommes venus ici, et moi avec eux. Car je dois vous dire que, moi aussi, Touhmâz m'enferme, parce qu'il se méfie de moi. Et puis, ici, au lieu de voir Tevhidet, c'est encore Sahib que nous avons vu. Vous concevez la misère de ma maîtresse Chîrîne. Et puis, ce matin, j'ai entendu Sahib qui s'entretenait dans la maison avec une femme : il l'envoyait empoisonner l'enfant de la Cadine. Comment avait-il appris que cet enfant était né? Je l'ignore ; mais, ces gens de la police, ils savent tout. Alors, moi, j'ai dit à ma maîtresse que je voulais sauver la Cadine, et, dès que j'ai pu m'échapper sans bruit, je me suis échappé. Mais j'avais mal entendu les indications que Sahib avait données à la femme sur la maison de Fawzi Bey, et je suis arrivé trop tard. Ah ! ce maudit Sahib !

— Il aura sa récompense, murmura Râmiz.

— Nous approchons, dit Christo.

Et il marcha plus vite, pour annoncer Râmiz et Saïd.

Râmiz, malgré son envie, ne pressait point le pas, à cause de son père. Tous deux suivaient Christo du regard.

Christo courait. Soudain, ils ne le virent plus. Mais il reparut bientôt, et, l'air désespéré, il s'écria :

— Ils sont partis.

— Pour où ?

— Ils n'ont pas dit où ils allaient. Ils sont partis en voiture.

Saïd prononça :

— Ton escapade leur aura semblé suspecte. Et, comme Sahib n'ignore pas ce que nous lui réservons, il aura préféré ne pas attendre la visite de nos frères.

— Il faut les poursuivre, dit Râmiz. Ils ne doivent pas être loin.

— Envoie Christo, répondit Saïd. Il nous retrouvera toujours chez Tevhidet. Car nous, nous avons à faire au Comité, mon enfant.

Râmiz l'avait oublié.

— Allons rédiger avec nos frères l'ultimatum au Sultan.

— Allons, mon père, dit Râmiz.

CHAPITRE II

Tout s'accomplit

I

La police impériale, mobilisée sur l'ordre d'Abd-ul Hamid dans la journée même qui suivit l'évasion, aurait été bien inférieure à son rôle si elle n'avait pas découvert la retraite de la Cadine G..., et de l'officier transfuge. Elle la découvrit sans trop de peine. Mais elle avait eu, en même temps, à faire face à une autre mission, plus grave aux yeux des créatures du Sultan, mais non point aux yeux du Sultan, pour qui les deux catastrophes se conjuguaient : le soulèvement de la Macédoine, qui menaçait tout l'entourage d'Abd-ul-Hamid, n'inquiétait Abd-ul-Hamid que par cette coïncidence terrible avec la fuite de la Cadine arménienne. Il était superstitieux. Cependant, tout en s'occupant de retrouver la Cadine, la police s'occupait plus activement de dépister les révolutionnaires. Et ajoutons que les troubles de Monastir avaient gêné les recherches et

retardé l'arrestation de l'Arménienne retrouvée. Chemsi Pacha avait été assassiné. Othman Pacha, son successeur, avait été fait prisonnier. C'est alors qu'Abd-ul-Hamid avait appelé Sahib, promu pacha. Mais au moment où Sahib allait intervenir, Monastir n'appartenait plus au Sultan : soldats, fonctionnaires et agents étaient passés à l'ennemi ou avaient déserté. Sahib, arrivant, ne pouvait plus compter que sur lui-même au milieu d'une ville où l'on avait décrété sa mort et où nul ne lui obéirait plus. Il faut reconnaître que ce triste personnage eut le courage de se risquer, par dévouement à son maître, dans la ville dangereuse.

Depuis qu'il avait appris qu'il n'était plus le maître de Monastir, Abd-ul-Hamid n'osait plus rien espérer. Il s'isolait, restait pendant de longues heures enfoncé dans ses réflexions, et tremblait à chaque dépêche qu'on lui apportait. Les mauvaises nouvelles s'accumulaient sur sa table de travail. Les ministres craignaient de se présenter à lui, encore qu'il gardât toujours en face d'eux l'étonnante puissance de dissimulation qui fut l'une de ses plus grandes forces. Mais ils n'étaient pas dupes. Ils comprenaient que, cette fois, la partie était perdue. Et lui, Abd-ul-Hamid, Sultan, Padischah, Calife, Seigneur des Deux-Mers et souverain des Deux-Continents, il se sentait trahi de toutes parts.

Le soir même de ce jour où Sahib avait réussi à faire mourir l'enfant de l'Arménienne, Abd-ul-Hamid, épuisé par la peur et la fatigue, s'était étendu sur la chaise-longue de son cabinet de travail. Il aurait voulu dormir, dormir pour ne plus songer aux menaces du lendemain, dormir pour oublier les Libé-

raux maîtres de la Macédoine et pour oublier la Cadine traîtresse.

— Traîtresse ! murmura le Sultan.

Il se leva, ouvrit un portefeuille, y prit une enveloppe.

— Monastir, dit-il. Elle est à Monastir. Et voilà son écriture.

Sa main tremblait. Il tira de l'enveloppe le portrait d'un tout jeune enfant. Il l'examina.

— Son fils ! dit-il.

Il tourna le portrait. Au verso, la Cadine avait écrit :

« *Regarde ton fils, Abd-ul-Hamid, ce fils que tu voulais supprimer en supprimant sa mère, car la naissance de cet enfant devait marquer la date de ta déchéance. Ton fils vit. Sa mère vit. Ils sont dans un lieu où ta toute puissance ne parviendra pas. Les prophéties s'accomplissent, Abd-ul-Hamid. Tu ne vas plus régner. Repens-toi de tes crimes, et prépare-toi à subir la volonté d'Allah.* »

— Traîtresse ! murmura le Sultan.

Il remit le portrait dans le portefeuille et s'étendit de nouveau sur la chaise-longue.

— Elle m'a joué, dit-il. Je vais subir la volonté d'Allah.

Il se rappela les grands événements de son règne, les ennemis dont il avait dû se débarrasser, l'argent qu'il avait répandu pour acheter des serviteurs, les embûches traversées, les difficultés vaincues. Accablé, il s'assoupit.

Mais le sommeil ne lui donna pas le repos.

Il vit soudain la Cadine, un enfant sur les bras, qui marchait droit sur lui. Elle lui disait :

— C'est ton fils et c'est mon fils. L'astre de ta splendeur s'éclipse. Disparais, Abd-ul-Hamid ! Passe le pouvoir à ceux qui en sont dignes.

Mais c'était la Cadine qui disparaissait avec son enfant. Et Abd-ul-Hamid voyait aussitôt, non sans terreur, que le Bosphore subitement s'asséchait devant lui. Les rochers à nu du fond se montraient couverts d'éponges énormes, et ces éponges regardaient Abd-ul-Hamid avec les yeux hagards de leurs trous, comme si ces yeux étaient des yeux d'hommes.

Tout à coup, un cadavre sans tête se mit à rouler dans la direction du Petit Palais. A la porte, le corps sans tête se dressa, et une tête survint en roulant, qui se planta d'elle-même entre les épaules du cadavre. Abd-ul-Hamid reconnut Midhat Pacha. Midhat arrivait de Taïf. Il entra sans se faire annoncer. Le Sultan ne bougeait pas. Midhat ouvrit la bouche. Il parlait de choses effroyables, dont le Sultan et lui étaient seuls à posséder le secret.

Abd-ul-Hamid se réveilla en criant d'horreur : un huissier, respectueusement, attendait que le maître se réveillât.

— Qu'y a-t-il?

— Le Premier Secrétaire demande la permission d'entrer.

Le Premier Secrétaire, visiblement ému, apportait un message.

— D'où?

— De Monastir.

Le Sultan prit et lut :

« *Le Comité UNION ET PROGRÈS, à S. M. le Padischah.* »

C'était l'ultimatum rédigé la veille par le Comité siégeant à Monastir, au nom de tous les sujets turcs de toutes les nationalités et de tous les cultes. Abd-ul-Hamid était respectueusement, mais fermement, supplié de promulguer, avant le dimanche suivant, un *iradé* rétablissant la Constitution qu'il avait jadis accordée à son peuple et convoquant un nouveau parlement ; faute de quoi, la Nation serait obligée d'en venir à des extrémités que le Sultan regretterait comme elle.

C'était moins qu'il ne craignait.

Abd-ul-Hamid se passa la main sur le front, puis respira profondément, puis sourit :

— Mandez-moi le Grand Vizir, dit-il au Premier Secrétaire.

Il était pâle comme un condamné qu'on vient de gracier. Il s'était imaginé que les révolutionnaires forceraient Yildiz en y brûlant, pillant et massacrant tout et tous. Abd-ul-Hamid avait peur de mourir. Il s'était déjà promis d'offrir toutes ses richesses aux vainqueurs pour qu'on lui laissât la vie sauve. Or les Libéraux demandaient que S. M. le Padischah rétablît la Constitution jadis accordée. Ils n'étaient pas vainqueurs exigeants.

— Le Grand Vizir me suit, annonça le Premier Secrétaire en se représentant devant Abd-ul-Hamid avec un nouveau message.

— Je vais le recevoir, dit le Sultan.

Il décacheta promptement la dépêche. Elle était brève. Il sourit. Il sourit longuement. Sahib Pacha rendait compte que l'enfant de la Cadine G... n'était plus.

La journée commençait de façon heureuse.

Le Sultan regarda le Premier Secrétaire.

— Pensez-vous, dit-il, que mes peuples seraient contents, si je leur offrais de rétablir la Constitution?

— La décision du Prince des Croyants vaut mieux que mon avis, répondit le Premier Secrétaire.

— J'ai envie d'essayer.

Puis :

— Faites entrer le Grand Vizir, commanda le Sultan.

Et, quand le Premier Secrétaire fut sorti, Abd-ul-Hamid murmura :

— Je suis sauvé. Tout n'est pas perdu.

II

Dans le désarroi des dernières heures où une ombre de pouvoir lui restait de par la volonté du Sultan, Sahib avait ramené Touhmâz et Chîrîne à Salonique, sans attendre le retour dangereux de Christo. Il était trop intelligent et trop bien placé pour ne pas comprendre que ses plus beaux jours étaient finis et que le triomphe imminent de la Révolution causerait sa ruine. Mais, dans sa rage de sentir fondre sa fortune, l'amour qu'il éprouvait pour Chîrîne devenait plus impérieux.

Habilement, il avait caché à l'aveugle Touhmâz que la situation était critique. Touhmâz, qui ne jurait que par son « considérable ami Sahib Pacha », subissait son influence, ne voyait rien, n'entendait rien. Et, quant à Chîrîne, on la tenait dans une ignorance complète de tout.

Mais le temps pressait. Sahib voulait profiter de ses dernières heures d'influence.

— Je ne patienterai plus, dit-il sévèrement à Touhmâz. Vous êtes père. Ordonnez. Et que ce mariage se fasse. Ou bien je ne m'occupe plus de vous.

— Le mariage se fera, répondit Touhmâz, et pas plus tard que demain.

Touhmâz tenta auprès de sa fille une nouvelle démarche de persuasion. Chîrîne connaissait tous ses arguments. Et elle était lasse de refuser. Croyant que Râmiz était mort, elle ne désirait plus vivre. Lentement, elle se laissait mourir. Christo avait dit la vérité : elle ne mangeait plus.

— Ecoute, dit Touhmâz exaspéré. Moi seul ai le droit de te marier comme il me plaît. J'ai décidé de te marier à Sahib Pacha. Je vais de ce pas convoquer le Cadi pour demain. Sois folle tant que tu voudras, je ne serai pas fou. Ce mariage m'est utile. Je te marierai demain. Voilà.

Elle ne répondit rien. Elle était seule. Elle avait perdu Râmiz, elle avait perdu sa mère, et elle venait de perdre à Monastir son ultime soutien, le fidèle Christo. Dans la grande maison familiale de Salonique, Chîrîne était à la merci d'un père faible et d'un traître sans scrupule. Elle ne se révolta pas. Elle accepta son destin. Seulement, elle se procura un poignard, qu'elle cacha sur elle. Et elle regrettait que Christo ne fût pas là pour l'encourager ou la consoler.

Christo, cependant, avait supposé que Touhmâz, Chîrîne et Sahib regagneraient Salonique, par le plus court chemin. Derrière eux, il avait quitté Monastir. Mais il ne chercha pas à rentrer dans la maison de

Touhmâz, du moins ouvertement. Il savait trop bien comment il y serait accueilli et traité par son maître. Il s'arrangea néanmoins pour ne rien ignorer de ce qui s'y passait. Il avait des amis parmi les domestiques du voisinage. Il les questionnait quand il pouvait.

Deux heures avant le moment fixé pour le mariage, il télégraphia ces deux mots à Râmiz :

— « *Venez vite.* »

Le mariage serait célébré quand Râmiz arriverait, Christo n'en doutait pas. Ou, plutôt, il en douta, tout à coup. Ne savait-il pas qu'un volontaire avait fait, en séance du comité, le serment de tuer Sahib? Tout à coup donc Christo résolut, quoique se jugeant indigne, d'enlever sa gloire à l'exécuteur de Sahib.

Sitôt décidé, un revolver en poche, il rôda près de la maison de Touhmâz, guettant une occasion pour s'y faufiler sans bruit.

Il vit le Cadi, accompagné des deux témoins obligatoires. Christo voulut entrer à leur suite. Mais l'un des témoins se retourna, et le repoussa si violemment que la porte se referma sur le malheureux Albanais renversé.

Christo, tout déconfit, courut chez un voisin, supplia le valet de l'aider, écrivit un billet, et pria le valet de faire parvenir n'importe comment à Chîrîne cet avis désespéré.

Déjà, dans le salon, Touhmâz et Sahib recevaient le cadi et les deux témoins. Chîrîne seule manquait. Touhmâz fut la chercher.

Elle était dans sa chambre.

— Viens ! lui dit-il.

— Un instant ! répondit-elle. Je souffre trop. Attendez un peu.

— Tu souffres?

— La migraine.

— Tu as toujours la migraine ! dit Touhmâz mécontent. Allons ! prépare-toi. Je vais t'excuser auprès du cadi.

Elle ne se prépara pas. Elle était sans volonté. Elle serait morte avec joie.

Soudain, la porte de la chambre s'ouvrit, une main jeta vers elle un billet, et la porte se referma.

Chîrîne se leva précipitamment. Son cœur battait. Elle reconnut l'écriture de Christo. Il disait :

— « *Râmiz est vivant. Il vient vous délivrer.* »

Elle eut une défaillance. Elle s'appuya sur un meuble.

— Il est vivant ! murmura-t-elle.

Elle regardait le billet de Christo, comme si elle craignait de s'être trompée.

Mais de nouveau, la porte de la chambre s'ouvrit. Sahib parut.

— Puis-je entrer? disait-il.

Il était entré, et il avait aperçu le billet que Chîrîne écrasait et dissimulait dans sa main.

— Vous avez la migraine? demanda-t-il. J'en suis peiné, Chîrîne. Permettez-moi de m'assurer que vous n'avez pas la fièvre.

Et il essaya de lui prendre la main.

Chîrîne recula. Il avança.

— Permettez, dit-il encore.

Il lui prenait la main.

— Arrière ! cria-t-elle.

Et, recouvrant toute sa vigueur et sa volonté, elle lui échappa.

— Qu'y a-t-il? fit Touhmâz survenu. Voyons, Chîrîne, tu ne vas pas recommencer?

— Laissez-la, dit Sahib hypocritement. Elle a la migraine.

— Mais j'ai entendu...

— Ce n'est rien. Je désirais voir seulement le billet qu'elle a dans sa main droite.

— Quel billet? Donne ce billet, Chîrîne !

Chîrîne secoua la tête et répondit :

— Croyez-moi, Sahib, il vaut mieux que vous ignoriez ce que contient ce billet : vous tomberiez de haut.

Elle était prête à lutter.

Sahib éclata de rire.

— Oh ! lui dit-il, je ne tombe pas si facilement.

Puis, à Touhmâz :

— Pauvre petite ! Elle ne sait pas encore qui je suis.

Puis, à Chîrîne de nouveau :

— Donnez-moi ce billet.

Elle sourit.

— Vous le voulez? Tant pis pour vous. Tenez ! Lisez.

Et elle le regarda fixement, la main au poignard déjà.

Mais Sahib riait encore.

— On se moque de vous, Chîrîne, pauvre Chîrîne ! dit-il. Râmiz n'est plus que cendre et poussière, comme tous ses stupides camarades...

— Taisez-vous ! cria-t-elle. Je vous défends de parler de ces héros sur ce ton. Vous entendez, lâche que vous êtes ! Oui, lâche, et pleutre, et traître, et vendu!

C'en était trop. Cette femme lui échappait comme sa fortune. Il n'avait plus rien à perdre. Sahib tira de sa poche un revolver et le braqua sur Chîrîne.

— Assez ! ordonna-t-il.

Prompte, elle tira son poignard. La lame brilla.

Mais, brusquement, la porte s'ouvrait, et un coup de feu éclata.

— Ceci pour le compte des Libéraux !

Puis un autre.

— Et ceci pour le compte de Râmiz !

Sahib s'abattit. Le meurtrier avait disparu.

Touhmâz, glacé d'effroi, ne comprenait pas. Chîrîne avait abandonné son poignard.

— Qui est-ce? qui est-ce ? demanda Touhmâz.

Chîrîne, délivrée, pleurait.

— Un crime chez moi ! gémissait Touhmâz. On a tué Sahib Pacha dans ma maison ! Malheureux que je suis ! Malheureux !

Le Cadi entrait dans la chambre. Un de ses témoins le suivait.

— Qui est-ce? qui est-ce? répétait Touhmâz.

— C'est peut-être mon second témoin, hasarda le Cadi. Il a disparu. C'était probablement un libéral.

— Un libéral !

— Je l'ai pris à ma porte sans y faire attention, au milieu des autres témoins, comme toujours. On prend le premier venu, et...

— Allah ! Allah ! Ils ont tué Sahib Pacha ! Vite, il faut informer la police.

Des voisins, attirés par le bruit des deux détonations, envahissaient la maison. Ils discutaient, parlaient tous en même temps, et regardaient curieusement le cadavre.

— A-t-on informé la police? demanda Touhmâz.

— On est parti.

— Il faut bien spécifier qu'il s'agit de Sahib Pacha.

Le nombre des curieux augmentait dans la maison. Autour du cadavre, on se pressait. Quelqu'un avait ramassé le revolver de Sahib, croyant tenir l'arme du crime ; mais le revolver avait toutes ses balles : nouvelle cause de discussions.

A la faveur du désordre, Christo enfin avait pu s'introduire dans la maison.

Touhmâz épouvanté le reconnut et ne s'en étonna point.

— Va chercher la police, lui dit-il. Et n'oublie pas d'ajouter qu'il s'agit de Sahib Pacha. Tu entends? Sahib Pacha. Il faut qu'on se dépêche.

— Oui, oui, répondit Christo.

Mais il cherchait seulement Chîrîne. Elle s'était enfermée dans une petite chambre à l'écart. Il appela :

— Maîtresse ! Maîtresse ! C'est moi, Christo.

Chîrîne ouvrit.

— Maîtresse ! Sahib est mort et Râmiz est vivant.

— Dis-tu vrai?

— Râmiz est vivant. Il arrive, il arrive. Il sera là demain.

— Demain !

— Ou ce soir.

Cependant, près du cadavre de Sahib, Touhmâz continuait de se lamenter. Il se voyait déjà traîné en prison, condamné à mort peut-être. Il présumait que le Sultan ne lui pardonnerait pas d'avoir laissé assassiner Sahib Pacha dans sa maison.

— Pourquoi la police ne vient-elle pas? dit-il . On n'a donc pas compris qu'il s'agit de Sahib Pacha?

Il répétait sa question de tous les côtés, comme pour justifier de son innocence.

La réponse lui vint de la rue. Un tumulte y naissait. On entendit crier :

— Liberté ! Egalité ! Fraternité !

On courut aux fenêtres.

— La Constitution ! La Constitution !

La Constitution était enfin obtenue. Le Sultan avait capitulé.

Un long cortège emplissait la rue. Des bannières flottaient. Des hommes s'embrassaient, se serraient les mains. Un souffle de joie passait sur cette foule où se coudoyaient riches et pauvres, fonctionnaires et soldats, rabbins, popes et cheicks, grands et petits. Ils criaient :

— Vive l'Armée ! Vive la Nation !

Des fenêtres de Touhmâz, les voisins acclamèrent la foule.

Chîrîne, suivie de Christo, se frayait un chemin dans la maison envahie. Elle apprenait subitement le triomphe des Libéraux, sans avoir rien connu de la bataille qu'ils avaient menée. Elle voulait assister au triomphe.

— Vive l'Armée ! Vive la Nation !

— Qu'est-ce que c'est? demanda Touhmâz.

— La Révolution, répondit Christo.

Touhmâz regarda le cadavre de Sahib.

La rue était pleine de chants et de cris.

— La révolution est faite, reprit Christo. Vive la révolution !

— Quelle révolution? demanda Touhmâz.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

QUATRIÈME PARTIE

MAYENNE, IMPRIMERIE FLOCH